



JULIE,

OU

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

TOME SIXIEME.

LA NOUVELLE
HÉLOÏSE,
OU
LETTRES
DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME SIXIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

LETTRES
DE
DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

CINQUIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

DE MILORD EDOUARD

A SAINT PREUX (1).

SORS de l'enfance, ami, réveille-toi. Ne livre point ta vie entiere au long sommeil de la raison. L'âge s'écoule, il ne t'en reste plus que pour être sage. A trente ans passés, il est tems de songer à soi; commence donc

---

(1) Cette lettre paroît avoir été écrite avant la réception de la précédente.

à rentrer en toi-même, & ſois homme une fois avant la mort.

Mon cher, votre cœur vous en a longtems impoſé ſur vos lumieres. Vous avez voulu philoſopher avant d'en être capable; vous avez pris le ſentiment pour de la raiſon, & content d'eſtimer les choſes par l'impreſſion qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit eſt, je l'avoue, le premier organe de la vérité; celui qui n'a rien ſenti ne ſait rien apprendre; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs; il n'acquiert qu'un vain ſavoir & de ſtériles connoiſſances, parce que le vrai rapport des choſes à l'homme, qui eſt ſa principale ſcience, lui demeure toujours caché. Mais c'eſt ſe borner à la premiere moitié de cette ſcience que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choſes entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'eſt peu de connoître les paſſions humaines, ſi l'on n'en ſait apprécier les objets: & cette ſeconde étude ne peut ſe faire que dans le calme de la méditation.

La jeuneſſe du ſage eſt le tems de ſes expériences, ſes paſſions en ſont les inſtrumens;

mais après avoir appliqué ſon ame aux objets extérieurs pour les ſentir, il la retire au-dedans de lui pour les conſidérer, les comparer, les connoître. Voilà le cas où vous devez être plus que perſonne au monde. Tout ce qu'un cœur ſenſible peut éprouver de plaiſirs & de peines a rempli le vôtre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vu. Dans une eſpace de douze ans vous avez épuiſé tous les ſentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos premieres obſervations ſe ſont portées ſur des gens ſimples & ſortant preſque des mains de la nature, comme pour vous ſervir de piece de comparaiſon. Exilé dans la Capitale du plus célebre peuple de l'Univers, vous êtes ſauté, pour ainſi dire à l'autre extrémité : le génie ſupplée aux intermédiaires. Paſſé chez la ſeule nation d'hommes qui reſte parmi les troupeaux divers dont la terre eſt couverte, ſi vous n'avez pas vu régner les loix, vous les avez vu du moins exiſter encore; vous avez appris à quels ſignes on reconnoît cet organe ſacré de la volonté d'un peuple, & comment l'empire

de la raiſon publique eſt le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les régions que le ſoleil éclaire. Un ſpectacle plus rare & digne de l'œil du ſage, le ſpectacle d'une ame ſublime & pure, triomphant de ſes paſſions & régnant ſur elle-même, eſt celui dont vous jouiſſez. Le premier objet qui frappa vos regards eſt celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'eſt que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à ſentir ni à voir qui mérite de vous occuper. Il ne vous reſte plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouiſſance à goûter que celle de la ſageſſe. Vous avez vécu de cette courte vie; ſongez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos paſſions, dont vous fûtes long-tems l'eſclave, vous ont laiſſé vertueux. Voilà toute votre gloire; elle eſt grande, ſans doute, mais ſoyez en moins fier. Votre force même eſt l'ouvrage de votre foibleſſe. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu? Elle a pris à vos yeux la figure de cette femme adorable qui la repréſente ſi

bien, & il feroit difficile qu'une fi chere image vous en laiffât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle feule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les fiennes ? Enthoufiafte oifif de fes vertus, vous bornerez-vous fans ceffe à les admirer, fans les imiter jamais ? Vous parlez avec chaleur de la maniere dont elle remplit fes devoirs d'époufe & de mere ; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme & d'ami à fon exemple ? Une femme a triomphé d'elle-même, & un philofophe a peine à fe vaincre ! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un difcoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions (2) ? Prenez-y garde, mon cher ; il

---

(2) Non, ce fiecle de la philofophie ne paffera point fans avoir produit un vrai philofophe. J'en connois un, un feul, j'en conviens ; mais c'eft beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'eft dans mon pays qu'il exifte. L'oferai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire eft d'avoir fu refter peu connu ? Savant & modefte Abauzit, que votre fublime fimplicité pardonne à mon cœur un zele qui n'a point votre nom pour

regne encore dans vos lettres un ton de molleſſe & de langueur qui me déplaît, & qui eſt bien plus un reſte de votre paſſion qu'un effet de votre caractere. Je hais par-tout la foibleſſe, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu ſans force, & le chemin du vice eſt la lâcheté. Oſez-vous bien compter ſur vous avec un cœur ſans courage ? Malheureux ! Si Julie étoit foible,

---

objet. Non, ce n'eſt pas vous que je veux faire connoître à ce ſiecle indigne de vous admirer ; c'eſt Geneve que je veux illuſtrer de votre ſéjour ; ce ſont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui ſe cache en eſt d'autant plus eſtimé ! Heureux le peuple où la jeuneſſe altiere vient abaiſſer ſon ton dogmatique & rougir de ſon vain ſavoir, devant la docte ignorance du ſage ! Vénérable & vertueux vieillard ! vous n'aurez point été prôné par les beaux-eſprits : leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges : au lieu de dépoſer comme eux votre ſageſſe dans des livres, vous l'aurez miſe dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choiſir, que vous aimez & qui vous reſpecte. Vous avez vécu comme Socrate ; mais il mourut par la main de ſes Concitoyens, & vous êtes chéri des vôtres.

tu ſuccomberois demain & ne ſerois qu'un vil adultere. Mais te voilà reſté ſeul avec elle ; apprends à la connoître, & rougis de toi.

J'eſpere pouvoir bientôt vous aller joindre. Vous ſavez à quoi ce voyage eſt deſtiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent ſuſpect à moi-même ; pour réſiſter j'ai pu me ſuffire, pour choiſir il me faut les yeux d'un ami ; & je me fais un plaiſir de rendre tout commun entre nous, la reconnoiſſance auſſi-bien que l'attachement. Cependant, ne vous y trompez pas ; avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai ſi vous en êtes digne, & ſi vous méritez de me rendre les ſoins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en ſuis content ; ce n'eſt pas aſſez ; c'eſt de votre jugement que j'ai beſoin dans un choix où doit préſider la raiſon ſeule, & où la mienne peut m'abuſer. Je ne crains pas les paſſions qui, nous faiſant une guerre ouverte, nous avertiſſent de nous mettre en défenſe, nous laiſſent, quoiqu'elles faſſent, la conſcience de toutes nos fautes, & auxquelles on ne cede qu'autant qu'on leur veut céder. Je crains leur il-

lusion qui trompe au lieu de contraindre, & nous fait faire sans le savoir, autre chose que ce que nous voulons. On n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans ; on a quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre, & c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage qui voit pour nous sous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt à bien connoître. Songez donc à vous examiner, & dites-vous si toujours en proie à de vains regrets, vous serez à jamais inutile à vous & aux autres, ou si reprenant enfin l'empire de vous-même, vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quainzaine de jours ; je passerai par notre armée de Flandres où je compte rester encore autant ; de sorte que vous ne devez guere m'attendre avant la fin du mois prochain ou le commencement d'Octobre. Ne m'écrivez plus à Londres mais à l'armée sous l'adresse ci-jointe. Continuez vos descriptions ; malgré le mauvais ton de vos lettres, elles me touchent & m'instruisent ; elles m'inspirent des projets de retraite

& de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez sur-tout l'inquiétude que vous m'avez donnée sur Mde. de Wolmar : si son sort n'est pas heureux, qui doit oser aspirer à l'être ? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à son bonheur (3).

LETTRE II.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

OUI, Milord, je vous le confirme avec des transports de joie, la scene de Meillerie a été la crise de ma folie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entiérement rassuré sur le véritable état de

(3) Le galimathias de cette lettre me plaît, en ce qu'il est tout-à-fait dans le caractere du bon Edouard, qui n'est jamais si philosophe que quand il fait des sottises, & ne raisonne jamais tant que quand il ne sait ce qu'il dit.

mon cœur. Ce cœur trop foible eſt guéri tout autant qu'il peut l'être, & je préfere la triſteſſe d'un regret imaginaire à l'effroi d'être ſans ceſſe aſſiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom ſi cher & dont vous m'avez ſi bien fait ſentir tout le prix. C'eſt le moindre titre que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix eſt au fond de mon ame comme dans le ſéjour que j'habite. Je commence à m'y voir ſans inquiétude, à y vivre comme chez moi ; & ſi je n'y prends pas tout-à-fait l'autorité d'un maître, je ſens plus de plaiſir encore à me regarder comme l'enfant de la maiſon. La ſimplicité, l'égalité que j'y vois régner ont un attrait qui me touche & me porte au reſpect. Je paſſe des jours ſereins entre la raiſon vivante & la vertu ſenſible. En fréquentant ces heureux époux, leur aſcendant me gagne & me touche inſenſiblement, & mon cœur ſe met par degrés à l'uniſſon des leurs, comme la voix prend ſans qu'on y ſonge le ton des gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuſe ! quelle charmante habitation ! Que la douce habitude d'y vivre

en augmente le prix ! & que, ſi l'aſpect en paroît d'abord peu brillant, il eſt difficile de ne pas l'aimer auſſi-tôt qu'on la connoît ! Le goût que prend Mde. de Wolmar à remplir ſes nobles devoirs, à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, ſe communique à tout ce qui en eſt l'objet, à ſon mari, à ſes enfans, à ſes hôtes, à ſes domeſtiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs éclats de rire ne retentiſſent point dans ce paiſible ſéjour ; mais on y trouve par-tout des cœurs contens & des viſages gais. Si quelquefois on y verſe des larmes, elles ſont d'attendriſſement & de joie. Les noirs ſoucis, l'ennui, la triſteſſe n'approchent pas plus d'ici que le vice & les remords dont ils ſont le fruit.

Pour elle, il eſt certain qu'excepté la peine ſecrete qui la tourmente, & dont je vous ai dit la cauſe dans ma précédente lettre (1), tout concourt à la rendre heureuſe. Cependant avec tant de raiſons de l'être, mille autres ſe déſoleroient à ſa place. Sa vie uni-

(1) Cette précédente lettre ne ſe trouve point. On en verra ci-après la raiſon.

forme & retirée leur feroit infupportable ; elles s'impatienteroient du tracas des enfans ; elles s'ennuieroient des foins domeftiques ; elles ne pourroient fouffrir la campagne ; la fageffe & l'eftime d'un mari peu careffant, ne les dédommageroient ni de fa froideur ni de fon âge ; fa préfence & fon attachement même leur feroient à charge. Ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou, s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriferoient les plaifirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne feroient à leur aife dans leur propre maifon, que quand elles y feroient étrangeres. Il faut une ame faine pour fentir les charmes de la retraite ; on ne voit guere que des gens de bien fe plaire au fein de leur famille, & s'y renfermer volontairement ; s'il eft au monde une vie heureufe, c'eft fans doute celle qu'ils y paffent. Mais les inftrumens du bonheur ne font rien pour qui ne fait pas les mettre en œuvre, & l'on ne fent en quoi le vrai bonheur confifte qu'autant qu'on eft propre à le goûter.

S'il falloit dire avec précifion ce qu'on fait

dans cette maiſon pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en diſant : *On y ſait vivre* ; non dans le ſens qu'on donne en France à ce mot, qui eſt d'avoir avec autrui certaines manieres établies par la mode ; mais de la vie de l'homme, & pour laquelle il eſt né ; de cette vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple, qui dure au-delà d'elle-même, & qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

Julie a un pere qui s'inquiete du bien-être de ſa famille ; elle a des enfans à la ſubſiſtance deſquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal ſoin de l'homme ſociable, & c'eſt auſſi le premier dont elle & ſon mari ſe ſont conjointement occupés. En entrant en ménage ils ont examiné l'état de leurs biens ; ils n'ont pas tant regardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs beſoins, & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dût s'en contenter, ils n'ont pas eu aſſez mauvaiſe opinion de leurs enfans pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laiſſer ne leur pût ſuffire. Ils ſe ſont donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre ; ils ont

placé leur argent plus sûrement qu'avantageusement : au lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déja, & l'exemple de leur conduite est le seul trésor dont ils veuillent accroître leur héritage.

Il est vrai qu'un bien qui n'augmente point est sujet à diminuer par mille accidens ; mais si cette raison est un motif pour l'augmenter une fois, quand cessera-t-elle d'être un prétexte pour l'augmenter toujours ? Il faudra le partager à plusieurs enfans ; mais doivent-ils rester oisifs ? Le travail de chacun n'est-il pas un supplément à son partage, & son industrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de son bien ? L'insatiable avidité fait ainsi son chemin sous le masque de la prudence, & mene au vice à force de chercher la sûreté. C'est en vain, dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux choses humaines une solidité qui n'est pas dans leur nature. La raison même veut que nous laissions beaucoup de choses au hasard, & si notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de se donner sans cesse un tourment réel pour prévenir des maux

douteux & des dangers inévitables ! La ſeule précaution qu'il ait priſe à ce ſujet a été de vivre un an ſur ſon capital, pour ſe laiſſer autant d'avance ſur ſon revenu ; de ſorte que le produit anticipe toujours d'une année ſur la dépenſe. Il a mieux aimé diminuer un peu ſon fonds que d'avoir ſans ceſſe à courir après ſes rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédiens ruineux au moindre accident imprévu l'a déja rembourſé bien des fois de cette avance. Ainſi l'ordre & la regle lui tiennent lieu d'épargne, & il s'enrichit de ce qu'il a dépenſé.

Les maîtres de cette maiſon jouiſſent d'un bien médiocre ſelon les idées de fortune qu'on a dans le monde ; mais au fonds je ne connois perſonne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richeſſe abſolue. Ce mot ne ſignifie qu'un rapport de ſurabondance entre les deſirs & les facultés de l'homme riche. Tel eſt riche avec un arpent de terre ; tel eſt gueux au milieu de ſes monceaux d'or. Le déſordre & les fantaiſies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais beſoins. Ici la proportion eſt établie ſur un fondement qui la rend inébranlable ;

ſavoir le parfait accord des deux époux. Le mari s'eſt chargé du recouvrement des rentes, la femme en dirige l'emploi, & c'eſt dans l'harmonie qui regne entre eux qu'eſt la ſource de leur richeſſe.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maiſon, c'eſt d'y trouver l'aiſance, la liberté, la gaité au milieu de l'ordre & de l'exactitude. Le grand défaut des maiſons bien réglées eſt d'avoir un air triſte & contraint. L'extrême ſollicitude des chefs ſent toujours un peu l'avarice. Tout reſpire la gêne autour d'eux ; la rigueur de l'ordre a quelque choſe de ſervile qu'on ne ſupporte point ſans peine. Les domeſtiques font leur devoir, mais le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes ſont bien reçus, mais ils n'uſent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne, & comme on s'y voit toujours hors de la regle, on n'y fait rien qu'en tremblant de ſe rendre indiſcret. On ſent que ces peres eſclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans ; ſans ſonger qu'ils ne ſont pas ſeulement peres mais hommes, & qu'ils doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme & du bonheur at-

taché à la ſageſſe. On ſuit ici des regles plus judicieuſes. On y penſe qu'un des principaux devoirs d'un bon pere de famille n'eſt pas ſeulement de rendre ſon ſéjour riant afin que ſes enfans s'y plaiſent, mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce, afin qu'ils ſentent qu'on eſt heureux en vivant comme lui, & ne ſoient jamais tentés de prendre pour l'être une conduite oppoſée à la ſienne. Une des maximes que M. de Wolmar répete le plus ſouvent au ſujet des amuſemens des deux couſines, eſt que la vie triſte & meſquine des peres & meres eſt preſque toujours la premiere ſource du déſordre des enfans.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre regle que ſon cœur, & n'en ſauroit avoir de plus ſûre, elle s'y livre ſans ſcrupule, & pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laiſſe pas de lui demander beaucoup, & perſonne ne ſait mieux qu'elle mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame ſi ſenſible ſeroit-elle inſenſible aux plaiſirs? Au contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuſe aucun de ceux qui la flattent; on voit qu'elle

ſait les goûter ; mais ces plaiſirs ſont les plaiſirs de Julie. Elle ne néglige ni ſes propres commodités ni celles des gens qui lui ſont chers, c'eſt-à-dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour ſuperflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une perſonne ſenſée ; mais elle appelle ainſi tout ce qui ne ſert qu'à briller aux yeux d'autrui, de ſorte qu'on trouve dans ſa maiſon le luxe de plaiſir & de ſenſualité ſans rafinement ni molleſſe. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuſer au goût de ſon pere ; encore y reconnoît-on toujours le ſien, qui conſiſte à donner moins de luſtre & d'éclat, que d'élégance & de graces aux choſes. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres, pour ſuſpendre plus doucement les carroſſes, elle approuve aſſez cela ; mais quand je lui dis juſqu'à quel prix on a pouſſé les vernis, elle ne me comprend plus, & me demande toujours ſi ces beaux vernis rendent les carroſſes plus commodes ? Elle ne doute pas que je n'exagere beaucoup ſur les peintures ſcandaleuſes dont on orne à grands fraix

ces voitures, au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises mœurs que pour un homme de qualité. Ce qui l'a sur-tout révoltée a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou soutenu cet usage, & que leurs carrosses ne se distinguoient de ceux des hommes que par des tableaux un peu plus lascifs. J'ai été forcé de lui citer là-dessus un mot de votre illustre ami, qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois chez lui un jour qu'on lui montroit un vis-à-vis de cette espece. A peine eut-il jeté les yeux sur les panneaux, qu'il partit en disant au maître : Montrez ce carrosse à des femmes de la Cour; un honnête homme n'oseroit s'en servir.

Comme le premier pas vers le bien est de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur est de ne point souffrir. Ces deux maximes qui bien entendues épargneroient beaucoup de préceptes de morale, sont cheres à Madame de Wolmar. Le mal-être lui est extrêmement sensible & pour elle & pour les autres; & il ne lui seroit pas

plus aisé d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Elle n'a point cette pitié barbare qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager; elle les va chercher pour les guérir : c'est l'existence & non la vue des malheureux qui la tourmente ; il ne lui suffit pas de ne point savoir qu'il y en a, il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle ; car ce seroit sortir des termes de la raison que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des besoins de son voisinage, avec la chaleur qu'on met à son propre intérêt; elle en connoît tous les habitans, elle y étend, pour ainsi dire, l'enceinte de sa famille, & n'épargne aucun soin pour en écarter tous les sentimens de douleur & de peine auxquels la vie humaine est assujettie.

Milord, je veux profiter de vos leçons ; mais pardonnez-moi un enthousiasme que je ne me reproche plus & que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde ; la Providence a veillé sur elle, & rien de

ce qui la regarde n'eſt un effet du haſard. Le ciel ſemble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine eſt ſuſceptible, & le bonheur dont elle peut jouir dans l'obſcurité de la vie privée, ſans le ſecours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au-deſſus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, ſi c'en fut une, n'a ſervi qu'à déployer ſa force & ſon courage. Ses parens, ſes amis, ſes domeſtiques, tous heureuſement nés, étoient faits pour l'aimer & pour en être aimés. Son pays étoit le ſeul où il lui convînt de naître; la ſimplicité qui la rend ſublime devoit régner autour d'elle; il lui falloit, pour être heureuſe, vivre parmi des gens heureux. Si pour ſon malheur elle fût née chez des peuples infortunés, qui gémiſſent ſous le poids de l'oppreſſion, & luttent ſans eſpoir & ſans fruit contre la miſere qui les conſume, chaque plainte des opprimés eût empoiſonné ſa vie; la déſolation commune l'eût accablée, & ſon cœur bienfaiſant, épuiſé de peine & d'ennuis, lui eût fait éprouver ſans ceſſe les maux qu'elle n'eût pu ſoulager.

Au lieu de cela, tout anime & soutient ici sa bonté naturelle : elle n'a point à pleurer les calamités publiques ; elle n'a point sous les yeux l'image affreuse de la misere & du désespoir. Le Villageois à son aise (2) a plus besoin de ses avis que de ses dons : s'il se trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner sa vie, quelque veuve oubliée qui souffre en secret, quelque vieillard sans enfans, dont les bras affoiblis par l'âge ne fournissent plus à son entretien, elle ne craint pas que ses bienfaits leur deviennent onéreux, & fassent aggraver sur eux les charges publiques pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouit du bien qu'elle fait, & le voit profiter. Le bonheur qu'elle

(2) Il y a près de Clarens un village appellé Moutru, dont la Commune seule est assez riche pour entretenir tous les Communiers, n'eussent-ils pas un pouce de terre en propre. Aussi la bourgeoisie de ce village est-elle presque aussi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas là quelque honnête homme de Subdélégué, pour rendre Messieurs de Moutru plus sociables, & leur bourgeoisie un peu moins chere !

goûte ſe multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maiſons où elle entre offrent bientôt un tableau de la ſienne ; l'aiſance & le bien-être y ſont une de ſes moindres influences, la concorde & les mœurs la ſuivent de ménage en ménage. En ſortant de chez elle ſes yeux ne ſont frappés que d'objets agréables ; en y rentrant elle en retrouve de plus doux encore ; elle voit partout ce qui plaît à ſon cœur ; & cette ame ſi peu ſenſible à l'amour-propre, apprend à s'aimer dans ſes bienfaits. Non, Milord, je le répete, rien de ce qui touche à Julie n'eſt indifférent pour la vertu. Ses charmes, ſes talens, ſes goûts, ſes combats, ſes fautes, ſes regrets, ſon ſéjour, ſes amis, ſa famille, ſes peines, ſes plaiſirs & toute ſa deſtinée, font de ſa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront imiter, mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce qui me plaît le plus dans les ſoins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'eſt qu'ils ſont tous dirigés par la ſageſſe, & qu'il n'en réſulte jamais d'abus. N'eſt pas toujours bienfaiſant qui veut, & ſouvent tel croit

rendre de grands ſervices, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractere, & qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar, c'eſt un diſcernement exquis dans la diſtribution de ſes bienfaits, ſoit par le choix des moyens de les rendre utiles, ſoit par le choix des gens ſur qui elle les répand. Elle s'eſt fait des regles dont elle ne ſe départ point : elle ſait accorder & refuſer ce qu'on lui demande, ſans qu'il y ait ni foibleſſe dans ſa bonté, ni caprice dans ſon refus. Quiconque a commis en ſa vie une méchante action, n'a rien à eſpérer d'elle que juſtice, & pardon s'il l'a offenſée; jamais faveur ni protection qu'elle puiſſe placer ſur un meilleur ſujet. Je l'ai vue refuſer aſſez ſéchement, à un homme de cette eſpece, une grace qui dépendoit d'elle ſeule : » Je » vous ſouhaite du bonheur, lui dit-elle; » mais je n'y veux pas contribuer, de peur » de faire du mal à d'autres en vous mettant » en état d'en faire. Le monde n'eſt pas aſſez » épuiſé de gens de bien qui ſouffrent, pour » qu'on ſoit réduit à ſonger à vous ». Il eſt

vrai que cette dureté lui coûte extrêmement & qu'il lui eſt rare de l'exercer. Sa maxime eſt de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui eſt pas prouvée, & il y a bien peu de méchans qui n'aient l'adreſſe de ſe mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité pareſſeuſe des riches, qui paient en argent aux malheureux le droit de rejetter leurs prieres, & pour un bienfait imploré ne ſavent jamais donner que l'aumône. Sa bourſe n'eſt pas inépuiſable, & depuis qu'elle eſt mere de famille, elle en ſait mieux régler l'uſage. De tous les ſecours dont on peut ſoulager les malheureux, l'aumône eſt, à la vérité, celui qui coûte le moins de peine; mais il eſt auſſi le plus paſſager & le moins ſolide; & Julie ne cherche pas à ſe délivrer d'eux, mais à leur être utile.

Elle n'accorde pas non plus indiſtinctement des recommandations & des ſervices ſans bien ſavoir ſi l'uſage qu'on en veut faire eſt raiſonnable & juſte. Sa protection n'eſt jamais refuſée à quiconque en a un véritable beſoin & mérite de l'obtenir; mais pour ceux que l'inquiétude ou l'ambition

porte à vouloir s'élever & quitter un état où ils font bien, rarement peuvent-ils l'engager à fe mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme eft de cultiver la terre & de vivre de fes fruits. Le paifible habitant des champs n'a befoin pour fentir fon bonheur que de le connoître. Tous les vrais plaifirs de l'homme font à fa portée; il n'a que les peines inféparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles (3). Cet état eft le feul néceffaire & le plus utile. Il n'eft malheureux que quand les autres le tyrannifent par leur violence, ou le féduifent par l'exemple de leurs vices. C'eft en lui que confifte la véritable profpérité d'un pays, la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-même, qui ne dépend en rien des autres nations, qui ne contraint jamais d'attaquer pour fe foutenir, & donne les plus furs moyens de

(3) L'homme forti de fa premiere fimplicité devient fi ftupide qu'il ne fait pas même defirer. Ses fouhaits exaucés le meneroient tous à la fortune, jamais à la félicité.

ſe défendre. Quand il eſt queſtion d'eſtimer la puiſſance publique, le bel-eſprit viſite les palais du prince, ſes ports, ſes troupes, ſes arſenaux, ſes villes; le vrai politique parcourt les terres & va dans la chaumiere du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait, & le ſecond ce qu'on peut faire.

Sur ce principe, on s'attache ici, & plus encore à Etange, à contribuer autant qu'on peut à rendre aux payſans leur condition douce, ſans jamais leur aider à en ſortir. Les plus aiſés & les plus pauvres ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes, les uns pour étudier & devenir un jour des Meſſieurs, les autres pour entrer en condition & décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens de leur côté aiment ſouvent à courir; les filles aſpirent à la parure bourgeoiſe, les garçons s'engagent dans un ſervice étranger; ils croient valoir mieux en rapportant dans leur village, au lieu de l'amour de la patrie & de la liberté, l'air à la fois rogue & rampant des ſoldats mercenaires, & le ridicule mépris de leur ancien état. On leur

montre à tous l'erreur de ces préjugés ; la corruption des enfans, l'abandon des peres, & les risques continuels de la vie, de la fortune & des mœurs, où cent périssent pour un qui réussit. S'ils s'obstinent, on ne favorise point leur fantaisie insensée, on les laisse courir au vice & à la misere, & l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a persuadés, des sacrifices qu'ils font à la raison. On leur apprend à honorer leur condition naturelle en l'honorant soi-même ; on n'a point avec les paysans les façons des villes, mais on use avec eux d'une honnête & grave familiarité, qui, maintenant chacun dans son état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon paysan qu'on ne porte à se considérer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus qui viennent briller un moment dans leur village & ternir leurs parens de leur éclat. M. de Wolmar & le Baron, quand il est ici, manquent rarement d'assister aux offices, aux prix, aux revues du village & des environs. Cette jeunesse déja naturellement ardente & guerriere, voyant de vieux Offi-

ciers ſe plaire à ſes aſſemblées, s'en eſtime davantage & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus en lui montrant des ſoldats retirés du ſervice étranger en ſavoir moins qu'elle à tous égards; car quoi qu'on faſſe, jamais cinq ſols de paie & la peur des coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donne à un homme libre & ſous les armes la préſence de ſes parens, de ſes voiſins, de ſes amis, de ſa maîtreſſe, & la gloire de ſon pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar eſt donc de ne point favoriſer les changemens de condition, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la ſienne, & ſur-tout d'empêcher que la plus heureuſe de toutes, qui eſt celle du villageois dans un état libre, ne ſe dépeuple en faveur des autres.

Je lui faiſois là-deſſus l'objection des talens divers que la nature ſemble avoir partagés aux hommes, pour leur donner à chacun leur emploi, ſans égard à la condition dans laquelle ils ſont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choſes à conſidérer avant le talent, ſavoir les mœurs

& la félicité. L'homme, dit-elle, eſt un être trop noble pour devoir ſervir ſimplement d'inſtrument à d'autres, & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient, ſans conſulter auſſi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne ſont pas faits pour les places, mais les places ſont faites pour eux; & pour diſtribuer convenablement les choſes, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme eſt le plus propre, que celui qui eſt le plus propre à chaque homme pour le rendre bon & heureux autant qu'il eſt poſſible. Il n'eſt jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un ſcélérat pour le ſervice des honnêtes gens.

Or de mille ſujets qui ſortent du village il n'y en a pas dix qui n'aillent ſe perdre à la ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réuſſiſſent & font fortune, la font preſque tous par les voies déshonnêtes qui y menent. Les malheureux qu'elle n'a point favoriſés, ne reprennent plus leur ancien état, & ſe font mendians ou voleurs, plutôt

que de redevenir payſans. De ces mille s'il s'en trouve un ſeul qui réſiſte à l'exemple & ſe conſerve honnête homme, penſez-vous qu'à tout prendre celui-là paſſe une vie auſſi heureuſe qu'il l'eût paſſée à l'abri des paſſions violentes, dans la tranquille obſcurité de ſa premiere condition.

Pour ſuivre ſon talent il le faut connoître. Eſt-ce une choſe aiſée de diſcerner toujours les talens des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti, ſi l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux obſervés, comment un petit payſan ſaura-t-il de lui-même diſtinguer les ſiens? Rien n'eſt plus équivoque que les ſignes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'eſprit imitateur y a ſouvent plus de part que le talent; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la diſpoſition. Le vrai talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer, qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens

pour y réussir. Tel entend un tambour & veut être Général ; un autre voit bâtir & se croit Architecte. Gustin mon jardinier prit le goût du dessin pour m'avoir vu dessiner ; je l'envoyai apprendre à Lausane ; il se croyoit déja peintre, & n'est qu'un jardinier. L'occasion , le desir de s'avancer décident de l'état qu'on choisit. Ce n'est pas assez de sentir son génie , il faut aussi vouloir s'y livrer. Un Prince ira-t-il se faire cocher , parce qu'il mene bien son carrosse ? Un Duc se fera-t-il cuisinier , parce qu'il invente de bons ragoûts ? On n'a des talens que pour s'élever , personne n'en a pour descendre ; pensez vous qne ce soit là l'ordre de la nature ? Quand chacun connoîtroit son talent & voudroit le suivre , combien le pourroient ? Combien surmonteroient d'injustes obstacles ? Combien vaincroient d'indignes concurrens ? Celui qui sent sa foiblesse appelle à son secours le manege & la brigue , que l'autre plus sûr de lui dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous-même que tant d'établissemens en faveur des arts ne font que leur nuire ? En multipliant indiscrétement les sujets on les con-

fond ,

fond, le vrai mérite reste étouffé dans la foule, & les honneurs dus au plus habile sont tous pour le plus intriguant. S'il existoit une société où les emplois & les rangs fussent exactement mesurés sur les talens & le mérite personnel, chacun pourroit aspirer à la place qu'il sauroit le mieux remplir; mais il faut se conduire par des regles plus sûres, & renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous est le seul qui mene à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tous développés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les possedent fût exactement proportionné aux besoins de la société, & si l'on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à un autre, il ne resteroit pas assez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penserois que les talens des hommes sont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique son intention

ſoit que nous n'en ayons pas beſoin. Il y a des plantes qui nous empoiſonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous ſont pernicieux. S'il faloit toujours employer chaque choſe ſelon ſes principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons & ſimples n'ont pas beſoin de tant de talens ; ils ſe ſoutiennent mieux par leur ſeule ſimplicité, que les autres par toute leur induſtrie. Mais à meſure qu'ils ſe corrompent, leurs talens ſe développent comme pour ſervir de ſupplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Une autre choſe ſur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle étoit l'aſſiſtance des mendians. Comme c'eſt ici une grande route, il en paſſe beaucoup, & l'on ne refuſe l'aumone à aucun. Je lui repréſentai que ce n'étoit pas ſeulement un bien jetté à pure perte, & dont on privoit ainſi le vrai pauvre ; mais que cet uſage contribuoit à multiplier les gueux & les vagabons qui ſe plaiſent à ce lâche métier, & ſe rendant à charge à la ſociété, la privent

encore du travail qu'ils y pourroient faire.

Je vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes dont de complaiſans raiſonneurs aiment à flatter la dureté des riches ; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de ſa qualité d'homme, en lui donnant le nom mépriſant de gueux ? Compatiſſant comme vous l'êtes, comment avez vous pu vous réſoudre à l'employer ? Renoncez-y, mon ami, ce mot ne va point dans votre bouche ; il eſt plus déshonorant pour l'homme dur qui s'en ſert que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point ſi ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raiſon ; ce que je ſais, c'eſt que mon mari qui ne cede point en bon ſens à vos philoſophes, & qui m'a ſouvent rapporté tout ce qu'ils diſent là-deſſus pour étouffer dans le cœur la pitié naturelle & l'exercer à l'inſenſibilité, m'a toujours paru mépriſer ces diſcours & n'a point déſapprouvé ma conduite. Son raiſonnement eſt ſimple. On ſouffre, dit-il, & l'on entretient à grands fraix des multitudes de profeſſions inutiles dont pluſieurs ne ſervent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne

regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les ſentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le conſidérer par le talent, pourquoi ne récompenſerois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le ſecourir, comme je paie un Comédien qui me fait verſer quelques larmes ſtériles ? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on ſent à la tragédie s'oublie à l'inſtant qu'on en ſort ; mais la mémoire des malheureux qu'on a ſoulagés donne un plaiſir qui renait ſans ceſſe. Si le grand nombre des mendians eſt onéreux à l'Etat, de combien d'autres profeſſions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant ? C'eſt au Souverain de faire enſorte qu'il n'y ait point de mendians : mais pour les rebuter de leur profeſſion (4) faut-il rendre les citoyens

---

(4) Nourrir les mendians c'eſt, diſent-ils, former des pépinieres de voleurs ; & tout au con-

inhumains & dénaturés ? Pour moi, continua Julie, ſans ſavoir ce que les pauvres ſont à l'Etat, je ſais qu'ils ſont tous mes freres, & que je ne puis ſans une inexcuſable dureté leur refuſer le foible ſecours qu'ils me demandent. La plupart ſont des vagabons, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un

---

traire, c'eſt empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à ſe faire mendians, mais quand une fois ils le ſont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne ſe faſſent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profeſſion que de ne pouvoir vivre dans la ſienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiſif prennent tellement le travail en averſion qu'ils aiment mieux voler & ſe faire pendre que de reprendre l'uſage de leurs bras. Un liard eſt bientôt demandé & refuſé, mais vingt liards auroient payé le ſouper d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui eſt-ce qui voudroit jamais refuſer une ſi légere aumône s'il ſongeoit qu'elle peut ſauver deux hommes, l'un du crime & l'autre de la mort ? J'ai lû quelque part que les mendians ſont une vermine qui s'attache aux riches. Il eſt naturel que les enfans s'attachent aux peres; mais ces peres opulens & durs les méconnoiſſent, & laiſſent aux pauvres le ſoin de les nourrir.

honnête homme peut se trouver réduit à leur sort, & comment puis-je être sûre que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance & mendier un pauvre morceau de pain n'est pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de misere, & que mon refus va réduire au désespoir ? L'aumône que je fais donner à la porte est légere. Un demi-crutz (5) & un morceau de pain sont ce qu'on ne refuse à personne, on donne une ration double à ceux qui sont évidemment estropiés. S'ils en trouvent autant sur leur route dans chaque maison aisée, cela suffit pour les faire vivre en chemin, & c'est tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui passe. Quand ce ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Un demi-crutz & un morceau de pain ne coûtent guere plus à donner & sont une réponse plus honnête qu'un, *Dieu vous assiste ;* comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers sur

(5) Petite monnoie du Pays.

la terre que les magazins des riches ? Enfin, quoiqu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses miseres.

Voilà comment j'en use avec ceux qui mendient, pour ainsi dire, sans prétexte & de bonne-foi : à l'égard de ceux qui se disent ouvriers, & se plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, & les menteurs le savent si bien, qu'il ne s'en présente plus chez nous.

C'est ainsi, Milord, que cette ame angélique trouve toujours dans ses vertus de quoi combattre les vaines subtilités, dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces soins & d'autres semblables sont mis par elle au rang de ses plaisirs, & remplissent une partie du tems que lui laissent ses devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquittée de tout ce qu'elle doit aux autres,

elle ſonge enſuite à elle-même, ce qu'elle fait pour ſe rendre la vie agréable peut encore être compté parmi ſes vertus ; tant ſon motif eſt toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raiſon dans tout ce qu'elle accorde à ſes deſirs ! Elle veut plaire à ſon mari, qui aime à la voir contente & gaie ; elle veut inſpirer à ſes enfans le goût des innocens plaiſirs que la modération, l'ordre & la ſimplicité font valoir, & qui détournent le cœur des paſſions impétueuſes : elle s'amuſe pour les amuſer, comme la colombe amollit dans ſon eſtomac le grain dont elle veut nourrir ſes petits.

Julie a l'ame & le corps également ſenſibles : la même délicateſſe regne dans ſes ſentimens & dans ſes organes ; elle étoit faite pour connoître & goûter tous les plaiſirs, & long-tems elle n'aima ſi chérement la vertu même que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle ſent en paix cette volupté ſuprême, elle ne ſe refuſe aucune de celles qui peuvent s'aſſocier avec celle-là : mais ſa maniere de les goûter reſſemble à l'auſtérité de ceux qui s'y refu-

ſent, & l'art de jouir eſt pour elle celui des privations ; non de ces privations pénibles & douloureuſes qui bleſſent la nature, & dont ſon Auteur dédaigne l'hommage inſenſé, mais des privations paſſageres & modérées, qui conſervent à la raiſon ſon empire, & ſervant d'aſſaiſonnement au plaiſir, en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient aux ſens & n'eſt pas néceſſaire à la vie, change de nature auſſi-tôt qu'il tourne en habitude, qu'il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin, que c'eſt à-la-fois une chaîne qu'on ſe donne, & une jouiſſance dont on ſe prive, & que prévenir toujours les deſirs n'eſt pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Tout celui qu'elle emploie à donner du prix aux moindres choſes, eſt de ſe les refuſer vingt fois pour en jouir une. Cette ame ſimple ſe conſerve ainſi ſon premier reſſort ; ſon goût ne s'uſe point, elle n'a jamais beſoin de le ranimer par des excès, & je la vois ſouvent ſavourer avec délice un plaiſir d'enfant, qui ſeroit inſipide à tout autre.

Un objet plus noble qu'elle ſe propoſe encore en cela, eſt de reſter maîtreſſe d'elle-

même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéiſſance, & de plier tous ſes deſirs à la regle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureuſe, car on ne jouit ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine, & ſi le vrai bonheur appartient au ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Ce qui me paroît le plus ſingulier dans ſa tempérance, c'eſt qu'elle la fuit ſur les mêmes raiſons qui jettent les voluptueux dans l'excès. La vie eſt courte, il eſt vrai, dit-elle ; c'eſt une raiſon d'en uſer juſqu'au bout, & de diſpenſer avec art ſa durée, afin d'en tirer le meilleur parti qu'il eſt poſſible. Si un jour de ſatiété nous ôte un an de jouiſſance, c'eſt une mauvaiſe philoſophie d'aller toujours juſqu'où le deſir nous mene, ſans conſidérer ſi nous ne ſerons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carriere, & ſi notre cœur épuiſé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Epicuriens, pour ne vouloir jamais perdre une occaſion, les perdent toutes, & toujours ennuyés au ſein des plaiſirs, n'en ſavent jamais trouver aucun. Ils prodiguent

le tems qu'ils penſent économiſer, & ſe ruinent comme les avares pour ne ſavoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime oppoſée, & je crois que j'aimerois encore mieux ſur ce point trop de ſévérité que de relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaiſir par la ſeule raiſon qu'elle m'en fait trop; en la renouant j'en jouis deux fois. Cependant je m'exerce à conſerver ſur moi l'empire de ma volonté; & j'aime mieux être taxée de caprice que de me laiſſer dominer par mes fantaiſies.

Voilà ſur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, & les choſes de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandiſe, & dans les ſoins qu'elle donne à toutes les parties du ménage, la cuiſine ſurtout n'eſt pas négligée. La table ſe ſent de l'abondance générale, mais cette abondance n'eſt point ruineuſe; il y regne une ſenſualité ſans rafinement; tous les mets ſont communs, mais excellens dans leurs eſpeces; l'apprêt en eſt ſimple & pourtant exquis. Tout ce qui n'eſt que d'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats fins &

recherchés dont la rareté fait tout le prix, & qu'il faut nommer pour les trouver bons, en sont bannis à jamais, & même dans la délicatesse & le choix de ceux qu'on se permet, on s'abstient journellement de certaines choses qu'on réserve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables sans être plus dispendieux. Que croiriez-vous que sont ces mets si sobrement ménagés? Du gibier rare? Du poisson de mer? Des productions étrangeres? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays, quelqu'un des savoureux herbages qui croissent dans nos jardins, certains poissons du lac apprêtés d'une certaine maniere, certains laitages de nos montagnes, quelque pâtisserie à l'Allemande, à quoi l'on joint quelque piece de la chasse des gens de la maison; voilà tout l'extraordinaire qu'on y remarque; voilà ce qui couvre & orne la table, ce qui excite & contente notre appétit les jours de réjouissance; le service est modeste & champêtre, mais propre & riant; la grace & le plaisir y sont, la joie & l'appétit l'assaisonnent; des surtouts dorés autour desquels on meurt de faim, des crys-

taux pompeux chargés de fleurs pour tout dessert ne remplissent point la place des mets, on n'y sait point l'art de nourrir l'estomac par les yeux; mais on y sait celui d'ajouter du charme à la bonne chere, de manger beaucoup sans s'incommoder, de s'égayer à boire sans altérer sa raison, de tenir table long-tems sans ennui, & d'en sortir toujours sans dégoût.

Il y a au premier étage une petite salle à manger, différente de celle où l'on mange ordinairement, laquelle est au rez-de-chaussée. Cette salle particuliere est à l'angle de la maison & éclairée de deux côtés. Elle donne par l'un sur le jardin, au-delà duquel on voit le lac à travers les arbres; par l'autre on apperçoit ce grand côteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux des richesses qu'on y recueillera dans deux mois. Cette piece est petite, mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable & riante. C'est-là que Julie donne ses petits festins à son pere, à son mari, à sa cousine, à moi, à elle-même, & quelquefois à ses enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert, on sait d'avance ce que cela veut dire, & M. de

Wolmar l'appelle en riant le ſallon d'Apollon ; mais ce ſallon ne differe pas moins de celui de Lucullus par le choix des convives que par celui des mets. Les ſimples hôtes n'y ſont point admis ; jamais on n'y mange quand on a des étrangers ; c'eſt l'aſyle inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'eſt la ſociété des cœurs qui lie en ce lieu celle de la table ; elle eſt une ſorte d'initiation à l'intimité, & jamais il ne s'y raſſemble que des gens qui voudroient n'être plus ſéparés. Milord, la fête vous attend, & c'eſt dans cette ſalle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe que je fus traité dans le ſallon d'Apollon. Je n'imaginois pas qu'on pût rien ajouter d'obligeant à la réception qu'on m'avoit faite ; mais ce ſouper me donna d'autres idées. J'y trouvai je ne ſais quel délicieux mélange de familiarité, de plaiſir, d'union, d'aiſance que je n'avois point encore éprouvé. Je me ſentois plus libre ſans qu'on m'eût averti de l'être ; il me ſembloit que nous nous entendions mieux qu'aupa-

ravant. L'éloignement des domeſtiques m'invitoit à n'avoir plus de réſerve au fond de mon cœur, & c'eſt là qu'à l'inſtance de Julie je repris l'uſage quitté depuis tant d'années de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce ſouper m'enchanta. J'aurois voulu que tous nos repas ſe fuſſent paſſés de même. Je ne connoiſſois point cette charmante ſalle, dis-je à Mde. de Wolmar ; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours ? Voyez, dit-elle, elle eſt ſi jolie ! ne ſeroit-ce pas dommage de la gâter ? Cette réponſe me parut trop loin de ſon caractere pour n'y pas ſoupçonner quelque ſens caché. Pourquoi du moins, repris-je, ne raſſemblez-vous pas toujours autour de vous les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domeſtiques & cauſer plus en liberté ? C'eſt, me répondit-elle encore, que cela ſeroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à ſon aiſe eſt enfin le pire de tous. Il ne m'en falut pas davantage pour concevoir ſon ſyſtême, & je jugeai qu'en effet l'art d'aſſaiſonner les plaiſirs n'eſt que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle ſe met avec plus de ſoin

qu'elle ne faifoit autrefois. La feule vanité qu'on lui ait jamais reprochée étoit de négliger fon ajuftement. L'orgueilleufe avoit fes raifons, & ne me laiffoit point de prétexte pour méconnoître fon empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me fembler naturel; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans fa négligence; elle fe feroit coëffée d'un fac, que je l'aurois accufée de coquetterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui; mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée pour ne fembler plus qu'une jolie femme, fi je n'avois découvert la caufe de ce nouveau foin. J'y fus trompé les premiers jours, & fans fonger qu'elle n'étoit pas mife autrement qu'à mon arrivée où je n'étois point attendu, j'ofai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me défabufai durant l'abfence de M. de Wolmar. Dès le lendemain ce n'étoit plus cette élégance de la veille dont l'œil ne pouvoit fe laffer, ni cette fimplicité touchante & voluptueufe qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modeftie qui parle au cœur par les yeux, qui n'infpire que
du

du respect, & que la beauté rend plus imposante. La dignité d'épouse & de mere régnoit sur tous ses charmes ; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave ; & l'on eût dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ses traits. Ce n'étoit pas qu'il y eût la moindre altération dans son maintien ni dans ses manieres ; son égalité, sa candeur ne connurent jamais les simagrées. Elle usoit seulement du talent naturel aux femmes de changer quelquefois nos sentimens & nos idées par un ajustement différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, & d'exercer sur les cœurs l'empire du goût en faisant de rien quelque chose. Le jour qu'elle attendoit son mari de retour, elle retrouva l'art d'animer ses graces naturelles sans les couvrir ; elle étoit éblouissante en sortant de sa toilette ; je trouvai qu'elle ne savoit pas moins effacer la plus brillante parure qu'orner la plus simple, & je me dis avec dépit en pénétrant l'objet de ses soins : En fit-elle jamais autant pour l'amour ?

Ce goût de parure s'étend de la maîtresse de la maison à tout ce qui la compose. Le

maître, les enfans, les domestiques, les chevaux, les bâtimens, les jardins, les meubles, tout est tenu avec un soin qui marque qu'on n'est pas au-dessous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne. Ou plutôt, la magnificence y est en effet, s'il est vrai qu'elle consiste moins dans la richesse de certaines choses que dans un bel ordre du tout, qui marque le concert des parties & l'unité d'intention de l'ordonnateur (6). Pour moi je trouve au moins que c'est une idée plus grande & plus noble de voir dans une maison simple & modeste un petit nombre de gens heureux d'un bon-

(6) Cela me paroît incontestable. Il y a de la magnificence dans la symétrie d'un grand Palais ; il n'y en a point dans une foule de maisons confusément entassées. Il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un Régiment en bataille ; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde ; quoiqu'il ne s'y trouve peut-être point un seul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un soldat. En un mot, la véritable magnificence n'est que l'ordre rendu sensible dans le grand ; ce qui fait que de tous les spectacles imaginables le plus magnifique est celui de la nature.

heur commun, que de voir régner dans un palais la discorde & le trouble, & chacun de ceux qui l'habitent chercher sa fortune & son bonheur dans la ruine d'un autre & dans le désordre général. La maison bien réglée est une, & forme un tout agréable à voir: dans le palais on ne trouve qu'un assemblage confus de divers objets dont la liaison n'est qu'apparente. Au premier coup-d'œil on croit voir une fin commune; en y regardant mieux on est bientôt détrompé.

A ne consulter que l'impression la plus naturelle, il sembleroit que pour dédaigner l'éclat & le luxe on a moins besoin de modération que de goût. La symétrie & la régularité plaisent à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en est avide: mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre ni au bonheur & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'esprit du spectateur? L'idée du goût? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choses simples que dans celles qui sont offusquées de richesse. L'idée de la commodité? Y a-t-il

rien de plus incommode que le faste (7) ? L'idée de la grandeur ? C'est précisément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande aussi-tôt pourquoi ce palais n'est pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domestiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaisselle d'argent, pourquoi n'est-elle pas d'or ? Cet homme qui dore son carosse, pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris. Si ses lambris sont

---

(7) Le bruit des gens d'une maison trouble incessamment le repos du maître ; il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ses créanciers lui fait payer cher celle de ses admirateurs. Ses appartemens sont si superbes qu'il est forcé de coucher dans un bouge pour être à son aise, & son singe est quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de son cuisinier & jamais de sa faim ; s'il veut sortir, il est à la merci de ses chevaux ; mille embarras l'arrêtent dans les rues ; il brûle d'arriver & ne sait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boues le retiennent, le poids de l'or de son habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied : mais s'il perd un rendez-vous avec sa maîtresse, il en est bien dédommagé par les passans : chacun remarque sa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'est Monsieur un tel.

dorés, pourquoi ſon toît ne l'eſt-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel ; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il ſe fût arrêté n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain ! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta miſere.

Au contraire, un ordre de choſes où rien n'eſt donné à l'opinion, où tout a ſon utilité réelle, & qui ſe borne aux vrais beſoins de la nature, n'offre pas ſeulement un ſpectacle approuvé par la raiſon, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que ſous des rapports agréables, comme ſe ſuffiſant à lui-même, que l'image de ſa foibleſſe n'y paroît point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attriſtantes. Je défie aucun homme ſenſé de contempler une heure durant le palais d'un prince & le faſte qu'on y voit briller, ſans tomber dans la mélancolie & déplorer le ſort de l'humanité. Mais l'aſpect de cette maiſon & de la vie uniforme & ſimple de ſes habitans, répand dans l'ame

des ſpectateurs un charme ſecret qui ne fait qu'augmenter ſans ceſſe. Un petit nombre de gens doux & paiſibles, unis par des beſoins mutuels, & par une réciproque bienveillance, y concourent par divers ſoins à une fin commune : chacun trouvant dans ſon état tout ce qu'il faut pour en être content & ne point deſirer d'en ſortir, on s'y attache comme y devant reſter toute la vie, & la ſeule ambition qu'on regarde eſt celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent & tant de zele dans ceux qui obéiſſent, que des égaux euſſent pu diſtribuer entre eux les mêmes emplois, ſans qu'aucun ſe fût plaint de ſon partage. Ainſi nul n'envie celui d'un autre; nul ne croit pouvoir augmenter ſa fortune que par l'augmentation du bien commun; les maîtres mêmes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne ſauroit qu'ajouter ni que retrancher ici, parce qu'on n'y trouve que les choſes utiles & qu'elles y ſont toutes, en ſorte qu'on n'y ſouhaite rien de ce qu'on n'y voit pas, & qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit dont on puiſſe dire, pour-

quoi n'y en a-t-il pas davantage ? Ajoutez-y du galon, des tableaux, un lustre, de la dorure, à l'instant vous appauvrirez tout. En voyant tant d'abondance dans le nécessaire, & nulle trace de superflu, on est porté à croire que, s'il n'y est pas, c'est qu'on n'a pas voulu qu'il y fût, & que si on le vouloit, il y régneroit avec la même profusion : en voyant continuellement les biens refluer au-dehors par l'assistance du pauvre, on est porté à dire : Cette maison ne peut contenir toutes ses richesses. Voilà, ce me semble, la véritable magnificence.

Cet air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus instruit de ce qui servoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à M. & Mde. de Wolmar. Il n'est pas possible qu'un si modique revenu suffise à tant de dépenses. Ils se mirent à rire, & me firent voir que, sans rien retrancher dans leur maison, il ne tiendroit qu'à eux d'épargner beaucoup, & d'augmenter leur revenu plutôt que de se ruiner. Notre grand secret pour être riches, me dirent-ils, est d'avoir peu d'argent, & d'éviter autant qu'il se peut dans l'usage de nos biens les échanges inter-

médiaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne se fait sans perte, & ces pertes multipliées réduisent presque à rien d'assez grands moyens, comme à force d'être brocantée une belle boëte d'or devient un mince colifichet. Le transport de nos revenus s'évite en les employant sur le lieu, l'échange s'en évite encore en les consommant en nature, & dans l'indispensable conversion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque, au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

Je conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode; mais elle ne me paroît pas sans inconvénient. Outre les soins importuns auxquels elle assujettit, le profit doit être plus apparent que réel, & ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens, l'emporte probablement sur le gain que feroient avec vous vos fermiers : car le travail se fera toujours avec plus d'économie, & la récolte avec plus de soin par un paysan que par vous. C'est une erreur, me répondit

M. de Wolmar ; le payſan ſe ſoucie moins d'augmenter le produit que d'épargner ſur les frais, parce que les avances lui ſont plus pénibles que les profits ne lui ſont utiles ; comme ſon objet n'eſt pas tant de mettre un fond en valeur que d'y faire peu de dépenſe, s'il s'aſſure un gain actuel c'eſt bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuiſant, & le mieux qui puiſſe arriver eſt qu'au lieu de l'épuiſer il la néglige. Ainſi pour un peu d'argent comptant recueilli ſans embarras, un propriétaire oiſif prépare à lui ou à ſes enfans de grandes pertes, de grands travaux, & quelquefois la ruine de ſon patrimoine.

D'ailleurs, pourſuivit M. de Wolmar, je ne diſconviens pas que je ne faſſe la culture de mes terres à plus grands fraix que ne feroit un fermier ; mais auſſi le profit du fermier, c'eſt moi qui le fais, & cette culture étant beaucoup meilleure, le produit eſt beaucoup plus grand ; de ſorte qu'en dépenſant davantage, je ne laiſſe pas de gagner encore. Il y a plus ; cet excès de dépenſe n'eſt qu'apparent, & produit réellement une très-grande économie : car, ſi

d'autres cultivoient nos terres, nous ferions oisifs ; il faudroit demeurer à la ville, la vie y feroit plus chere ; il nous faudroit des amusemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici, & nous feroient moins sensibles. Ces soins que vous appellez importuns sont à la fois nos devoirs & nos plaisirs ; graces à la prévoyance avec laquelle on les ordonne, ils ne sont jamais pénibles ; ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaisies ruineuses dont la vie champêtre prévient ou détruit le goût, & tout ce qui contribue à notre bien-être, devient pour nous un amusement.

Jettez les yeux tout autour de vous, ajoutoit ce judicieux pere de famille, vous n'y verrez que des choses utiles, qui ne nous coûtent presque rien, & nous épargnent mille vaines dépenses. Les seules denrées du cru couvrent notre table, les seules étoffes du pays composent presque nos meubles & nos habits : rien n'est méprisé parce qu'il est commun, rien n'est estimé parce qu'il est rare. Comme tout ce qui vient de loin est sujet à être déguisé ou falsifié, nous nous bornons par délicatesse autant

que par modération au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous, & dont la qualité n'eſt pas ſuſpecte. Nos mets ſont ſimples, mais choiſis. Il ne manque à notre table, pour être ſomptueuſe, que d'être ſervie loin d'ici; car tout y eſt bon, tout y ſeroit rare, & tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

La même regle a lieu dans le choix de la parure, qui comme vous voyez n'eſt pas négligée, mais l'élégance y préſide ſeule, la richeſſe ne s'y montre jamais, encore moins la mode. Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux choſes & celui qu'elles ont réellement. C'eſt à ce dernier ſeul que Julie s'attache, & quand il eſt queſtion d'une étoffe, elle ne cherche pas tant ſi elle eſt ancienne ou nouvelle, que ſi elle eſt bonne & ſi elle lui ſied. Souvent même la nouveauté ſeule eſt pour elle un motif d'excluſion, quand cette nouveauté donne aux choſes un prix qu'elles n'ont pas ou qu'elles ne ſauroient garder.

Conſidérez encore qu'ici l'effet de cha-

que chose vient moins d'elle-même que de son usage & de son accord avec le reste, de sorte qu'avec des parties de peu de valeur Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner seul la valeur aux choses. Autant la loi de la mode est inconstante & ruineuse, autant la sienne est économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois est toujours bien; s'il est rarement à la mode, en revanche il n'est jamais ridicule, & dans sa modeste simplicité il tire de la convenance des choses des regles inaltérables & sûres, qui restent quand les modes ne sont plus.

Ajoutez enfin que l'abondance du seul nécessaire ne peut dégénérer en abus; parce que le nécessaire a sa mesure naturelle, & que les vrais besoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépense de vingt habits en un seul, & manger en un repas les revenus d'une année; mais on ne sauroit porter deux habits en même tems ni dîner deux fois en un jour. Ainsi l'opinion est illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés, & celui qui dans un état

médiocre se borne au bien-être, ne risque point de se ruiner.

Voilà, mon cher, continuoit le sage Wolmar, comment avec de l'économie & des soins on peut se mettre au-dessus de sa fortune. Il ne tiendroit qu'à nous d'augmenter la nôtre sans changer notre maniere de vivre; car il ne se fait ici presque aucune avance qui n'ait un produit pour objet, & tout ce que nous dépensons nous rend de quoi dépenser beaucoup plus.

Hé bien! Milord, rien de tout cela ne paroît au premier coup-d'œil. Par-tout un air de profusion couvre l'ordre qui le donne; il faut du tems pour appercevoir des loix somptuaires qui menent à l'aisance & au plaisir, & l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchissant, le contentement augmente, parce qu'on voit que la source en est intarissable, & que l'art de goûter le bonheur de la vie sert encore à le prolonger. Comment se lasseroit-on d'un état si conforme à la nature? Comment épuiseroit-on son héritage en l'améliorant tous les jours? Comment ruineroit-on sa fortune en ne con-

sommant que ses revenus ? Quand chaque année on est sûr de la suivante, qui peut troubler la paix de celle qui court ? Ici le fruit du labeur passé soutient l'abondance présente, & le fruit du labeur présent annonce l'abondance à venir ; on jouit à la fois de ce qu'on dépense & de ce qu'on recueille, & les divers tems se rassemblent pour affermir la sécurité du présent.

Je suis entré dans tous les détails du ménage, & j'ai par-tout vu régner le même esprit. Toute la broderie & la dentelle sortent du gynécée ; toute la toile est filée dans la basse-cour ou par de pauvres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoie à des manufactures dont on tire en échange des draps pour habiller les gens ; le vin, l'huile & le pain se font dans la maison ; on a des bois en coupe réglée autant qu'on en peut consommer ; le boucher se paie en bétail ; l'épicier reçoit du bled pour ses fournitures ; le salaire des ouvriers & des domestiques se prend sur le produit des terres qu'ils font valoir ; le loyer des maisons de la ville suffit pour l'ameublement de celles qu'on habite ; les rentes sur les fonds publics four-

niſſent à l'entretien des maîtres & au peu de vaiſſelle qu'on ſe permet; la vente des vins & des bleds qui reſtent donne un fonds qu'on laiſſe en réſerve pour les dépenſes extraordinaires; fonds que la prudence de Julie ne laiſſe jamais tarir, & que ſa charité laiſſe encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choſes de pur agrément que le profit du travail qui ſe fait dans ſa maiſon, celui des terres qu'ils ont défrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter, &c. Ainſi le produit & l'emploi ſe trouvant toujours compenſés par la nature des choſes, la balance ne peut être rompue, & il eſt impoſſible de ſe déranger.

Bien plus: les privations qu'elle s'impoſe par cette volupté tempérante dont j'ai parlé ſont à la fois de nouveaux moyens de plaiſir & de nouvelles reſſources d'économie. Par exemple, elle aime beaucoup le café; chez ſa mere elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude pour en augmenter le goût; elle s'eſt bornée de n'en prendre que quand elle a des hôtes, & dans le ſallon d'Apollon, afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'eſt une petite ſenſualité

qui la flatte plus, qui lui coûte moins, & par laquelle elle aiguise & regle à la fois sa gourmandise. Au contraire, elle met à deviner & satisfaire les goûts de son pere & de son mari une attention sans relâche, une prodigalité naturelle & pleine de graces, qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre par le plaisir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suisse : elle ne manque jamais après le souper de faire servir une bouteille de vin plus délicat, plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces vins, qu'en effet je trouve excellens, &, les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction si manifeste à ses maximes ; mais elle me rappella en riant un passage de Plutarque, ou Flaminius compare les troupes Asiatiques d'Antiochus sous mille noms barbares, aux ragoûts divers sous lesquels un ami lui avoit déguisé la même viande. Il en est de même, dit-elle, de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le Rancio, le Cherez, le Malaga, le Chassaigne,

ſaigne, le Syracuſe dont vous buvez avec tant de plaiſir, ne ſont en effet que des vins de Lavaux diverſement préparés, & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boiſſons lointaines. Si elles ſont inférieures en qualité aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les inconvéniens, & comme on eſt ſûr de ce qui les compoſe, on peut au moins les boire ſans riſque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon pere & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les ſiens, me dit alors M. de Wolmar, ont pour nous un goût dont manquent tous les autres : c'eſt le plaiſir qu'elle a pris à les préparer. Ah ! reprit-elle, ils ſeront toujours exquis !

Vous jugez bien qu'au milieu de tant de ſoins divers le déſœuvrement & l'oiſiveté qui rendent néceſſaires la compagnie, les viſites & les ſociétés extérieures, ne trouvent guere ici de place. On fréquente les voiſins, aſſez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y aſſujettir. Les hôtes ſont toujours bien venus & ne ſont jamais deſirés. On ne voit préciſément qu'au-

tant de monde qu'il faut pour ſe conſerver le goût de la retraite ; les occupations champêtres tiennent lieu d'amuſemens, & pour qui trouve au ſein de ſa famille une douce ſociété, toutes les autres ſont bien inſipides. La maniere dont on paſſe ici le tems, eſt trop ſimple & trop uniforme pour tenter beaucoup de gens (8) ; mais c'eſt par la diſpoſition du cœur de ceux qui l'ont adoptée, qu'elle leur eſt intéreſſante. Avec une ame ſaine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers & les plus charmans devoirs de l'humanité, & à ſe rendre mutuellement la vie heureuſe ? Tous les ſoirs Julie contente de ſa journée, n'en deſire point une différente pour le lendemain, & tous les

---

(8) Je crois qu'un de nos beaux-eſprits voyageant dans ce pays-là, reçu & careſſé dans cette maiſon à ſon paſſage, feroit enſuite à ſes amis une relation bien plaiſante de la vie des manans qu'on y mene. Au reſte, je vois par les lettres de Miladi Catesby que ce goût n'eſt pas particulier à la France, & que c'eſt apparemment auſſi l'uſage en Angleterre de tourner ſes hôtes en ridicules pour prix de leur hoſpitalité.

matins elle demande ou Ciel un jour semblable à celui de la veille : elle fait toujours les mêmes choses parce qu'elles sont bien, & qu'elle ne connoît rien de mieux à faire. Sans doute elle jouit ainsi de toute la félicité permise à l'homme. Se plaire dans la durée de son état, n'est-ce pas un signe assuré qu'on y vit heureux.

Si l'on voit rarement ici de ces tas de désœuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y rassemble intéresse le cœur par quelque endroit avantageux, & rachete quelques ridicules par mille vertus. De paisibles campagnards sans monde & sans politesse, mais bons, simples, honnêtes & contens de leur sort ; d'anciens officiers retirés du service ; des commerçans ennuyés de s'enrichir ; de sages meres de famille qui amenent leurs filles à l'école de la modestie & des bonnes mœurs ; voilà le cortege que Julie aime à rassembler autour d'elle. Son mari n'est pas fâché d'y joindre quelquefois de ces aventuriers corrigés par l'âge & l'expérience ; qui, devenus sages à leurs dépens, reviennent sans chagrin cultiver le champ de leur pere qu'ils voudroient n'avoir

point quitté. Si quelqu'un récite à table les événemens de ſa vie ; ce ne ſont point les aventures merveilleuſes du riche Sindbad racontant au ſein de la moleſſe orientale comment il a gagné ſes tréſors : ce ſont les relations plus ſimples de gens ſenſés que les caprices du ſort & les injuſtices des hommes ont rebutés de faux biens vainement pourſuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des payſans a des charmes pour ces ames élevées avec qui le ſage aimeroit à s'inſtruire ? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoiſe des caracteres plus marqués, plus d'hommes penſans par eux-mêmes que ſous le maſque uniforme des habitans des villes, où chacun ſe montre comme ſont les autres, plutôt que comme il eſt lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs ſenſibles aux moindres careſſes, & qui s'eſtiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur eſprit ne ſont point façonnés par l'art ; ils n'ont point appris à ſe former ſur nos modeles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de

l'homme au lieu de celui de la nature.
Souvent dans ses tournées M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le sens & la raison le frappent, & qu'il se plait à faire causer. Il l'amene à sa femme ; elle lui fait un accueil charmant, qui marque, non la politesse & les airs de son état, mais la bienveillance & l'humanité de son caractere. On retient le bonhomme à dîner. Julie le place à côté d'elle, le sert, le caresse, lui parle avec intérêt, s'informe de sa famille, de ses affaires, ne sourit point de son embarras, ne donne point une attention gênante à ses manieres rustiques, mais le met à son aise par la facilité des siennes, & ne sort point avec lui de ce tendre & touchant respect dû à la vieillesse infirme qu'honore une longue vie passée sans reproche. Le vieillard enchanté se livre à l'épanchement de son cœur ; il semble reprendre un moment la vivacité de sa jeunesse. Le vin bu à la santé d'une jeune Dame en réchauffe mieux son sang à demi-glacé. Il se ranime à parler de son ancien tems, de ses amours, de ses campagnes, des combats où il s'est trouvé, du courage de ses compatriotes, de son retour au pays, de sa

femme, de ses enfans, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remedes qu'il imagine. Souvent des longs discours de son âge sortent d'excellens préceptes moraux, ou des leçons d'agriculture; & quand il n'y auroit dans les choses qu'il dit que le plaisir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle passe après le dîner dans sa chambre, & en rapporte un petit présent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon-homme. Elle le lui fait offrir par les enfans, & réciproquement il rend aux enfans quelque don simple & de leur goût dont elle l'a secrétement chargé pour eux. Ainsi se forme de bonne heure l'étroite & douce bienveillance qui fait la liaison des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieillesse, à estimer la simplicité & à distinguer le mérite dans tous les rangs. Les paysans voyant leurs vieux peres fêtés dans une maison respectable & admis à la table des maîtres, ne se tiennent point offensés d'en être exclus; ils ne s'en prennent point à leur rang mais à leur âge; ils ne disent point, nous sommes trop pauvres,

mais, nous ſommes trop jeunes pour être ainſi traités ; l'honneur qu'on rend à leurs vieillards & l'eſpoir de le partager un jour les conſolent d'en être privés & les excitent à s'en rendre dignes.

Cependant le vieux bon-homme, encore attendri des careſſes qu'il a reçues, revient dans ſa chaumiere, empreſſé de montrer à ſa femme & à ſes enfans les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joie dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphaſe la réception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a ſervi, les vins dont il a goûté, les diſcours obligeans qu'on lui a tenus, combien on s'eſt informé d'eux, l'affabilité des maîtres, l'attention des ſerviteurs, & généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'eſtime & de bonté qu'il a reçues ; en le racontant il en jouit une ſeconde fois, & toute la maiſon croit jouir auſſi des honneurs rendus à ſon chef. Tous béniſſent de concert cette famille illuſtre & généreuſe, qui donne exemple aux grands & refuge aux petits, qui ne dédaigne point le pauvre, & rend honneur aux che-

veux blancs. Voilà l'encens qui plaît aux ames bienfaiſantes : s'il eſt des bénédictions humaines que le ciel daigne exaucer, ce ne ſont point celles qu'arrachent la flatterie & la baſſeſſe en préſence des gens qu'on loue ; mais celles que dicte en ſecret un cœur ſimple & reconnoiſſant au coin d'un foyer ruſtique.

C'eſt ainſi qu'un ſentiment agréable & doux peut couvrir de ſon charme une vie inſipide à des cœurs indifférens : c'eſt ainſi que les ſoins, les travaux, la retraite peuvent devenir des amuſemens par l'art de les diriger. Une ame ſaine peut donner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bons les alimens les plus ſimples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuſe avec tant de peine, doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le ſentiment du plaiſir qu'avec celui du devoir. Pour Julie, il lui eſt arrivé préciſément le contraire, & des ſoins qu'une certaine langueur d'ame lui eût laiſſé négliger autrefois, lui deviennent intéreſſans par le motif qui les inſpire. Il faudroit être inſenſible pour être toujours ſans vivacité. La ſienne s'eſt

développée par les mêmes causes qui la réprimoient autrefois. Son cœur cherchoit la retraite & la solitude pour se livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'est point de ces indolentes meres de famille, contentes d'étudier quand il faut agir, qui perdent à s'instruire des devoirs d'autrui le tems qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle apprenoit autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus; elle agit. Comme elle se leve une heure plus tard que son mari, elle se couche aussi plus tard d'une heure. Cette heure est le seul tems qu'elle donne encore à l'étude, & la journée ne lui paroît jamais assez longue pour tous les soins dont elle aime à la remplir.

Voilà, Milord, ce que j'avois à vous dire sur l'économie de cette maison & sur la vie privée des maîtres qui la gouvernent. Contens de leur sort, ils en jouissent paisiblement; contens de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans; mais à leur laisser avec l'héritage qu'ils ont reçu,

des terres en bon état, des domestiques affectionnés, le goût du travail, de l'ordre, de la modération & tout ce qui peut rendre douce & charmante à des gens sensés la jouissance d'un bien médiocre, aussi sagement conservé qu'il fut honnêtement acquis.

LETTRE III (1).

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

NOUS avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils sont repartis hier, & nous recommençons entre nous trois une société d'autant plus charmante qu'il n'est rien resté

(1) Deux lettres écrites en différens tems rouloient sur le sujet de celle-ci, ce qui occasionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux lettres en une seule. Au reste, sans prétendre justifier l'excessive longueur de plusieurs des lettres dont ce recueil est composé, je remarquerai que les lettres des

dans le fond des cœurs qu'on veuille se cacher l'un à l'autre. Quel plaisir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance ! Je ne reçois pas une marque d'estime de Julie & de son mari, que je ne me dise avec une certaine fierté d'ame : Enfin j'oserai me montrer à lui. C'est par vos soins, c'est sous vos yeux que j'espere honorer mon état présent de mes fautes passées. Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuisement, l'amour subjugué lui donne avec la conscience de sa victoire une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui est grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un sacrifice qui nous a coûté si cher ? Non, Milord, je sens qu'à votre exemple mon cœur va mettre à profit tous les ardens sentimens qu'il a vaincus. Je sens qu'il faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.

Après six jours perdus aux entretiens fri-

---

solitaires sont longues & rares, celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'observer cette différence pour en sentir à l'instant la raison.

voles des gens indifférens, nous avons passé aujourd'hui une matinée à l'angloise, réunis & dans le silence, goûtant à la fois le plaisir d'être ensemble & la douceur du recueillement. Que les délices de cet état sont connues de peu de gens! Je n'ai vu personne en France en avoir la moindre idée. La conversation des amis ne tarit jamais, disent-ils. Il est vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié, Milord, l'amitié! sentiment vif & céleste, quels discours sont dignes de toi? Quelle langue ose être ton interprete? Jamais ce qu'on dit à son ami peut-il valoir ce qu'on sent à ses côtés? Mon Dieu! qu'une main serrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le soupir qui la suit disent de choses, & que le premier mot qu'on prononce est froid après tout cela! O veillées de Besançon! momens consacrés au silence & recueillis par l'amitié? O Bomston! ame grande, ami sublime! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

Il est sûr que cet état de contemplation fait un des grands charmes des hommes sen-

ſibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, & que les amis ont beſoin d'être ſans témoin pour pouvoir ne ſe rien dire à leur aiſe. On veut être recueillis, pour ainſi dire, l'un dans l'autre : les moindres diſtractions ſont déſolantes, la moindre contrainte eſt inſupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il eſt ſi doux de pouvoir le prononcer ſans gêne. Il ſemble qu'on n'oſe penſer librement ce qu'on n'oſe dire de même : il ſemble que la préſence d'un ſeul étranger retienne le ſentiment & comprime des ames qui s'entendroient ſi bien ſans lui.

Deux heures ſe ſont ainſi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extaſe, plus douce mille fois que le froid repos des Dieux d'Epicure. Après le déjeûner, les enfans ſont entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mere ; mais au lieu d'aller enſuite s'enfermer avec eux dans le gynécée ſelon ſa coutume ; pour nous dédommager en quelque ſorte du tems perdu ſans nous voir, elles les a fait reſter avec elle, & nous ne nous ſommes point quittés juſqu'au dîner. Henriette qui commence à ſavoir tenir l'ai-

guille, travailloit assise devant la Fanchon qui faisoit de la dentelle, & dont l'oreiller posoit sur le dossier de sa petite chaise. Les deux garçons feuilletoient sur une table un recueil d'images, dont l'aîné expliquoit les sujets au cadet. Quand il se trompoit, Henriette attentive & qui sait le recueil par cœur, avoit soin de le corriger. Souvent feignant d'ignorer à quelle estampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte d'aller & venir de sa chaise à la table & de la table à sa chaise. Ces promenades ne lui déplaisoient pas & lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit Mali; quelquefois même il s'y joignoit un baiser, que sa bouche enfantine sait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déja plus savante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons qui se prenoient & se donnoient sans beaucoup de soin, mais aussi sans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés sous le livre.

Mde de Wolmar brodoit près de la fenêtre, vis-à-vis des enfans; nous étions son mari & moi encore autour de la table à thé, lisant

la gazette, à laquelle elle prêtoit aſſez peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France & de l'attachement ſingulier de ſon peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions ſur le bon naturel de cette nation douce & bienveillante, que toutes haïſſent & qui n'en hait aucune, ajoutant qu'elle n'envioit du rang ſuprême, que le plaiſir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit ſon mari d'un ton qu'il m'eût dû laiſſer prendre; il y a long-tems que nous ſommes tous vos ſujets. A ce mot, ſon ouvrage eſt tombé de ſes mains, elle a tourné la tête & jetté ſur ſon digne époux un regard ſi touchant, ſi tendre, que j'en ai treſſailli moi-même. Elle n'a rien dit: qu'eût-elle dit qui valût ce regard? Nos yeux ſe ſont auſſi rencontrés. J'ai ſenti à la maniere dont ſon mari m'a ſerré la main que la même émotion nous gagnoit tous trois, & que la douce influence de cette ame expanſive agiſſoit autour d'elle, & triomphoit de l'inſenſibilité même.

C'eſt dans ces diſpoſitions qu'a commencé le ſilence dont je vous parlois; vous pouvez

juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manege des enfans ; encore, aussi-tôt que nous avons cessé de parler, ont-ils modéré par imitation leur caquet, comme craignant de troubler le recueillement universel. C'est la petite surintendante qui la premiere s'est mise à baisser la voix, à faire signe aux autres, à courir sur la pointe du pied, & leurs jeux sont devenus d'autant plus amusans que cette légere contrainte y ajoutoit un nouvel intérêt. Ce spectacle qui sembloit être mis sous nos yeux pour prolonger notre attendrissement a produit son effet naturel.

Ammutiscon le lingue, e parlan l'alme (*a*).

Que de choses se sont dites sans ouvrir la bouche ! Que d'ardens sentimens se sont communiqués sans la froide entremise de la parole ! insensiblement Julie s'est laissée absorber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux se sont tout-à-fait fixés sur ses trois enfans, & son cœur ravi dans une si délicieuse

(*a*) Les langues se taisent mais les cœurs parlent. *Marini.*

extase

extase animoit son charmant visage de tout ce que la tendresse maternelle eut jamais de plus touchant.

Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laissions entraîner Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les causoient, les ont fait finir. L'aîné, qui s'amusoit aux images, voyant que les onchets empêchoient son frere d'être attentif, a pris le tems qu'il les avoit rassemblés, & lui donnant un coup sur la main, les a fait sauter par la chambre. Marcellin s'est mis à pleurer, & sans s'agiter pour le faire taire, Mde. de Wolmar a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'est tû sur le champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, sans qu'il ait recommencé de pleurer comme je m'y étois attendu. Cette circonstance qui n'étoit rien m'en a rappellé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait nulle attention, & je ne me souviens pas, en y pensant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât si peu & qui fussent moins incommodes. Ils ne quittent presque jamais leur mere, & à peine s'apperçoit-on qu'ils soient-là. Ils sont vifs,

étourdis, fémillans, comme il convient, à leur âge, jamais importuns ni criards, & l'on voit qu'ils font difcrets avant de favoir ce que c'eft que difcrétion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce fujet m'a conduit, c'étoit que cela fe fît comme de foi-même, & qu'avec une fi vive tendreffe pour fes enfans, Julie fe tourmentât fi peu autour d'eux. En effet on ne la voit jamais s'empreffer à les faire parler ou taire, ni à leur prefcrire ou défendre ceci ou cela. Elle ne difpute point avec eux, elle ne les contrarie point dans leurs amufemens; on diroit qu'elle fe contente de les voir & de les aimer, & que quand ils ont paffé leur journée avec elle, tout fon devoir de mere eft rempli.

Quoique cette paifible tranquillité me parût plus douce à confidérer que l'inquiete follicitude des autres meres, je n'en étois pas moins frappé d'une indolence qui s'accordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas encore été contente avec tant de fujets de l'être : une activité fuperflue fied fi bien à l'amour maternel! Tout ce que je voyois de bon dans fes en-

ſans, j'aurois voulu l'attribuer à ſes ſoins; j'aurois voulu qu'ils duſſent moins à la nature & davantage à leur mere; je leur aurois preſque deſiré des défauts pour la voir plus empreſſée à les corriger.

Après m'être occupé long-tems de ces réflexions en ſilence, je l'ai rompu pour les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le Ciel récompenſe la vertu des meres par le bon naturel des enfans: mais ce bon naturel veut être cultivé. C'eſt dès leur naiſſance que doit commencer leur éducation. Eſt-il un tems plus propre à les former, que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéir. Vous appercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me déſobéiſſent? Cela ſeroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'eſt miſe à ſourire en regardant ſon mari, & me prenant par la main, elle m'a mené dans le cabinet, où nous pouvions cauſer tous trois ſans être entendus des enfans.

C'eſt là que m'expliquant à loiſir ſes maximes, elle m'a fait voir ſous cet air de négligence la plus vigilante attention qu'ait jamais donné la tendreſſe maternelle. Long-tems, m'a-t-elle dit, j'ai penſé comme vous ſur les inſtructions prématurées, & durant ma premiere groſſeſſe, effrayée de tous mes devoirs & des ſoins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois ſouvent à M. de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un obſervateur éclairé, qui joignoit à l'intérêt d'un pere le ſang-froid d'un philoſophe ? Il remplit & paſſa mon attente; il diſſipa mes préjugés & m'apprit à m'aſſurer avec moins de peine un ſuccès beaucoup plus étendu. Il me fit ſentir que la premiere & plus importante éducation, celle préciſément que tout le monde oublie (2), eſt de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui ſe piquent de lumieres, eſt

(2) Locke lui-même, le ſage Locke l'a oubliée il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

de ſuppoſer les enfans raiſonnables dès leur naiſſance, & de leur parler comme à des hommes avant même qu'ils ſachent parler. La raiſon eſt l'inſtrument qu'on penſe employer à les inſtruire, au lieu que les autres inſtrumens doivent ſervir à former celui-là, & que de toutes les inſtructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement eſt la raiſon même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à ſe payer de mots, à en payer les autres, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſages que leurs maîtres, à devenir diſputeurs & mutins, & tout ce qu'on penſe obtenir d'eux par des motifs raiſonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on eſt toujours forcé d'y joindre.

Il n'y a point de patience que ne laſſe enfin l'enfant qu'on veut élever ainſi ; & voilà comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes ; les parens ne pouvant plus ſupporter le tracas des enfans, ſont forcés de les éloigner d'eux en les li-

vrant à des maîtres, comme ſi l'on pouvoit jamais eſpérer d'un précepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un pere.

La nature, a continué Julie, veut que les enfans ſoient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni ſaveur, & ne tarderont pas à ſe corrompre; nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penſer, de ſentir qui lui ſont propres. Rien n'eſt moins ſenſé que d'y vouloir ſubſtituer les nôtres, & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans.

La raiſon ne commence à ſe former qu'au bout de pluſieurs années, & quand le corps a pris une certaine conſiſtance. L'intention de la nature eſt donc que le corps ſe fortifie avant que l'eſprit s'exerce. Les enfans ſont toujours en mouvement; le repos & la réflexion ſont l'averſion de leur âge; une vie appliquée & ſédentaire les empêche de croître & de profiter; leur eſprit ni leur corps ne

peuvent ſupporter la contrainte. Sans ceſſe enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur ; ils deviennent délicats, foibles, mal-ſains, plutôt hébêtés que raiſonnables, & l'ame ſe ſent toute la vie du dépériſſement du corps.

Quand toutes ces inſtructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuiſent, encore y auroit-il un très-grand inconvénient à les leur donner indiſtinctement, & ſans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la conſtitution commune à l'eſpece, chacun apporte en naiſſant un tempérament particulier qui détermine ſon génie & ſon caractere, & qu'il ne s'agit ni de changer ni de contraindre, mais de former & de perfectionner. Tous les caracteres ſont bons & ſains en eux-mêmes, ſelon M. de Wolmar. Il n'y a point, dit-il, d'erreurs dans la nature (3). Tous les vices qu'on impute au naturel ſont l'effet des mauvaiſes formes qu'il a reçues. Il n'y a point de ſcélérat dont

(3) Cette doctrine ſi vraie me ſurprend dans M. de Wolmar : on verra bientôt pourquoi.

les penchans mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le systême universel. Tout homme a sa place assignée dans le meilleur ordre des choses, il s'agit de trouver cette place & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau & toujours sous une même formule, sans égard à la prodigieuse diversité des esprits ? Qu'on donne à la plupart des instructions nuisibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur conviendroient, qu'on gêne de toutes parts la nature, qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en substituer de petites & d'apparentes qui n'ont aucune réalité ; qu'en exerçant indistinctement aux mêmes choses tant de talens divers, on efface les uns par les autres, on les confond tous ; qu'après bien des soins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit

bientôt ternir cet éclat passager & frivole qu'on leur préfere, sans que le naturel étouffé revienne jamais; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait; qu'enfin pour le prix de tant de peine indiscrétement prise, tous ces petits prodiges deviennent des esprits sans force & des hommes sans mérite, uniquement remarquables par leur foiblesse & par leur inutilité.

J'entends ces maximes, ai-je dit à Julie, mais j'ai peine à les accorder avec vos propres sentimens sur le peu d'avantage qu'il y a de développer le génie & les talens naturels de chaque individu, soit pour son propre bonheur, soit pour le vrai bien de la société. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modele de l'homme raisonnable & de l'honnête homme; puis rapprocher chaque enfant de ce modele par la force de l'éducation, en excitant l'un, en retenant l'autre, en réprimant les passions, en perfectionnant la raison, en corrigeant la nature.... Corriger la nature! a dit Wolmar en m'interrompant; ce mot est beau; mais avant que de l'employer, il

faloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

Une réponſe très-péremptoire, à ce qu'il me ſembloit, étoit de nier le principe; c'eſt ce que j'ai fait. Vous ſuppoſez toujours que cette diverſité d'eſprits & de génies qui diſtingue les individus eſt l'ouvrage de la nature; & cela n'eſt rien moins qu'évident. Car enfin, ſi les eſprits ſont différens, ils ſont inégaux, & ſi la nature les a rendus inégaux, c'eſt en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de fineſſe de ſens, d'étendue de mémoire, ou de capacité d'attention. Or, quant aux ſens & à la mémoire, il eſt prouvé par l'expérience que leurs divers degrés d'étendue & de perfection ne ſont point la meſure de l'eſprit des hommes, & quant à la capacité d'attention, elle dépend uniquement de la force des paſſions qui nous animent, & il eſt encore prouvé que tous les hommes ſont par leur nature ſuſceptibles de paſſions aſſez fortes pour les douer du degré d'attention auquel eſt attachée la ſupériorité de l'eſprit.

Que ſi la diverſité des eſprits, au lieu de

venir de la nature, étoit un effet de l'éducation, c'est-à-dire, des diverses idées, des divers sentimens qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frappent, les circonstances où nous nous trouvons, & toutes les impressions que nous recevons: bien loin d'attendre pour élever les enfans qu'on connût le caractere de leur esprit, il faudroit au contraire se hâter de déterminer convenablement ce caractere par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu que ce n'étoit pas sa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorsqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui sont dans la cour. Ils sont de la même portée; ils ont été nourris & traités de même; ils ne se sont jamais quittés: cependant l'un des deux est vif, gai, caressant, plein d'intelligence: l'autre lourd, pesant, hargneux; & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La seule différence des tempéramens a produit en eux celle des caracteres, comme la seule différence de l'organisation intérieure produit en nous celle des esprits; tout le reste a été semblable....

ſemblable ? ai-je interrompu ; quelle différence ? Combien de petits objets ont agi ſur l'un & non pas ſur l'autre ! combien de petites circonſtances les ont frappés diverſement, ſans que vous vous en ſoyez apperçu ! Bon, a-t-il repris, vous voilà raiſonnant comme les aſtrologues. Quand on leur oppoſoit que deux hommes nés ſous le même aſpect avoient des fortunes ſi diverſes, ils rejettoient bien loin cette identité. Ils ſoutenoient que, vu la rapidité des Cieux, il y avoit une diſtance immenſe du thême de l'un de ces hommes à celui de l'autre, & que, ſi l'on eût pu marquer les deux inſtans précis de leurs naiſſances, l'objection ſe fût tournée en preuve.

Laiſſons, je vous prie, toutes ces ſubtilités, & nous en tenons à l'obſervation. Elle nous apprend qu'il y a des caracteres qui s'annoncent preſque en naiſſant, & des enfans qu'on peut étudier ſur le ſein de leur nourrice. Ceux-là font une claſſe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui ſe développent moins vîte, vouloir former leur eſprit avant de le connoître, c'eſt s'expoſer à gâter le bien

que la nature a fait, & à faire plus mal à ſa place. Platon, votre maître, ne ſoutenoit-il pas que tout le ſavoir humain, toute la philoſophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la nature y avoit mis; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déja? Cela n'eſt vrai ni de nos ſentimens ni de nos idées; mais cela eſt vrai de nos diſpoſitions à les acquérir. Pour changer un eſprit, il faudroit changer l'organiſation intérieure; pour changer un caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais ouï dire qu'un emporté ſoit devenu flegmatique, & qu'un eſprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination? Pour moi je trouve qu'il ſeroit tout auſſi aiſé de faire un blond d'un brun, & d'un ſot un homme d'eſprit. C'eſt donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers eſprits ſur un modele commun. On peut les contraindre & non les changer: on peut empêcher les hommes de ſe montrer tels qu'ils ſont, mais non les faire devenir autres; & s'ils ſe déguiſent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans

toutes les occaſions importantes reprendre leur caractere originel, & s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoiſſoient plus en s'y livrant. Encore une fois il ne s'agit point de changer le caractere & de plier le naturel; mais au contraire de le pouſſer auſſi loin qu'il peut aller, de le cultiver, & d'empêcher qu'il ne dégénere; car c'eſt ainſi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'acheve en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le caractere, il faut l'étudier, attendre paiſiblement qu'il ſe montre, lui fournir les occaſions de ſe montrer, & toujours s'abſtenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des aîles, à d'autres des entraves; l'un veut être preſſé, l'autre retenu; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme eſt fait pour porter la connoiſſance humaine juſqu'à ſon dernier terme; à tel autre il eſt même funeſte de ſavoir lire. Attendons la premiere étincelle de la raiſon; c'eſt elle qui fait ſortir le caractere & lui donne ſa véritable forme; c'eſt par elle auſſi qu'on le cultive, & il n'y a

point avant la raiſon de véritable éducation pour l'homme.

Quant aux maximes de Julie que vous mettez en oppoſition, je ne ſais ce que vous y voyez de contradictoire : pour moi, je les trouve parfaitement d'accord ; chaque homme apporte en naiſſant un caractere, un génie & des talens qui lui ſont propres. Ceux qui ſont deſtinés à vivre dans la ſimplicité champêtre, n'ont pas beſoin pour être heureux du développement de leurs facultés, & leurs talens enfouis ſont comme les mines d'or du Valais que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil où l'on a moins beſoin de bras que de têtes, & où chacun doit compte à ſoi-même & aux autres de tout ſon prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin, & ſur-tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas, on n'a d'égard qu'à l'eſpece, chacun fait ce que font tous les autres ; l'exemple eſt la ſeule regle, l'habitude eſt le ſeul talent, & nul n'exerce

de ſon ame que la partie commune à tous. Dans le ſecond, on s'applique à l'individu, à l'homme en général; on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre; on le ſuit auſſi loin que la nature le mene, & l'on en fera le plus grand des hommes s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes ſe contrediſent ſi peu que la pratique en eſt la même pour le premier âge. N'inſtruiſez point l'enfant du Villageois, car il ne lui convient point d'être inſtruit. N'inſtruiſez pas l'enfant du Citadin, car vous ne ſavez encore quelle inſtruction lui convient. En tout état de cauſe, laiſſez former le corps, juſqu'à ce que la raiſon commence à poindre: alors c'eſt le moment de la cultiver.

Tout cela me paroîtroit fort bien, ai-je dit, ſi je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode; c'eſt de laiſſer prendre aux enfans mille mauvaiſes habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes; ils contractent bientôt tous les défauts dont l'exemple frappe leurs yeux, parce que cet exemple

ple

ple est commode à suivre, & n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire en toute occasion leur indiscrete volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables . . . mais, a repris M. de Wolmar, il me semble que vous avez remarqué le contraire dans les nôtres, & que c'est ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, & c'est précisément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles? Comment s'y est-elle prise? Qu'a-t-elle substitué au joug de la discipline? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'instant, celui de la nécessité; mais en vous détaillant sa conduite, elle vous fera mieux entendre ses vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer sa méthode, & après une courte pause, voici à peu près comme elle m'a parlé.

Heureux les enfans bien nés, mon aimable ami! Je ne présume pas autant de nos soins que M. de Wolmar. Malgré ses maximes, je doute qu'on puisse jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractere, & que tout naturel puisse être tourné à bien: mais au surplus, convaincue de la bonté de sa mé-

thode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans le gouvernement de ma famille. Ma premiere espérance est que des méchans ne seront pas sortis de mon sein ; la seconde est d'élever assez bien les enfans que Dieu m'a donnés, sous la direction de leur pere, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui ressembler. J'ai tâché pour cela de m'approprier les regles qu'il m'a prescrites, en leur donnant un principe moins philosophique & plus convenable à l'amour maternel ; c'est de voir mes enfans heureux. Ce fut le premier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mere, & tous les soins de mes jours sont destinés à l'accomplir. La premiere fois que je tins mon fils aîné dans mes bras, je songeai que l'enfance est presque un quart des plus longues vies, qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, & que c'est une bien cruelle prudence de rendre cette premiere portion malheureuse pour assurer le bonheur du reste, qui peut-être ne viendra jamais. Je songeai que durant la foiblesse du premier âge, la nature assujettit les enfans de tant de manieres, qu'il est barbare d'ajouter à cet assu-

jettissement l'empire de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, & dont ils peuvent si peu abuser. Je résolus d'épargner au mien toute contrainte autant qu'il seroit possible, de lui laisser tout l'usage de ses petites forces, & de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déja gagné à cela deux grands avantages; l'un d'écarter de son ame naissante le mensonge, la vanité, la colere, l'envie, en un mot tous les vices qui naissent de l'esclavage, & qu'on est contraint de fomenter dans les enfans, pour obtenir d'eux ce qu'on en exige: l'autre de laisser fortifier librement son corps par l'exercice continuel que l'instinct lui demande. Accoutumé tout comme les paysans à courir tête nue au soleil, au froid, à s'essouffler, à se mettre en sueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, & se rend plus robuste en vivant plus content. C'est le cas de songer à l'âge d'homme & aux accidens de l'humanité. Je vous l'ai déja dit, je crains cette pusillanimité meurtriere qui, à force de délicatesse & de soins, affoiblit, efféminе un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'enchaîne par

mille vaines précautions, enfin l'expofe pour toute fa vie aux périls inévitables dont elle veut le préferver un moment, & pour lui fauver quelques rhumes dans fon enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine, des pleuréfies, des coups de foleil, & la mort étant grand.

Ce qui donne aux enfans livrés à eux-mêmes la plupart des défauts dont vous parliez, c'eft lorfque non contens de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, & cela, par l'infenfée indulgence des meres à qui l'on ne complait qu'en fervant toutes les fantaifies de leurs enfans. Mon ami, je me flatte que vous n'avez rien vu dans les miens qui fentît l'empire & l'autorité, même avec le dernier domeftique, & que vous ne m'avez pas vu, non plus, applaudir en fecret aux fauffes complaifances qu'on a pour eux. C'eft ici que je crois fuivre une route nouvelle & fure pour rendre à la fois un enfant libre, paifible, careffant, docile, & cela par un moyen fort fimple, c'eft de le convaincre qu'il n'eft qu'un enfant.

A confidérer l'enfance en elle-même, y

a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, d'amour, de protection, qu'un enfant ? Ne semble-t-il pas que c'est pour cela que les premieres voix qui lui sont suggérées par la nature sont les cris & les plaintes ; qu'elle lui a donné une figure si douce & un air si touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse & s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impunément un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr, & d'aveugles parens approuvant cette audace, l'exercer à devenir le tyran de sa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur.

Quant à moi, je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuse image de l'empire & de la servitude ; & pour ne jamais lui donner lieu de penser qu'il fût plutôt servi par devoir que par pitié. Ce point est, peut-être, le plus difficile & le plus important de toute l'éducation, & c'est

un détail qui ne finiroit point que celui de toutes les précautions qu'il m'a falu prendre, pour prévenir en lui cet inſtinct ſi prompt à diſtinguer les ſervices mercenaires des domeſtiques, de la tendreſſe des ſoins maternels.

L'un des principaux moyens que j'aie employé a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impoſſibilité où le tient ſon âge de vivre ſans notre aſſiſtance. Après quoi je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les ſecours qu'on eſt forcé de recevoir d'autrui ſont des actes de dépendance; que les domeſtiques ont une véritable ſupériorité ſur lui, en ce qu'il ne ſauroit ſe paſſer d'eux, tandis qu'il ne leur eſt bon à rien; de ſorte que, bien loin de tirer vanité de leurs ſervices, il les reçoit avec une ſorte d'humiliation, comme un témoignage de ſa foibleſſe, & il aſpire ardemment au tems où il ſera aſſez grand & aſſez fort pour avoir l'honneur de ſe ſervir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, ſeroient difficiles à établir dans des maiſons où le pere & la mere ſe font ſervir comme des enfans: mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous,

a ses fonctions à remplir, & où le rapport des valets aux maîtres, n'est qu'un échange perpétuel de services & de soins, je ne crois pas cet établissement impossible. Cependant il me reste à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs besoins, n'étendent pas ce droit à leurs fantaisies, ou comment ils ne souffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domestique qui traitera de fantaisie un véritable besoin?

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mere peu éclairée se fait des monstres de tout. Les vrais besoins sont très-bornés dans les enfans comme dans les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être, qu'au bien-être d'un seul moment. Pensez-vous qu'un enfant qui n'est point gêné, puisse assez souffrir de l'humeur de sa gouvernante sous les yeux d'une mere, pour en être incommodé? Vous supposez des inconvéniens qui naissent des vices déja contractés, sans songer que tous mes soins ont été d'empêcher ces vices de naître. Naturellement les femmes aiment les enfans. La mésintelligence ne s'éleve entre eux que quand l'un veut assujettir l'autre à ses caprices. Or

cela ne peut arriver ici, ni ſur l'enfant, dont on n'exige rien, ni ſur la gouvernante à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai ſuivi en cela tout le contre-pied des autres meres, qui font ſemblant de vouloir que l'enfant obéiſſe au domeſtique, & veulent en effet que le domeſtique obéiſſe à l'enfant. Perſonne ici ne commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaiſance qu'il en a pour eux. Par-là, ſentant qu'il n'a ſur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance, il ſe rend docile & complaiſant : en cherchant à s'attacher les cœurs des autres, le ſien s'attache à eux à ſon tour ; car on aime en ſe faiſant aimer ; c'eſt l'infaillible effet de l'amour-propre, & de cette affection réciproque, née de l'égalité, réſultent ſans effort les bonnes qualités qu'on prêche ſans ceſſe à tous les enfans, ſans jamais en obtenir aucune.

J'ai penſé que la partie la plus eſſentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'eſt jamais queſtion dans les éducations les plus ſoignées, c'eſt de lui bien faire ſentir ſa miſere, ſa foibleſſe, ſa dépendance,

& comme vous a dit mon mari, le pesant joug de la nécessité, que la nature impose à l'homme; & cela, non seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais sur-tout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au-dessus de sa portée, & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Induits dès leur naissance par la mollesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils desirent, à penser que tout doit céder à leur fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts & de déplaisirs; or, je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde & mortifiante éducation, en lui donnant par la premiere une plus juste opinion des choses. J'avois d'abord résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, persuadée que les premiers mouvemens de la nature sont toujours bons & salutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoître qu'en se faisant un droit

d'être obéis, les enfans ſortoient de l'état de nature preſque en naiſſant, & contractoient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indiſcrétion. J'ai vu que ſi je voulois contenter toutes ſes fantaiſies, elles croîtroient avec ma complaiſance; qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, & où le refus lui deviendroit d'autant plus ſenſible qu'il y ſeroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raiſon, lui ſauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre & le plutôt paſſé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel je l'ai plié d'abord au refus; & pour lui épargner de longs déplaiſirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il eſt vrai que j'en fais le moins que je puis, & que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde eſt accordé ſans condition dès la premiere demande, & l'on eſt très-indulgent là-deſſus: mais il n'obtient jamais rien par importunité; les pleurs & les flatteries ſont également inutiles. Il en eſt ſi convaincu qu'il a ceſſé de les employer; du premier mot il prend ſon parti, & ne ſe tourmente pas plus de voir fermer un cornet

de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiseau qu'il voudroit tenir; car il sent la même impossibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte sinon qu'il ne l'a pu garder, ni dans ce qu'on lui refuse, sinon qu'il n'a pu l'obtenir; & loin de battre la table contre laquelle il se blesse, il ne battroit pas la personne qui lui résiste. Dans tout ce qui le chagrine, il sent l'empire de la nécessité, l'effet de sa propre foiblesse, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui.... Un moment! dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre; je pressens votre objection; j'y vais venir à l'instant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'est l'attention qu'on y fait, soit pour leur céder, soit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire sont tous pernicieux & presque toujours sans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'est une raison pour eux de les continuer; mais ils s'en corrigent bientôt

quand ils voient qu'on n'y prend pas garde; car grands & petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voilà précisément ce qui est arrivé à mon aîné. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdissoit tout le monde, & vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à présent dans la maison que s'il n'y avoit point d'enfans. Il pleure quand il souffre; c'est la voix de la nature qu'il ne faut jamais contraindre; mais il se tait à l'instant qu'il ne souffre plus. Aussi fais-je une très-grande attention à ses pleurs, bien sûre qu'il n'en verse jamais en vain. Je gagne à cela de savoir à point nommé quand il sent de la douleur & quand il n'en sent pas, quand il se porte bien & quand il est malade; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaisie, & seulement pour se faire appaiser. Au reste, j'avoue que ce point n'est pas facile à obtenir des nourrices & des gouvernantes: car comme rien n'est plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, & que ces bonnes femmes ne voient jamais que l'instant présent, elles ne songent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui il en pleurera demain davantage.

Le pis eſt que l'obſtination qu'il contracte tire à conſéquence dans un âge avancé. La même cauſe qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze, querelleur à vingt, impérieux à trente, & inſupportable toute ſa vie.

Je viens maintenant à vous, me dit-elle en ſouriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans, ils voient aiſément le deſir de leur complaire; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuſe, ils doivent ſuppoſer des raiſons ſans les demander. C'eſt un autre avantage qu'on gagne à uſer avec eux d'autorité plutôt que de perſuaſion dans les occaſions néceſſaires: car comme il n'eſt pas poſſible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raiſon qu'on a d'en uſer ainſi, il eſt naturel qu'ils la ſuppoſent encore quand ils ſont hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on a ſoumis quelque choſe à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent ſophiſtes, ſubtils, de mauvaiſe foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au ſilence ceux qui ont la foibleſſe de s'expoſer à leurs petites lumieres. Quand on eſt contraint de leur rendre

compte des choſes qu'ils ne ſont point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, ſi-tôt qu'elle eſt au-deſſus de leur portée. En un mot, le ſeul moyen de les rendre dociles à la raiſon n'eſt pas de raiſonner avec eux; mais de les bien convaincre que la raiſon eſt au-deſſus de leur âge : car alors ils la ſuppoſent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juſte ſujet de penſer autrement. Ils ſavent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils ſont sûrs qu'on les aime, & les enfans ſe trompent rarement là-deſſus. Quand donc je refuſe quelque choſe aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais enſorte qu'ils le voient, autant qu'il eſt poſſible, & quelquefois après coup. De cette maniere ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuſe ſans en avoir une bonne raiſon, quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

Fondée ſur le même principe, je ne ſouffrirai pas, non plus, que mes enfans ſe mêlent dans la converſation des gens rai-

onnables, & s'imaginent ſottement y tenir
eur rang comme les autres, quand on y
ouffre leur babil indiſcret. Je veux qu'ils
épondent modeſtement & en peu de mots
uand on les interroge, ſans jamais parler
e leur chef, & ſur-tout ſans qu'ils s'ingerent
questionner hors de propos les gens plus
gés qu'eux, auxquels ils doivent du reſ-
ect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrom-
ant, voilà bien de la rigueur pour une
nere auſſi tendre! Pythagore n'étoit pas
lus ſévere à ſes diſciples que vous l'êtes
ux vôtres. Non-ſeulement vous ne les trai-
ez pas en hommes, mais on diroit que
ous craignez de les voir ceſſer trop tôt
l'être enfans. Quel moyen plus agréable &
lus sûr peuvent-ils avoir de s'inſtruire,
ue d'interroger ſur les choſes qu'ils igno-
ent les gens plus éclairés qu'eux? Que pen-
eroient de vos maximes les Dames de Paris,
ui trouvent que leurs enfans ne jaſent ja-
nais aſſez tôt ni aſſez long-tems, & qui
ugent de l'eſprit qu'ils auront étant grands
oar les ſottiſes qu'ils débitent étant jeunes?
Wolmar me dira que cela peut être bon

dans un pays où le premier mérite est de bien babiller, & où l'on est dispensé de penser pourvu qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfans un sort si doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laisser ?

Quoi donc ! a-t-elle repris à l'instant : est-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, & ne sauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en silence n'admire leurs puérilités ? Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en les progrès ; c'est là vraiment travailler à leur félicité : car la vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines, & il n'y a personne de si parfait & de si fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrin que de plaisir (4).

Que peut penser un enfant de lui-même,

---

(4) Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux là n'étoit qu'un sot.

quand

quand il voit autour de lui tout un cercle de gens ſenſés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empreſſement les oracles qui ſortent de ſa bouche, & ſe récrier avec des retentiſſemens de joie à chaque impertinence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudiſſemens; jugez de ce que deviendra la ſienne! Il en eſt du babil des enfans comme des prédictions des Almanachs. Ce ſeroit un prodige ſi, ſur tant de vaines paroles, le hazard ne fourniſſoit jamais une rencontre heureuſe. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie ſur une pauvre mere déja trop abuſée par ſon propre cœur, & ſur un enfant qui ne ſait ce qu'il dit & ſe voit célébrer! Ne penſez pas que pour démêler l'erreur, je m'en garantiſſe. Non, je vois la faute, & j'y tombe. Mais ſi j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en ſecret; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard & vain, & les flatteurs, en me les faiſant répéter, n'ont pas le plaiſir de rire de ma foibleſſe.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde,

étant allée donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphaſe, je ne ſais combien de gentilleſſes qu'ils venoient d'entendre, & dont ils ſembloient tout émerveillés. Meſſieurs, leur dis-je aſſez froidement, je ne doute pas, que vous ne ſachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choſes: mais j'eſpere qu'un jour mes enfans feront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes, & alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette maniere de me faire ſa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle; il ne leur vient plus de compere, & ils en valent ſenſiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des queſtions, on ne les leur défend pas indiſtinctement. Je ſuis la premiere à leur dire de demander doucement en particulier à leur pere ou à moi tout ce qu'ils ont beſoin de ſavoir. Mais je ne ſouffre pas qu'ils coupent un entretien ſérieux pour

occuper tout le monde de la premiere impertinence qui leur passe par la tête. L'art d'interroger n'est pas si facile qu'on pense. C'est bien plus l'art des maîtres que des disciples ; il faut avoir déja beaucoup appris de choses pour savoir demander ce qu'on ne sait pas. Le savant sait & s'enquiert, dit un proverbe Indien ; mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir (5). Faute de cette science préliminaire les enfans en liberté ne font presque jamais que des questions ineptes qui ne servent à rien, ou profondes & scabreuses dont la solution passe leur portée, & puisqu'il ne faut pas qu'ils sachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'instruisent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur seroit aussi utile qu'on croit, la premiere & la plus importante science qui leur convient, n'est-elle pas d'être discrets & modestes, & y en

---

(5) Ce proverbe est tiré de Chardin. Tome 5. page 170. *in*-12.

a-t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là ? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de parole avant l'âge de parler, & ce droit de soumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire ? De petits questionneurs babillards, qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs questions indiscretes, en sorte que chacun est inquiet aussi-tôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'est pas tant un moyen de les instruire que de les rendre étourdis & vains; inconvénient plus grand à mon avis que l'avantage qu'ils acquierent par-là n'est utile; car par degrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Le pis qui pût arriver de cette réserve trop prolongée seroit que mon fils en âge de raison eût la conversation moins légere le propos moins vif & moins abondant, & en considérant combien cette habitude de passer sa vie à dire des riens rétrécit l'esprit, je regarderois plutôt cette heureuse stérilité comme un bien

que comme un mal. Les gens oisifs toujours ennuyés d'eux-memes s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuser, & l'on diroit que le savoir-vivre consiste à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles : mais la société humaine a un objet plus noble, & ses vrais plaisirs ont plus de solidité. L'organe de la vérité le plus digne organe de l'homme, le seul dont l'usage le distingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il se dégrade au dessous d'eux quand il parle pour ne rien dire, & l'homme doit être homme jusques dans ses délassemens. S'il y a de la politesse à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus véritable à laisser parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils disent que de ce qu'on diroit soi-même, & à montrer qu'on les estime trop pour croire les amuser par des niaiseries. Le bon usage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir, n'est pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre à force de modestie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas

qu'un homme d'esprit qui ne s'abstient de parler que par retenue & discrétion, puisse jamais passer pour un sot. Dans quelque pays que ce puisse être, il n'est pas possible qu'on juge un homme sur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le méprise pour s'être tû. Au contraire on remarque en général que les gens silencieux en imposent, qu'on s'écoute devant eux, & qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent; ce qui, leur laissant le choix des occasions, & faisant qu'on ne perd rien de ce qu'ils disent, met tout l'avantage de leur côté. Il est si difficile à l'homme le plus sage de garder toute sa présence d'esprit dans un long flux de paroles, il est si rare qu'il ne lui échappe des choses dont il se repent à loisir, qu'il aime mieux retenir le bon que de risquer le mauvais. Enfin, quand ce n'est pas faute d'esprit qu'il se tait, s'il ne parle pas, quelque discret qu'il puisse être, le tort en est à ceux qui sont avec lui.

Mais il y a bien loin de six ans à vingt; mon fils ne sera pas toujours enfant, & à mesure que sa raison commencera de naître, l'intention de son pere est bien de la laisser

exercer. Quant à moi ma miſſion ne va pas juſques là. Je nourris des enfans & n'ai pas la préſomption de vouloir former des hommes. J'eſpere, dit-elle, en regardant ſon mari, que de plus dignes mains ſe chargeront de ce noble emploi. Je ſuis femme & mere, je ſais me tenir à mon rang. Encore une fois la fonction dont je ſuis chargée n'eſt pas d'élever mes fils, mais de les préparer pour être élevés.

Je ne fais même en cela que ſuivre de point en point le ſyſtême de M. de Wolmar, & plus j'avance, plus j'éprouve combien il eſt excellent & juſte, & combien il s'accorde avec le mien. Conſidérez mes enfans, & ſur-tout l'aîné; en connoiſſez-vous de plus heureux ſur la terre, de plus gais, de moins importuns? Vous les voyez ſauter, rire, courir toute la journée ſans jamais incommoder perſonne. De quels plaiſirs, de quelle indépendance leur âge eſt-il ſuſceptible, dont ils ne jouiſſent pas ou dont ils abuſent? Ils ſe contraignent auſſi peu devant moi qu'en mon abſence. Au contraire, ſous les yeux de leur mere ils ont toujours un peu plus de confiance, & quoique je ſois l'auteur de

toute la févérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins févere : car je ne pourrois fupporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde.

Les feules loix qu'on leur impofe auprès de nous font celles de la liberté même ; favoir de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut qu'on ne parle, & comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas, non plus, qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de fi juftes loix, toute leur peine eft d'être à l'inftant renvoyés, & tout mon art, pour que c'en foit une, de faire qu'ils ne fe trouvent nulle part auffi bien qu'ici. A cela près, on ne les affujettit à rien ; on ne les force jamais de rien apprendre ; on ne les ennuie point de vaines corrections ; jamais on ne les reprend ; les feules leçons qu'ils reçoivent font des leçons de pratique prifes dans la fimplicité de la nature. Chacun bien inftruit là-deffus fe conforme à mes intentions avec une intelligence & un foin qui ne me laiffent rien à defirer, & fi quelque faute eft

à craindre, mon aſſiduité la prévient ou la répare aiſément.

Hier, par exemple, l'aîné ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien, mais une heure après, au moment que le raviſſeur du tambour en étoit le plus occupé, elle le lui reprit; il la ſuivoit en le redemandant, & pleurant à ſon tour. Elle lui dit : Vous l'avez pris par force à votre frere; je vous le reprends de même; qu'avez-vous à dire? Ne ſuis-je pas la plus forte? Puis elle ſe mit à battre la caiſſe à ſon imitation, comme ſi elle y eût pris beaucoup de plaiſir. Juſques là tout étoit à merveille. Mais quelque tems après elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrêtai; car ce n'étoit plus la leçon de la nature, & de-là pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux freres. En perdant le tambour, le cadet ſupporta la dure loi de la néceſſité, l'aîné ſentit ſon injuſtice, tous deux connurent leur foibleſſe & furent conſolés le moment d'après.

Un plan ſi nouveau & ſi contraire aux idées reçues m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer, ils m'en rendirent enfin

l'admirateur, & je fentis que pour guider l'homme, la marche de la nature eft toujours la meilleure. Le feul inconvénient que je trouvois à cette méthode, & cet inconvénient me parut fort grand, c'étoit de négliger dans les enfans la feule faculté qu'ils aient dans toute fa vigueur & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me fembloit que felon leur propre fyftême, plus les opérations de l'entendement étoient foibles, infuffifantes, plus on devoit exercer & fortifier la mémoire, fi propre alors à foutenir le travail. C'eft elle, difois-je, qui doit fuppléer à la raifon jufqu'à fa naiffance, & l'enrichir quand elle eft née. Un efprit qu'on n'exerce à rien devient lourd & pefant dans l'inaction. La femence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'eft une étrange préparation pour apprendre à devenir raifonnable que de commencer par être ftupide. Comment, ftupide! s'eft écriée auffi-tôt Mde. de Wolmar. Confondriez-vous deux qualités auffi différentes & prefque auffi contraires que la mémoire & le jugement (6)?

---

(6) Cela ne me paroît pas bien vu. Rien n'eft

Comme si la quantité des choses mal digérées & sans liaison dont on remplit une tête encore foible, n'y faisoit pas plus de tort que de profit à la raison ! J'avoue que de toutes les facultés de l'homme, la mémoire est la premiere qui se développe & la plus commode à cultiver dans les enfans : mais à votre avis lequel est à préférer de ce qu'il leur est le plus aisé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de savoir ?

Regardez à l'usage qu'on fait en eux de cette facilité, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut assujettir pour mettre en étalage leur mémoire, & comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait souffrir pour cela. Quoi ! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la sienne ; lui faire incessamment répéter & construire des vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au bout de ses doigts ; embrouiller son esprit de cercles &

si nécessaire au jugement que la mémoire : il est vrai que ce n'est pas la mémoire des mots.

de ſpheres dont il n'a pas la moindre idée, l'accabler de mille noms de villes & de rivieres qu'il confond ſans ceſſe & qu'il rapprend tous les jours; eſt-ce cultiver ſa mémoire au profit de ſon jugement, & tout ce frivole acquis vaut-il une ſeule des larmes qu'il lui coûte!

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins; mais n'eſt-ce rien que d'inſtruire un enfant à ſe payer de mots, & à croire ſavoir ce qu'il ne peut comprendre? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisît point aux premieres idées dont ont doit meubler une tête humaine, & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire que de la remplir de tout ce fatras au préjudice des connoiſſances néceſſaires dont il tient la place?

Non, ſi la nature a donné au cerveau des enfans cette ſoupleſſe qui le rend propre à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, ce n'eſt pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blaſon, de ſphere, de géographie, & tous ces mots ſans aucun ſens pour leur âge, & ſans aucune utilité pour quelque âge que ce ſoit, dont

on accable leur triſte & ſtérile enfance ; mais c'eſt pour que toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui ſe rapportent à ſon bonheur & l'éclairent ſur ſes devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui ſervent à ſe conduire pendant ſa vie d'une maniere convenable à ſon être & à ſes facultés.

Sans étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reſte pas pour cela oiſive : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, & il s'en ſouvient ; il tient regiſtre en lui-même des actions, des diſcours des hommes, & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel, ſans y ſonger, il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il doit connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer que conſiſte le véritable art de cultiver la premiere de ſes facultés, & c'eſt par-là qu'il faut tâcher de lui former un magaſin de connoiſſances qui ſerve à ſon éducation durant la jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il

eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains de corps & d'entendement, qui, ſans s'être fait admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

Ne penſez pas, pourtant, continua Julie, qu'on néglige ici tout-à-fait ces ſoins dont vous faites un ſi grand cas. Une mere un peu vigilante tient dans ſes mains les paſſions de ſes enfans. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le deſir d'apprendre ou de faire telle ou telle choſe; & autant que ces moyens peuvent ſe concilier avec la plus entiere liberté de l'enfant, & n'engendrent en lui nulle ſemence de vice, je les emploie aſſez volontiers, ſans m'opiniâtrer quand le ſuccès n'y répond pas; car il aura toujours le tems d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel; & M. de Wolmar a une telle idée du premier développement de la raiſon, qu'il ſoutient que quand ſon fils ne ſauroit rien à douze ans, il n'en ſeroit pas moins inſtruit à

quinze ; ſans compter que rien n'eſt moins néceſſaire que d'être ſavant, & rien plus que d'être ſage & bon.

Vous ſavez que notre aîné lit déja paſſablement. Voici comment lui eſt venu le goût d'apprendre à lire. J'avois deſſein de lui dire de tems en tems quelque fable de la Fontaine pour l'amuſer, & j'avois déja commencé, quand il me demanda ſi les corbeaux parloient ? A l'inſtant je vis la difficulté de lui faire ſentir bien nettement la différence de l'apologue au menſonge, je me tirai d'affaire comme je pus, & convaincue que les fables ſont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans, je ſupprimai la Fontaine. Je lui ſubſtituai un recueil de petites hiſtoires intéreſſantes & inſtructives, la plupart tirées de la Bible ; puis voyant que l'enfant prenoit goût à mes contes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en eſſayant d'en compoſer moi-même d'auſſi amuſans qu'il me fût poſſible, & les appropriant toujours au beſoin du moment. Je les écrivois à meſure dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enferme, &

dont je lui lisois de tems en tems quelques contes, rarement, peu long-tems, & répétant souvent les mêmes avec des commentaires, avant de passer à de nouveaux. Un enfant oisif est sujet à l'ennui ; les petits contes servoient de ressource ; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me souvenois quelquefois d'un ordre à donner ; je le quittois à l'endroit le plus intéressant, en laissant négligemment le livre. Aussi-tôt il alloit prier sa Bonne, ou Fanchon, ou quelqu'un d'achever la lecture : mais comme il n'a rien à commander à personne, & qu'on étoit prévenu, l'on n'obéissoit pas toujours. L'un refusoit, l'autre avoit à faire, l'autre balbutioit lentement & mal, l'autre laissoit à mon exemple un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui suggéra secrétement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer & feuilleter le livre à son aise. Il goûta ce projet. Il falut trouver des gens assez complaisans pour vouloir lui donner leçon ; nouvelle difficulté qu'on n'a poussée qu'aussi loin qu'il faloit. Malgré toutes ces précautions, il s'est lassé trois ou quatre fois, on l'a laissé faire. Seulement je me

me suis efforcée de rendre les contes encore plus amusans, & il est revenu à la charge avec tant d'ardeur, que quoiqu'il n'y ait pas six mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre, il sera bientôt en état de lire seul le recueil.

C'est à peu près ainsi que je tâcherai d'exciter son zele & sa bonne volonté pour acquérir les connoissances qui demandent de la suite & de l'application, & qui peuvent convenir à son âge ; mais quoiqu'il apprenne à lire, ce n'est point des livres qu'il tirera ces connoissances ; car elles ne s'y trouvent point, & la lecture ne convient en aucune maniere aux enfans. Je veux aussi l'habituer de bonne heure à nourrir sa tête d'idées & non de mots : c'est pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par cœur.

Jamais ! interrompis-je : c'est beaucoup dire ; car encore faut-il bien qu'il sache son catéchisme & ses prieres. C'est ce qui vous trompe, reprit-elle. A l'égard de la priere, tous les matins & tous les soirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans, & c'est assez pour qu'ils l'apprennent sans qu'on les y oblige : quant au

catéchiſme, ils ne ſavent ce que c'eſt. Quoi! Julie, vos enfans n'apprennent pas leur catéchiſme? Non, mon ami, mes enfans n'apprennent pas leur catéchiſme. Comment, ai-je dit tout étonné, une mere ſi pieuſe! ... je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchiſme? Afin qu'ils le croient un jour, dit-elle, j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah! j'y ſuis, m'écriai-je; vous ne voulez pas que leur foi ne ſoit qu'en paroles, ni qu'ils ſachent ſeulement leur Religion, mais qu'ils la croient, & vous penſez avec raiſon qu'il eſt impoſſible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes bien difficile, me dit en ſouriant M. de Wolmar; ſeriez-vous Chrétien par hazard? Je m'efforce de l'être, lui dis-je avec fermeté. Je crois de la Religion tout ce que j'en puis comprendre, & reſpecte le reſte ſans le rejetter. Julie me fit un ſigne d'approbation, & nous reprîmes le ſujet de notre entretien.

Après être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zele maternel eſt actif, infatigable & prévoyant, elle a conclu, en obſervant que ſa méthode

ſe rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit propoſés, ſavoir de laiſſer développer le naturel des enfans, & de l'étudier. Les miens ne ſont gênés en rien, dit-elle, & ne ſauroient abuſer de leur liberté; leur caractere ne peut ni ſe dépraver, ni ſe contraindre; on laiſſe en paix renforcer leur corps & germer leur jugement; l'eſclavage n'avilit point leur ame; les regards d'autrui ne font point fermenter leur amour-propre; ils ne ſe croient ni des hommes puiſſans, ni des animaux enchaînés, mais des enfans heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne ſont pas en eux, ils ont, ce me ſemble, un préſervatif plus fort que des diſcours qu'ils n'entendroient point, ou dont ils ſeroient bientôt ennuyés. C'eſt l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne. Ce ſont les entretiens qu'ils entendent, qui ſont ici naturels à tout le monde, & qu'on n'a pas beſoin de compoſer exprès pour eux; c'eſt la paix & l'union dont ils ſont témoins; c'eſt l'accord qu'ils voient régner ſans ceſſe, & dans la conduite reſpective de tous, & dans la conduite & les diſcours de chacun.

Nourris encore dans leur premiere ſimplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vu d'exemple, des paſſions qu'ils n'ont nulle occaſion de ſentir, des préjugés que rien ne leur inſpire ? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne, qu'aucun mauvais penchant ne ſe montre en eux. Leur ignorance n'eſt point entêtée, leurs deſirs ne ſont point obſtinés ; les inclinations au mal ſont prévenues, la nature eſt juſtifiée, & tout me prouve que les défauts dont nous l'accuſons ne ſont point ſon ouvrage, mais le nôtre.

C'eſt ainſi que livrés au penchant de leur cœur, ſans que rien le déguiſe ou l'altere, nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle, mais conſervent exactement celle de leur caractere originel : c'eſt ainſi que le caractere ſe développe journellement à nos yeux ſans réſerve, & que nous pouvons étudier les mouvemens de la nature juſques dans leurs principes les plus ſecrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés ni punis, ils ne ſavent ni mentir, ni ſe cacher, & dans tout ce qu'ils diſent, ſoit entre eux, ſoit à nous, ils laiſſent voir ſans con-

trainte tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entre eux toute la journée, ils ne ſongent pas même à ſe gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, & ils diroient les choſes du monde les plus blâmables, que je ne ferois pas ſemblant d'en rien ſavoir : mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention ſans qu'ils s'en doutent; je tiens un regiſtre exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils diſent; ce ſont les productions naturelles du fonds qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche eſt une herbe étrangere dont le vent apporta la graine; ſi je la coupe par une réprimande, bientôt elle repouſſera : au lieu de cela j'en cherche en ſecret la racine, & j'ai ſoin de l'arracher. Je ne ſuis, m'a-t-elle dit en riant, que la ſervante du Jardinier; je ſarcle le jardin, j'en ôte la mauvaiſe herbe, c'eſt à lui de cultiver la bonne.

Convenons auſſi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il faloit être auſſi bien ſecondée pour eſpérer de réuſſir, & que le ſuccès de mes ſoins dépendoit d'un concours de circonſtances qui ne s'eſt peut être jamais

trouvé qu'ici. Il faloit les lumieres d'un pere éclairé, pour démêler, à travers les préjugés établis, le véritable art de gouverner les enfans dès leur naiſſance; il faloit toute ſa patience pour ſe prêter à l'exécution, ſans jamais démentir ſes leçons par ſa conduite; il faloit des enfans bien nés en qui la nature eût eſſez fait pour qu'on pût aimer ſon ſeul ouvrage; il faloit n'avoir autour de ſoi que des domeſtiques intelligens & bien intentionnés, qui ne ſe laſſaſſent point d'entrer dans les vues des maîtres; un ſeul valet brutal ou flatteur eût ſuffi pour tout gâter. En vérité, quand on ſonge combien de cauſes étrangeres peuvent nuire aux meilleurs deſſeins & renverſer les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, & dire que la ſageſſe dépend beaucoup du bonheur.

Dites, me ſuis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la ſageſſe. Ne voyez-vous pas que ce concours dont vous vous félicitez eſt votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche eſt contraint de vous reſſembler? Meres de famille, quand vous vous plaignez de n'être pas ſecondées, que

vous connoissez mal votre pouvoir ! soyez tout ce que vous devez être, vous surmonterez tous les obstacles ; vous forcerez chacun de remplir ses devoirs, si vous remplissez bien tous les vôtres. Vos droits ne sont-ils pas ceux de la nature ? Malgré les maximes du vice, ils seront toujours chers au cœur humain. Ah ! veuillez être femmes & meres, & le plus doux empire qui soit sur la terre sera aussi le plus respecté.

En achevant cette conversation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriette. Il est certain, dit-elle, que j'aurois besoin de beaucoup moins de soins & d'adresse, si je voulois introduire l'émulation entre les deux freres ; mais ce moyen me paroît trop dangereux ; j'aime mieux avoir plus de peine & ne rien risquer. Henriette supplée à cela ; comme elle est d'un autre sexe, leur aînée, qu'ils l'aiment tous deux à la folie, & qu'elle a du sens au-dessus de son âge, j'en fais en quelque sorte leur premiere gouvernante, & avec d'autant plus de succès que ses leçons leur sont moins suspectes.

Quant à elle, son éducation me regarde ;

mais les principes en ſont ſi différens, qu'ils méritent un entretien à part. Au moins, puis-je bien dire d'avance qu'il ſera difficile d'ajouter en elle aux dons de la nature, & qu'elle vaudra ſa mere elle-même, ſi quelqu'un au monde la peut valoir.

Milord, on vous attend de jour en jour, & ce devrait être ici ma derniere lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre ſéjour à l'armée, & j'en frémis. Julie n'en eſt pas moins inquiete; elle vous prie de nous donner plus ſouvent de vos nouvelles, & vous conjure de ſonger en expoſant votre perſonne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir; un conſeil timide ne peut non plus ſortir de mon cœur qu'approcher du vôtre. Cher Bomſton, je le ſais trop; la ſeule mort digne de ta vie ſeroit de verſer ton ſang pour la gloire de ton pays; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a conſervé les ſiens que pour toi.

LETTRE IV.

DE MILORD EDOUARD

A SAINT PREUX.

JE vois par vos deux dernieres lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux là, apparemment la premiere que vous m'aviez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins ſecrets de Madame de Wolmar. Je n'ai point reçu cette lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un courrier qui nous a été enlevé. Répétez-moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit; ma raiſon s'y perd, & mon cœur s'en inquiete: car encore une fois, ſi le bonheur & la paix ne ſont pas dans l'ame de Julie, où ſera leur aſyle ici-bas?

Raſſurez-la ſur les riſques auxquels elle me croit expoſé; nous avons à faire à un ennemi trop habile pour nous en laiſſer courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par-tout les

moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous ſommes confians, nous pourrions bien lever les difficultés inſurmontables pour de meilleurs généraux & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous paierons cher nos premiers ſuccès, & que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandres. Nous avons en tête un grand Capitaine ; ce n'eſt pas tout ; il a la confiance de ſes troupes, & le ſoldat françois qui compte ſur ſon général eſt invincible. Au contraire on en a ſi bon marché quand il eſt commandé par des courtiſans qu'il mépriſe, & cela arrive ſi ſouvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de Cour & l'occaſion, pour vaincre à coup ſûr la plus brave nation du continent. Ils le ſavent fort bien eux-mêmes. Milord Marlboroug voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un ſoldat pris à Blenheim (1), lui dit : S'il y eût eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée françoiſe, elle ne ſe fût point ainſi laiſſé

---

(1) C'eſt le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochſtet.

battre. Eh morbleu ! repartit le Grenadier, nous avions aſſez d'hommes comme moi ; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à préſent l'armée de France & manque à la nôtre ; mais nous ne ſongeons guere à cela.

Quoi qu'il en ſoit, je veux voir les manœuvres du reſte de cette campagne, & j'ai réſolu de reſter à l'armée juſqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce délai. La ſaiſon étant trop avancée pour traverſer les monts, nous paſſerons l'hiver où vous êtes, & n'irons en Italie qu'au commencement du printems. Dites à M. & Mde. de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouir à mon aiſe du touchant ſpectacle que vous décrivez ſi bien, & pour voir Mde. d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même ſoin, & vous me ferez plus de plaiſir que jamais. Mon équipage a été pris, & je ſuis ſans livres ; mais je lis vos lettres.

LETTRE V.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

QUELLE joie vous me donnez en m'annonçant que nous pafferons l'hiver à Clarens ! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre féjour à l'armée ! ce qui me déplait fur-tout, c'eft de voir clairement qu'avant notre féparation le parti de faire la compagne étoit déja pris, & que vous ne m'en voulûtes rien dire. Milord, je fens la raifon de ce myftere & ne puis vous en favoir bon gré. Me mépriferiez-vous affez pour croire qu'il me fût bon de vous furvivre, ou m'avez-vous connu des attachemens fi bas que je les préfere à l'honneur de mourir avec mon ami ? Si je ne méritois pas de vous fuivre, il faloit me laiffer à Londres, vous m'auriez moins offenfé que de m'envoyer ici.

Il eft clair par la derniere de vos lettres

qu'en effet une des miennes s'est perdue, & cette perte a dû vous rendre les deux lettres suivantes fort obscures à bien des égards; mais les éclaircissemens nécessaires pour les bien entendre viendront à loisir. Ce qui presse le plus à présent est de vous tirer de l'inquiétude où vous êtes sur le chagrin secret de Madame de Wolmar.

Je ne vous redirai point la suite de la conversation que j'eus avec elle après le départ de son mari. Il s'est passé depuis bien des choses qui m'en ont fait oublier une partie, & nous la reprîmes tant de fois durant son absence que je m'en tiens au sommaire pour épargner des répétitions.

Elle m'apprit donc que ce même époux, qui faisoit tout pour la rendre heureuse, étoit l'unique auteur de toute sa peine, & que plus leur attachement naturel étoit sincere, plus il lui donnoit à souffrir. Le diriez-vous, Milord? Cet homme si sage, si raisonnable, si loin de toute espece de vice, si peu soumis aux passions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, & dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de son cœur

l'affreuſe paix des méchans. La réflexion qui naît de ce contraſte, augmente la douleur de Julie, & il ſemble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoître l'Auteur de ſon être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaiſe ſa conſcience aux dépens de ſa raiſon, que l'honneur de penſer autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatiſe, cette erreur au moins ſe conçoit; mais, pourſuit-elle en ſoupirant, pour un ſi honnête homme & ſi peu vain de ſon ſavoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule!

Il faut être inſtruit du caractere des deux époux; il faut les imaginer concentrés dans le ſein de leur famille, & ſe tenant l'un à l'autre lieu du reſte de l'univers; il faut connoître l'union qui regne entre eux dans tout le reſte, pour concevoir combien leur différend ſur ce ſeul point eſt capable d'en troubler les charmes. M. de Wolmar, élevé dans le rit grec, n'étoit pas fait pour ſupporter l'abſurdité d'un culte auſſi ridicule. Sa raiſon trop ſupérieure à l'imbécille joug qu'on lui vouloit impoſer, le ſecoua

bientôt avec mépris, & rejettant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité si suspecte, forcé d'être impie, il se fit Athée.

Dans la suite ayant toujours vécu dans des pays catholiques, il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la Foi Chrétienne par celle qu'on y professe. Il n'y vit d'autre religion que l'intérêt de ses Ministres. Il vit que tout y consistoit encore en vaines simagrées, plâtrées un peu plus subtilement par des mots qui ne signifioient rien; ils s'apperçut que tous les *honnêtes gens* y étoient unanimement de son avis, & ne s'en cachoient guere, que le clergé même, un peu plus discrétement, se moquoit en secret de ce qu'il enseignoit en public, & il m'a protesté souvent qu'après bien du tems & des recherches, il n'avoit trouvé de sa vie que trois Prêtres qui crussent en Dieu (1). En voulant

---

(1) A Dieu ne plaise que je veuille approuver ces assertions dures & téméraires; j'affirme seulement qu'il y a des gens qui les font & dont la conduite du clergé de tous les pays & de toutes les sectes n'autorise que trop souvent l'indiscrétion. Mais loin que mon dessein dans cette note

s'éclaircir de bonne foi ſur ces matieres, il s'étoit enfoncé dans les ténebres de la métaphyſique, où l'homme n'a d'autres guides que les ſyſtêmes qu'il y porte, & ne voit par-tout que doutes & contradictions; quand enfin il eſt venu parmi des Chrétiens il y eſt venu trop tard, ſa foi s'étoit déja fermée à la vérité, ſa raiſon n'étoit plus acceſſible à la certitude; tout ce qu'on lui prouvoit détruiſant plus un ſentiment qu'il n'en établiſſoit un autre, il a fini par combattre également les dogmes de toute eſpece, & n'a ceſſé d'être Athée que pour devenir Sceptique.

Voilà le mari que le Ciel deſtinoit à cette Julie en qui vous connoiſſez une foi ſi ſimple & une piété ſi douce: mais il faut avoir vécu auſſi familiérement avec elle que ſa couſine & moi, pour ſavoir combien cette

---

ſoit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nettement mon propre ſentiment ſur ce point. C'eſt que nul vrai croyant ne ſauroit être intolérant ni perſécuteur. Si j'étois Magiſtrat: & que la loi portât peine de mort contre les athées, je commencerois par faire brûler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

ame

ame tendre eſt naturellement portée à la dévotion. On diroit que rien de terreſtre ne pouvant ſuffire au beſoin d'aimer dont elle eſt dévorée, cet excès de ſenſibilité ſoit forcé de remonter à ſa ſource. Ce n'eſt point, comme Ste. Thérеſe, un cœur amoureux qui ſe donne le change & veut ſe tromper d'objet; c'eſt un cœur vraiment intariſſable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiſer, & qui porte ſes affections ſurabondantes au ſeul Etre digne de les abſorber (2). L'amour de Dieu ne la détache point des créatures; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cauſe, en s'animant l'un par l'autre en deviennent plus charmans & plus doux; & pour moi je crois qu'elle feroit moins dévote, ſi elle aimoit moins tendrement ſon pere, ſon mari, ſes enfans, ſa couſine, & moi-même.

---

(2) Comment! Dieu n'aura donc que les reſtes des créatures? Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain eſt ſi peu de choſe, que quand on croit l'avoir rempli d'elles, il eſt encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que plus elle l'est, moins elle croit l'être, & qu'elle se plaint de sentir en elle-même une ame aride qui ne sait point aimer Dieu. On a beau faire, dit-elle souvent, le cœur ne s'attache que par l'entremise des sens ou de l'imagination qui les représente, & le moyen de voir ou d'imaginer l'immensité du grand Etre (3)! Quand je veux m'élever à lui, je ne sais où je suis; n'appercevant aucun rapport entre lui & moi, je ne sais par où l'atteindre, je ne vois ni ne sens plus rien, je me trouve dans une espece d'anéantisse-

(3) Il est certain qu'il faut se fatiguer l'ame pour l'élever aux sublimes idées de la Divinité; un culte plus sensible repose l'esprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de piété qui le dispensent de penser à Dieu. Sur ces maximes les Catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs Légendes, leurs Calendriers, leurs Eglises, de petits Anges, de beaux garçons, & de jolies saintes? L'enfant Jésus entre les bras d'une mere charmante & modeste, est en même tems un des plus touchans & des plus agréables spectacles que la dévotion Chrétienne puisse offrir aux yeux des Fideles.

ment, & si j'osois juger d'autrui par moi-même, je craindrois que les extases des mystiques ne vinissent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

Que faire donc, continue-t-elle, pour me dérober aux fantômes d'une raison qui s'égare? Je substitue un culte grossier, mais à ma portée, à ces sublimes contemplations qui passent mes facultés. Je rabaisse à regret la majesté divine; j'interpose entre elle & moi des objets sensibles; ne la pouvant contempler dans son essence, je la contemple au moins dans ses œuvres, je l'aime dans ses bienfaits; mais de quelque maniere que je m'y prenne, au lieu de l'amour pur qu'elle exige, je n'ai qu'une reconnoissance intéressée à lui présenter.

C'est ainsi que tout devient sentiment dans un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'univers entier que des sujets d'attendrissement & de gratitude. Par-tout elle apperçoit la bienfaisante main de la Providence; ses enfans sont le cher dépôt qu'elle en a reçu; elle recueille ses dons dans les productions de la terre; elle voit sa table couverte par ses soins; elle s'endort sous sa protection;

ſon paiſible réveil lui vient d'elle ; elle ſent ſes leçons dans les diſgraces, & ſes faveurs dans les plaiſirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui eſt cher ſont autant de nouveaux ſujets d'hommages ; ſi le Dieu de l'univers échappe à ſes foibles yeux, elle voit par-tout le pere commun des hommes. Honorer ainſi ſes bienfaits ſuprêmes, n'eſt-ce pas ſervir autant qu'on peut l'Etre infini ?

Concevez, Milord, quel tourment c'eſt de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre exiſtence, & ne peut partager l'eſpoir qui nous la rend chere ! De ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet ſa bonté ! De le voir inſenſible en faiſant le bien à tout ce qui le rend agréable à faire, & par la plus biſarre inconſéquence penſer en impie & vivre en Chrétien! Imaginez Julie à la promenade avec ſon mari ; l'une admirant dans la riche & brillante parure que la terre étale l'ouvrage & es dons de l'Auteur de l'univers ; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaiſon fortuite où rien n'eſt lié que par une force aveugle : imaginez deux époux ſincérement

unis, n'osant de peur de s'importuner mutuellement se livrer, l'un aux réflexions, l'autre aux sentimens que leur inspirent les objets qui les entourent, & tirer de leur attachement même le devoir de se contraindre incessamment. Nous ne nous promenons presque jamais Julie & moi, que quelque vue frappante & pittoresque ne lui rappelle ces idées douloureuses. Hélas! dit-elle avec attendrissement; le spectacle de la nature, si vivant, si animé pour nous, est mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, & dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperçoit qu'un silence éternel.

Vous qui connoissez Julie, vous qui savez combien cette ame communicative aime à se répandre, concevez ce qu'elle souffriroit de ces réserves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un si triste partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funestes s'élevent malgré qu'elle en ait à la suite de celle-là. Elle a beau vouloir rejetter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque instant. Quelle horreur pour une tendre épouse

d'imaginer l'Etre ſuprême vengeur de ſa Divinité méconnue, de ſonger que le bonheur de celui qui fait le ſien doit finir avec ſa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le pere de ſes enfans ! A cette affreuſe image, toute ſa douceur la garantit à peine du déſeſpoir, & la religion, qui lui rend amere l'incrédulité de ſon mari, lui donne ſeule la force de la ſupporter. Si le Ciel, dit-elle ſouvent, me refuſe la converſion de cet honnête homme, je n'ai plus qu'une grace à lui demander ; c'eſt de mourir la premiere.

Telle eſt, Milord, la trop juſte cauſe de ſes chagrins ſecrets ; telle eſt la peine intérieure qui ſemble charger ſa conſcience de l'endurciſſement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le ſoin qu'elle prend de la diſſimuler. L'Athéiſme qui marche à viſage découvert chez les Papiſtes, eſt obligé de ſe cacher dans tout pays où la raiſon permettant de croire en Dieu, la ſeule excuſe des incrédules leur eſt ôtée. Ce ſyſtême eſt naturellement déſolant ; s'il trouve des partiſans chez les grands & les riches qu'il favoriſe, il eſt par-tout en horreur au peu-

ple opprimé & miférable, qui, voyant délivrer fes tyrans du feul frein propre à les contenir, fe voit encore enlever dans l'efpoir d'une autre vie la feule confolation qu'on lui laiffe en celle-ci. Mde. de Wolmar fentant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhonifme de fon mari, & voulant fur tout garantir fes enfans d'un fi dangereux exemple, n'a pas eu de peine à engager au fecret un homme fincere & vrai, mais difcret, fimple, fans vanité, & fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il eft fâché d'être privé lui-même. Il ne dogmatife jamais, il vient au temple avec nous, il fe conforme aux ufages établis; fans profeffer de bouche une foi qu'il n'a pas, il évite le fcandale, & fait fur le culte réglé par les loix tout ce que l'Etat peut exiger d'un citoyen.

Depuis près de huit ans qu'ils font unis, la feule Mde. d'Orbe eft du fecret, parce qu'on le lui a confié. Au furplus, les apparences font fi bien fauvées, & avec fi peu d'affectation, qu'au bout de fix femaines paffées enfemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le

moindre ſoupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité ſur ce point, ſi Julie elle-même ne me l'eût appriſe.

Pluſieurs motifs l'ont déterminée à cette confidence. Premiérement quelle réſerve eſt compatible avec l'amitié qui regne entre nous ? N'eſt-ce pas aggraver ſes chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami ? De plus, elle n'a pas voulu que ma préſence fût plus long-tems un obſtacle aux entretiens qu'il ont ſouvent enſemble ſur un ſujet qui lui tient ſi fort au cœur. Enfin, ſachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a deſiré, du conſentement de ſon mari, que vous fuſſiez d'avance inſtruit de ſes ſentimens ; car elle attend de votre ſageſſe un ſupplément à nos vains efforts, & des effets dignes de vous.

Le tems qu'elle choiſit pour me confier ſa peine m'a fait ſoupçonner une autre raiſon dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit ; nous reſtions ſeuls ; nos cœurs s'étoient aimés ; ils s'en ſouvenoient encore ; s'ils étoient un inſtant oubliés, tout nous livroit à l'opprobre. Je

voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à-tête & tâché de s'en garantir, & la ſcene de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui ſe défioit le moins de lui-même devoit ſeul s'en défier.

Dans l'injuſte crainte que lui inſpiroit ſa timidité naturelle, elle n'imagina point de précaution plus sûre que de ſe donner inceſſamment un témoin qu'il fallût reſpecter, d'appeler en tiers le Juge integre & redoutable, qui voit les actions ſecrettes & ſait lire au fond des cœurs. Elle s'environnoit de la Majeſté ſuprême; je voyois Dieu ſans ceſſe entre elle & moi. Quel coupable deſir eût pu franchir une telle ſauve-garde? Mon cœur s'épuroit au feu de ſon zele, & je partageois ſa vertu.

Ces graves entretiens remplirent preſque tous nos tête-à-tête durant l'abſence de ſon mari, & depuis ſon retour nous les reprenons fréquemment en ſa préſence. Il s'y prête comme s'il étoit queſtion d'un autre, & ſans mépriſer nos ſoins, il nous donne ſouvent de bons conſeils ſur la maniere dont nous devons raiſonner avec lui. C'eſt cela même qui me fait déſeſpérer du ſuccès;

car s'il avoit moins de bonne-foi, l'on pourroit attaquer le vice de l'ame, qui nourriroit ſon incrédulité; mais s'il n'eſt queſtion que de convaincre, où chercherons-nous des lumieres qu'il n'ait point eues & des raiſons qui lui aient échappé? Quand j'ai voulu diſputer avec lui, j'ai vu que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déja vainement épuiſé par Julie, & que ma ſécchereſſe étoit bien loin de cette éloquence du cœur, & de cette douce perſuaſion qui coule de ſa bouche. Milord, nous ne ramenerons jamais cet homme; il eſt trop froid & n'eſt point méchant, il ne s'agit pas de le toucher; la preuve intérieure ou de ſentiment lui manque, & celle-là ſeule peut rendre invincibles toutes les autres.

Quelque ſoin que prenne ſa femme de lui déguiſer ſa triſteſſe, il la ſent & la partage: ce n'eſt pas un œil auſſi clairvoyant qu'on abuſe. Ce chagrin dévoré ne lui en eſt que plus ſenſible. Il m'a dit avoir été tenté pluſieurs fois de céder en apparence, & de feindre pour la tranquilliſer des ſentimens qu'il n'avoit pas; mais une telle baſſeſſe d'ame eſt trop loin de lui. Sans en impoſer

à Julie, cette diſſimulation n'eût été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne-foi, la franchiſe, l'union des cœurs qui conſole de tant de maux, ſe fuſſent éclipſées entre eux. Etoit-ce en ſe faiſant moins eſtimer de ſa femme qu'il pouvoit la raſſurer ſur ſes craintes ? Au lieu d'uſer de déguiſement avec elle, il lui dit ſincérement ce qu'il penſe; mais il le dit d'un ton ſi ſimple, avec ſi peu de mépris des opinions vulgaires, ſi peu de cette ironique fierté des eſprits forts, que ces triſtes aveux donnent bien plus d'affliction que de colere à Julie, & que, ne pouvant tranſmettre à ſon mari ſes ſentimens & ſes eſpérances, elle en cherche avec plus de ſoin à raſſembler autour de lui ces douceurs paſſageres auxquelles il borne ſa félicité. Ah! dit-elle avec douleur, ſi l'infortuné fait ſon paradis en ce monde, rendons-le lui du moins auſſi doux qu'il eſt poſſible (4)!

---

(4) Combien ce ſentiment plein d'humanité n'eſt-il pas plus naturel que le zele affreux des perſécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incrédules, comme pour les damner dès cette

Le voile de tristesse dont cette opposition de sentimens couvre leur union, prouve mieux que toute autre chose l'invincible ascendant de Julie par les consolations dont cette tristesse est mêlée, & qu'elle seule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs disputes sur ce point important, loin de se tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finissent toujours par quelque scene attendrissante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

Hier l'entretien s'étant fixé sur ce texte, qui revient souvent quand nous ne sommes que nous trois, nous tombâmes sur l'origine du mal, & je m'efforçois de montrer que non-seulement il n'y avoit point de mal absolu & général dans le systême des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'ils ne le semblent au premier coup-d'œil, & qu'à tout prendre ils

---

vie, & se faire les précurseurs des démons ? Je ne cesserai jamais de le redire ; c'est que ces persécuteurs-là ne sont point des croyans ; ce sont des fourbes.

étoient ſurpaſſés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar ſon propre exemple, & pénétré du bonheur de ſa ſituation, je la peignois avec des traits ſi vrais qu'il en parut ému lui-même. Voilà, dit-il en m'interrompant, les ſéductions de Julie. Elle met toujours le ſentiment à la place des raiſons, & le rend ſi touchant qu'il faut toujours l'embraſſer pour toute réponſe : ne ſeroit-ce point de ſon maître de philoſophie, ajouta-t-il en riant, qu'elle auroit appris cette maniere d'argumenter ?

Deux mois plutôt, la plaiſanterie m'eût déconcerté cruellement, mais le tems de l'embarras eſt paſſé ; je n'en fis que rire à mon tour, & quoique Julie eût un peu rougi, elle ne parut pas plus embarraſſée que moi. Nous continuâmes. Sans diſputer ſur la quantité du mal, Wolmar ſe contentoit de l'aveu qu'il fallut bien faire, que, peu ou beaucoup, enfin le mal exiſte ; & de cette ſeule exiſtence il déduiſoit défaut de puiſſance, d'intelligence ou de bonté dans la premiere cauſe. Moi de mon côté je tâchois de montrer l'origine du mal phyſique dans la na-

ture de la matiere, & du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui soutenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres substances aussi parfaites que la sienne, & qui ne laissassent aucune prise au mal. Nous étions dans la chaleur de la dispute quand je m'apperçus que Julie avoit disparu. Devinez où elle est, me dit son mari, voyant que je la cherchois des yeux? Mais, dis-je, elle est allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il, elle n'auroit point pris pour d'autre affaire le tems de celle-ci. Tout se fait sans qu'elle me quitte, & je ne la vois jamais rien faire. Elle est donc dans la chambre des enfans? Tout aussi peu; ses enfans ne lui sont pas plus chers que mon salut. Hé bien! repris-je, je n'en sais rien; mais je suis très-sûr qu'elle ne s'occupe qu'à des soins utiles. Encore moins, dit-il froidement; venez, venez; vous verrez si j'ai bien deviné.

Il se mit à marcher doucement; je le suivis sur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet: elle étoit fermée. Il l'ouvrit brusquement. Milord, quel spectacle! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, &

toute en larmes. Elle se leve avec précipitation, s'essuyant les yeux, se cachant le visage, & cherchant à s'échapper : on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laissa pas le tems de fuir. Il courut à elle dans une espece de transport. Chere épouse ! lui dit-il en l'embrassant ; l'ardeur même de tes vœux trahit ta cause. Que leur manque-t-il pour être efficaces ? Va, s'ils étoient entendus, ils seroient bientôt exaucés. Ils le seront, lui dit-elle d'un ton ferme & persuadé ; j'en ignore l'heure & l'occasion. Puissai-je l'acheter aux dépens de ma vie ! mon dernier jour seroit le mieux employé.

Venez, Milord, quittez vos malheureux combats, venez remplir un devoir plus noble. Le sage préfere-t-il l'honneur de tuer des hommes, aux soins qui peuvent en sauver un (5) ?

---

(5) Il y avoit ici une grande lettre de Milord Edouard à Julie. Dans la suite il sera parlé de cette lettre ; mais pour de bonnes raisons j'ai été forcé de la supprimer.

LETTRE VI.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

QUOI ! même après la séparation de l'armée, encore un voyage à Paris ! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens & celle qui l'habite ? Nous êtes-vous moins cher qu'à Milord Hide ? Etes-vous plus nécessaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici ? Vous nous forcez à faire des vœux opposés aux vôtres, & vous me faites souhaiter d'avoir du crédit à la cour de France pour vous empêcher d'obtenir les passe-ports que vous en attendez. Contentez-vous toutefois : allez voir votre digne compatriote. Malgré lui, malgré vous, nous serons vengés de cette préférence, & quelque plaisir que vous goûtiez à vivre avec lui, je sais que quand vous serez avec nous, vous regretterez le tems que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre lettre, j'avois d'abord soupçonné

ſoupçonné qu'une commiſſion ſecrete . . . . quel plus digne médiateur de paix ? . . . . Mais les Rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux ? Oſent-ils écouter la vérité ? Savent-ils même honorer le vrai mérite ? . . . Non, non, cher Edouard, vous n'êtes pas fait pour le miniſtere, & je penſe trop bien de vous pour croire que ſi vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre, vous le fuſſiez jamais devenu.

Viens, ami, tu feras mieux à Clarens qu'à la Cour. O quel hiver nous allons paſſer tous enſemble, ſi l'eſpoir de notre réunion ne m'abuſe pas ! chaque jour la prépare en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui ſont ſi cheres l'une à l'autre, qui ſont ſi dignes de s'aimer, & qui ſemblent n'attendre que vous pour ſe paſſer du reſte de l'univers. En apprenant quel heureux hazard a fait paſſer ici la partie adverſe du Baron d'Etange, vous avez prévu tout ce qui devoit arriver de cette rencontre & ce qui eſt arrivé réellement (1). Ce vieux

(1) On voit qu'il manque ici pluſieurs lettres intermédiaires, ainſi qu'en beaucoup d'autres

plaideur, quoiqu'inflexible & entier presqu'autant que son adversaire, n'a pu résister à l'ascendant qui nous a tous subjugués. Après avoir vu Julie, après l'avoir entendue, après avoir conversé avec elle, il a eu honte de plaider contre son pere. Il est parti pour Berne si bien disposé, & l'accommodement est actuellement en si bon train, que sur la derniere lettre du Baron nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voilà ce que vous aurez déja su par M. de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne savez point encore, c'est que Madame d'Orbe ayant enfin terminé ses affaires, est ici depuis Jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de son amie. Comme j'étois prévenu du jour de son arrivée, j'allai au devant d'elle à l'insu de Mde. de Wolmar qu'elle vouloit surprendre, & l'ayant rencontrée au deçà de Lutri, je revins sur mes pas avec elle.

Je la trouvai plus vive & plus charmante

---

endroits. Le Lecteur dira qu'on se tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omissions, & je suis tout-à-fait de son avis.

que jamais, mais inégale, diſtraite, n'écoutant point, répondant encore moins, parlant ſans ſuite & par ſallies, enfin livrée à cette inquiétude dont on ne peut ſe défendre ſur le point d'obtenir ce qu'on a fortement deſiré. On eût dit à chaque inſtant qu'elle trembloit de retourner en arriere. Ce départ, quoique long-tems différé, s'étoit fait ſi à la hâte, que la tête en tournoit à la maîtreſſe & aux domeſtiques. Il régnoit un déſordre riſible dans le menu bagage qu'on amenoit. A meſure que la femme-de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque choſe, Claire aſſuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du carroſſe, & le plaiſant, quand on y regarda, fut qu'on n'y trouva rien du tout.

Comme elle ne vouloit pas que Julie entendît ſa voiture, elle deſcendit dans l'avenue, traverſa la cour en courant comme une folle, & monta ſi précipitamment, qu'il falut reſpirer après la premiere rampe avant d'achever de monter. M. de Wolmar vint au-devant d'elle; elle ne put lui dire un ſeul mot.

En ouvrant la porte de la chambre, je

vis Julie affife vers la fenêtre & tenant fur fes genoux la petite Henriette, comme elle faifoit fouvent. Claire avoit médité un beau difcours à fa maniere, mêlé de fentiment & de gaieté; mais en mettant le pied fur le feuil de la porte, le difcours, la gaieté, tout fut oublié; elle vole à fon amie en s'écriant avec un emportement impoffible à peindre : Coufine, toujours, pour toujours, jufqu'à la mort! Henriette appercevant fa mere, faute & court au-devant d'elle en criant auffi : *Maman! Maman!* de toute fa force, & la rencontre fi rudement que la pauvre petite tomba du coup. Cette fubite apparition, cette chute, la joie, le trouble faifirent Julie à tel point, que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle fe laiffa retomber & fe trouva mal. Claire voulant relever fa fille, voit pâlir fon amie, elle héfite, elle ne fait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever Henriette, elle s'élance pour fecourir Julie défaillante, & tombe fur elle dans le même état.

Henriette les appercevant toutes deux fans mouvement fe mit à pleurer & pouffer des cris qui firent accourir la Fanchon : l'une



inv. p. Moreau. J. p. selvaux

court à sa mere, l'autre à sa maîtresse. Pour moi, saisi, transporté, hors de sens, j'errois à grands pas par la chambre sans savoir ce que je faisois, avec des exclamations interrompues, & dans un mouvement convulsif dont je n'étois pas le maître. Wolmar lui même, le froid Wolmar se sentit ému. O sentiment! sentiment! douce vie de l'ame, quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché? Quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux se jetta sur un fauteuil pour contempler avidement ce ravissant spectacle. Ne craignez rien, dit-il, en voyant notre empressement. Ces scenes de plaisir & de joie n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles ne sont jamais dangereuses. Laissez-moi jouir du bonheur que je goûte & que vous partagez. Que doit-il être pour vous? Je n'en connus jamais de semblable, & je suis le moins heureux des six.

Milord, sur ce premier moment vous pouvez juger du reste. Cette réunion excita dans toute la maison un retentissement d'al-

légreſſe, & une fermentation qui n'eſt pas encore calmée. Julie hors d'elle-même étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue; il fut impoſſible de ſonger à rien de toute la journée qu'à ſe voir & s'embraſſer ſans ceſſe avec de nouveaux tranſports. On ne s'aviſa pas même du ſallon d'Apollon, le plaiſir étoit par-tout, on n'avoit pas beſoin d'y ſonger. A peine le lendemain eut-on aſſez de ſang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar tout ſeroit allé de travers. Chacun ſe para de ſon mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en faloit pour les amuſemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire; il y régnoit une confuſion qui la rendoit touchante, & le déſordre en faiſoit le plus bel ornement.

La matinée ſe paſſa à mettre Madame d'Orbe en poſſeſſion de ſon emploi d'intendante ou de maîtreſſe-d'hôtel, & elle ſe hâtoit d'en faire les fonctions avec un empreſſement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour dîner dans le beau ſallon, les deux couſines virent de tous côtés leurs chiffres unis & formés avec des fleurs. Julie

devina dans l'inſtant d'où venoit ce ſoin ; elle m'embraſſa dans un ſaiſiſſement de joie. Claire contre ſon ancienne coutume héſita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre : elle prit, en rougiſſant, le parti d'imiter ſa couſine. Cette rougeur que je remarquai trop, me fit un effet que je ne ſaurois dire ; mais je ne me ſentis pas dans ſes bras ſans émotion.

L'après-midi il y eut une belle colation dans le gynécée, où pour le coup le maître & moi fûmes admis. Les hommes tirerent au blanc une miſe donnée par Mde. d'Orbe. Le nouveau venu l'emporta, quoique moins exercé que les autres ; Claire ne fut pas la dupe de ſon adreſſe. Hanz lui-même ne s'y trompa pas, & refuſa d'accepter le prix ; mais tous ſes camarades l'y forcerent, & vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le ſoir, toute la maiſon augmentée de trois perſonnes, ſe raſſembla pour danſer. Claire ſembloit parée par la main des Graces ; elle n'avoit jamais été ſi brillante que ce jour-là. Elle danſoit, elle cauſoit, elle rioit, elle donnoit ſes ordres, elle ſuffiſoit à tout.

Elle avoit juré de m'excéder de fatigue, & après cinq ou ſix contre-danſes très-vives tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire que je danſois comme un Philoſophe. Je lui dis, moi, qu'elle danſoit comme un Lutin, qu'elle ne faiſoit pas moins de ravage, & que j'avois peur qu'elle ne me laiſſât repoſer ni jour ni nuit. Au contraire, dit-elle, voici de quoi vous faire dormir tout d'une piece; & à l'inſtant elle me reprit pour danſer.

Elle étoit infatigable; mais il n'en étoit pas ainſi de Julie, elle avoit peine à ſe tenir; les genoux lui trembloient en danſant; elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaie. Souvent on voyoit des larmes de joie couler de ſes yeux: elle contemploit ſa couſine avec une ſorte de raviſſement; elle aimoit à ſe croire l'étrangere à qui l'on donnoit la fête: & à regarder Claire comme la maîtreſſe de la maiſon, qui l'ordonnoit. Après le ſouper, je tirai des fuſées que j'avois apportées de la Chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillâmes fort avant dans la nuit; il falut enfin ſe quitter; Madame d'Orbe étoit laſſe

ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on se couchât de bonne heure.

Insensiblement le calme renaît, & l'ordre avec lui. Claire, toute folâtre qu'elle est, sait prendre quand il lui plaît un ton d'autorité qui en impose. Elle a d'ailleurs du sens, un discernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoi qu'extrêmement libérale, elle ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup de prudence; en sorte que restée veuve si jeune, & chargée de la garde-robe de sa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que prospérer dans ses mains; ainsi l'on n'a pas lieu de craindre, que sous ses ordres la maison soit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaisir de se livrer toute entiere à l'occupation qui est le plus de son goût; savoir l'éducation des enfans, & je ne doute pas qu'Henriette ne profite extrêmement de tous les soins dont une de ses meres aura soulagé l'autre. Je dis, ses meres; car à voir la maniere dont elles vivent avec elle, il est difficile de distinguer la véritable; & des étrangers qui nous sont venus aujourd'hui sont ou paroissent là dessus encore en

doute. En effet, toutes deux l'appellent Henriette, ou ma fille, indifféremment. Elle appelle, *Maman* l'une, & l'autre *petite Maman*; la même tendresse regne de part & d'autre; elle obéit également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriette, il se trouve qu'elle a deux meres; on seroit embarrassé à moins. Les plus clairs-voyans se décident pourtant à la fin pour Julie. Henriette dont le pere étoit blond, est blonde comme elle, & lui ressemble beaucoup. Une certaine tendresse de mere se peint encore mieux dans ses yeux que dans les regards de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus respectueux, plus attentif sur elle-même. Machinalement elle se met plus souvent à ses côtés, parce que Julie a plus souvent quelque chose à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences sont en faveur de la petite maman, & je me suis apperçu que cette erreur est si agréable aux deux cousines, qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire, & devenir un moyen de leur faire sa cour.

Milord, dans quinze jours il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y ſerez, il faudra mal penſer de tout homme dont le cœur cherchera ſur le reſte de la terre des vertus, des plaiſirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maiſon.

LETTRE VII.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

IL y a trois jours que j'eſſaie chaque ſoir de vous écrire. Mais après une journée laborieuſe, le ſommeil me gagne en rentrant : le matin dès le point du jour il faut retourner à l'ouvrage. Une ivreſſe plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trouble délicieux, & je ne puis dérober un moment à des plaiſirs devenus tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel ſéjour pourroit me déplaire avec la ſociété que je trouve dans celui-ci : mais ſavez-vous en quoi Clarens

me plaît pour lui-même ? C'est que je m'y sens vraiment à la campagne, & que c'est presque la premiere fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne savent point aimer la campagne ; ils ne savent pas même y être : à peine quand ils y sont savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux ; les plaisirs, ils les ignorent : ils sont chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris qui croient aller à la campagne n'y vont point ; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux-esprits, les auteurs les parasites sont le cortege qui les suit. Le jeu, la musique, la comédie y sont leur seule occupation (1). Leur table est couverte comme à Paris ; ils y mangent

(1) Il y faut ajouter la chasse. Encore la font-ils si commodément qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Mais je n'entame point ici cet article de la chasse, il fournit trop pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs.

aux mêmes heures, on leur y sert les mêmes mets, avec le même appareil; ils n'y font que les mêmes choses; autant valoit y rester; car quelque riche qu'on puisse être & quelque soin qu'on ait pris, on sent toujours quelque privation, & l'on ne sauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi cette variété qui leur est si chere, ils la fuient; ils ne connoissent jamais qu'une maniere de vivre, & s'en ennuient toujours.

Le travail de la campagne est agréable à considérer, & n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéressant, & puis, c'est la premiere vocation de l'homme, il rappelle à l'esprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage & des moissons. La simplicité de la vie pastorale & champêtre a toujours quelque chose qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement: insensiblement on se sent attendrir sans savoir pourquoi.

Ainſi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches, & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle eſt ſi douce qu'on ne l'entend jamais ſans plaiſir.

J'avoue que la miſere qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maître inhumain ôtent beaucoup d'attrait à ces tableaux. Des chevaux étiques prêts d'expirer ſous les coups, de malheureux payſans exténués de jeûne, excédés de fatigue, & couverts de haillons, des hameaux de maſures offrent un triſte ſpectacle à la vue; on a preſque regret d'être homme quand on ſonge aux malheureux dont il faut manger le ſang. Mais quel charme de voir de bons & ſages régiſſeurs faire de la culture de leurs terres l'inſtrument de leurs bienfaits, leurs amuſemens, leurs plaiſirs; verſer à pleines mains les dons de la providence; engraiſſer tout ce qui les entoure, hommes & beſtiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers; accumuler l'abondance & la joie autour d'eux, &

faire du travail qui les enrichit une fête continuelle! Comment ſe dérober à la douce illuſion que ces objets font naître? On oublie ſon ſiecle & ſes contemporains; on ſe tranſporte au tems des Patriarches; on veut mettre ſoi-même la main à l'œuvre, partager les travaux ruſtiques & le bonheur qu'on y voit attaché. O tems de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modeſtes, où les hommes étoient ſimples & vivoient contens! O Rachel! fille charmante & ſi conſtamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'eſclavage! O douce éleve de Noëmi! heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des ſoins champêtres. C'eſt là que les graces ſont ſur leur trône, que la ſimplicité les pare, que la gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré ſoi. Pardon, Milord, je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtoient d'heureuſes vandanges; les premieres gelées en ont amené l'ouverture (2);

(2) On vendange fort tard dans le pays de

le pampre grillé laiſſant la grappe à découvert étale aux yeux les dons du pere Lycée, & ſemble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaiſant que le Ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur miſere ; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefaſs (3) qu'on relie de toutes parts ; le chant des vandangeuſes dont ces côteaux retentiſſent ; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au preſſoir ; le rauque ſon des inſtrumens ruſtiques qui les anime au travail ; l'aimable & touchant tableau d'une allégreſſe générale qui ſemble en ce moment étendu ſur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le ſoleil éleve au matin comme une toile de théatre pour découvrir à l'œil un ſi charmant ſpectacle ; tout conſpire à lui donner un air de fête, & cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on ſonge qu'elle eſt la ſeule

---

Vaud ; parce que la principale récolte eſt en vins blancs, & que la gelée leur eſt ſalutaire.

(3) Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

où les hommes aient ſu joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar, dont ici le meilleur terrein conſiſte en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs néceſſaires. Les cuves, le preſſoir, le cellier, les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils ſont deſtinés. Mde. de Wolmar s'eſt chargée de la récolte; le choix des ouvriers, l'ordre & la diſtribution du travail la regardent. Mde. d'Orbe préſide aux feſtins de vendange & au ſalaire des journaliers ſelon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inſpection à moi, eſt de faire obſerver au preſſoir les directions de Julie, dont la tête ne ſupporte pas la vapeur des cuves, & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout-à-fait du reſſort d'un buveur.

Les tâches ainſi partagées, le métier commun pour remplir les vuides eſt celui de vendangeur. Tout le monde eſt ſur pied de grand matin: on ſe raſſemble pour aller à la vigne. Mde. d'Orbe, qui n'eſt jamais aſſez occupée au gré de ſon activité, ſe charge

pour ſurcroit de faire avertir & tancer les pareſſeux, & je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce ſoin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il ſe promene avec un fuſil, & vient de tems en tems m'ôter aux vendangeuſes pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai ſecrétement engagé, ſi bien que j'en perds peu-à-peu le nom de philoſophe pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en differe pas de beaucoup.

Vous voyez par ce que je viens de vous marquer du Baron, que notre réconciliation eſt ſincere, & que Wolmar a lieu d'être content de ſa ſeconde épreuve (4). Moi de la

---

(4) Ceci s'entendra mieux par l'extrait ſuivant d'une lettre de Julie, qui n'eſt pas dans ce recueil.

» Voilà, me dit M. de Wolmar, en me tirant
» à part, la ſeconde épreuve que je lui deſtinois.
» S'il n'eût pas careſſé votre pere je me ſerois
» défié de lui. Mais, dis-je, comment concilier
» ces careſſes & votre épreuve avec l'antipathie
» que vous avez vous-même trouvée entre eux ?
» Elle n'exiſte plus, reprit-il ; les préjugés de

haine pour le pere de mon amie ! Non, quand j'aurois été son fils, je ne l'aurois pas plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus respectable à tous égards que ce bon Gentilhomme. Mais la bisarrerie de ses préjugés est étrange. Depuis qu'il est sûr que je ne saurois lui appartenir, il n'y a sorte d'honneur qu'il ne me fasse ; & pourvu que je ne sois pas son gendre, il se mettroit volontiers au-dessous de moi. La seule chose que je ne puis lui pardonner, c'est quand nous sommes seuls de railler quelquefois le prétendu philosophe sur ses anciennes leçons. Ces plaisanteries me sont ameres & je les reçois toujours fort mal ; mais il rit de ma colere, & dit : Allons ti-

---

» votre pere ont fait à St. Preux tout le mal
» qu'ils pouvoient lui faire : il n'en a plus rien à
» craindre, il ne les hait plus, il les plaint. Le
» Baron de son côté ne le craint plus ; il a
» le cœur bon, il sent qu'il lui a fait bien du
» mal, il en a pitié. Je vois qu'ils seront fort
» bien ensemble, & se verront avec plaisir.
» Aussi dès cet instant, je compte sur lui tout-
» à-fait ».

rer des Grives, c'eſt aſſez pouſſer d'argumens. Puis il crie en paſſant : Claire, Claire ! un bon ſouper à ton maître, car je lui vais faire gagner de l'appétit. En effet, à ſon âge il court les vignes avec ſon fuſil tout auſſi vigoureuſement que moi, & tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ſes railleries, c'eſt que devant ſa fille il n'oſe plus ſouffler, & la petite écoliere n'en impoſe guere moins à ſon pere même qu'à ſon précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on eſt à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins deſtinés pour la vente & pour les proviſions ordinaires, leſquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec ſoin, la bienfaiſante Fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un, elle fait tordre la grappe quand elle eſt mûre & la laiſſe flétrir au ſoleil ſur la ſouche ; pour l'autre, elle fait égrapper le raiſin & trier les grains avant de les jetter dans la cuve ;

pour un autre, elle fait cueillir avant le lever du ſoleil du raiſin rouge, & le porter doucement ſur le preſſoir couvert encore de ſa fleur & de ſa roſée, pour en exprimer du vin blanc; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en ſirop ſur le feu, un vin ſec en l'empêchant de cuver, un vin d'abſynthe pour l'eſtomac (5), un vin muſcat avec des ſimples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier; toutes ces préparations ſont ſaines & naturelles; c'eſt ainſi qu'une économe induſtrie ſupplée à la diverſité des terreins, & raſſemble vingt climats en un ſeul.

Vous ne ſauriez concevoir avec quel zele, avec quelle gaieté tout cela ſe fait. On chante, on rit toute la journée, & le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité; tout le monde eſt égal,

---

(5) En Suiſſe on boit beaucoup de vin d'abſynthe: & en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'uſage des infuſions.

& perſonne ne s'oublie. Les Dames ſont ſans airs, les payſannes ſont décentes, les hommes badins & non groſſiers. C'eſt à qui trouvera les meilleures chanſons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, & l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on eſt sûr les uns des autres. On ne revient point enſuite faire chez ſoi les Meſſieurs; on paſſe aux vignes toute la journée; Julie y a fait faire une loge où l'on va ſe chauffer quand on a froid, & dans laquelle on ſe réfugie en cas de pluie. On dîne avec les payſans & à leur heure, auſſi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur ſoupe un peu plus groſſiere, mais bonne, ſaine & chargée d'excellens légumes. On ne ricane point orgueilleuſement de leur air gauche & de leurs complimens ruſtauds; pour les mettre à leur aiſe on s'y prête ſans affectation. Ces complaiſances ne leur échappent pas; ils y ſont ſenſibles, & voyant qu'on veut bien ſortir pour eux de ſa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amene les enfans, & ils paſ-

ſent le reſte de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver ! O bienheureux enfans ! diſent-ils en les preſſant dans leurs bras robuſtes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres ! reſſemblez à vos peres & meres, & ſoyez comme eux la bénédiction du pays ! Souvent en ſongeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes, & ſavent manier l'épée & le mouſquet auſſi bien que la ſerpette & la houe; en voyant Julie au milieu d'eux ſi charmante & ſi reſpectée, recevoir, elle & ſes enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illuſtre & vertueuſe Agrippine montrant ſon fils aux troupes de Germanicus. Julie ! femme incomparable ! vous exercez dans la ſimplicité de la vie privée le deſpotique empire de la ſageſſe & des bienfaits : vous êtes pour tout le pays un dépôt cher & ſacré que chacun voudroit défendre & conſerver au prix de ſon ſang, & vous vivez plus ſûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les Rois entourés de tous leurs ſoldats.

Le ſoir on revient gaiement tous enſemble.

On nourrit & loge les ouvriers tout le tems de la vendange, & même le Dimanche après le prêche du ſoir on ſe raſſemble avec eux & l'on danſe juſqu'au ſouper. Les autres jours on ne ſe ſépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne ſoupe jamais & ſe couche de fort bonne heure, & Julie qui monte avec ſes enfans chez lui juſqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur juſqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie ruſtique. Ces ſaturnales ſont bien plus agréables & plus ſages que celles des Romains. Le renverſement qu'ils affectoient étoit trop vain pour inſtruire le maître ni l'eſclave : mais la douce égalité qui regne ici rétablit l'ordre de la nature, forme une inſtruction pour les uns, une conſolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous (6).

---

(6) Si de-là naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui deſcendent qu'à ceux qui montent, ne s'enſuit-il pas que tous les états ſont preſque indifférens par eux mêmes, pourvu qu'on puiſſe & qu'on veuille en ſortir quelque-

Le lieu d'aſſemblée eſt une ſalle à l'antique avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La piece eſt éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a ſeulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc, pour intercepter la fumée & réfléchir la lumiere. Pour prévenir l'envie & les regrets on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puiſſent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choſes communes, & un peu plus de largeſſe dans la diſtribution. Le ſouper eſt ſervi ſur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des feſtins n'y ſont pas, mais l'abondance & la joie y ſont. Tout le monde

---

fois ? Les gueux ſont malheureux parce qu'ils ſont toujours gueux : Les Rois ſont malheureux parce qu'ils ſont toujours Rois. Les états moyens dont on ſort plus aiſément offrent des plaiſirs au-deſſus & au-deſſous de ſoi ; ils étendent auſſi les lumieres de ceux qui les rempliſſent, en leur donnant plus de préjugés à connoître & plus de degrès à comparer. Voilà, ce me ſemble, la principale raiſon pourquoi c'eſt généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes plus heureux & du meilleur ſens.

ſe met à table, maîtres, journaliers, domeſtiques ; chacun ſe leve indifféremment pour ſervir, ſans excluſion, ſans préférence, & le ſervice ſe fait toujours avec grace & avec plaiſir. On boit à diſcrétion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La préſence de maîtres ſi reſpectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne ſoit à ſon aiſe & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il eſt congédié ſans rémiſſion dès le lendemain.

Je me prévaux auſſi des plaiſirs du pays & de la ſaiſon. Je reprends la liberté de vivre à la Valaiſane, & de boire aſſez ſouvent du vin pur ; mais je n'en bois point qui n'ait été verſé de la main d'une des deux couſines. Elles ſe chargent de meſurer ma ſoif à mes forces, & de ménager ma raiſon. Qui ſait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre ? Si le travail de la journée, la durée & la gaieté du repas donnent plus de force au vin verſé de ces mains chéries, je laiſſe exhaler mes tranſports ſans contrainte ; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne la préſence

du ſage Wolmar. Je ne crains point que ſon œil éclairé liſe au fond de mon cœur ; & quand un tendre ſouvenir y veut renaître, un regard de Claire lui donne le change, un regard de Julie m'en fait rougir.

Après le ſouper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre ; chacun dit ſa chanſon tour-à-tour. Quelquefois les vendangeuſes chantent en chœur toutes enſemble, ou bien alternativement à voix ſeule & en refrain. La plupart de ces chanſons ſont de vieilles romances dont les airs ne ſont pas piquans ; mais ils ont je ne ſais quoi d'antique & de doux qui touche à la longue. Les paroles ſont ſimples, naïves, ſouvent triſtes ; elles plaiſent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de ſourire, Julie de rougir, moi de ſoupirer, quand nous retrouvons dans ces chanſons des tours & des expreſſions dont nous nous ſommes ſervis autrefois. Alors en jettant les yeux ſur elles & me rappellant les tems éloignés, un treſſaillement me prend, un poids inſupportable me tombe tout-à-coup ſur le cœur, & me laiſſe une impreſſion funeſte qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une

forte de charme que je ne puis vous expliquer, & qui m'eſt pourtant fort ſenſible. Cette réunion des différens états, la ſimplicité de cette occupation, l'idée de délaſſement, d'accord, de tranquillité, le ſentiment de paix qu'elle porte à l'ame, a quelque choſe d'attendriſſant qui diſpoſe à trouver ces chanſons plus intéreſſantes. Ce concert de voix de femmes n'eſt pas non plus ſans douceur. Pour moi, je ſuis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'auſſi agréable que le chant à l'uniſſon, & que s'il nous faut des accords, c'eſt parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne ſe trouve-t-elle pas dans un ſon quelconque, & qu'y pouvons ajouter ſans altérer les proportions que la nature a établies dans la force relative des ſons harmonieux ? En doublant les uns & non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'inſtant ces proportions ? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit poſſible ; mais nous voulons mieux faire encore, & nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du ſoir auſſi-bien que pour celui de la

journée, & la filouterie que j'y voulois employer m'attira hier un petit affront. Comme je ne ſuis pas des plus adroits à teiller & que j'ai ſouvent des diſtractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chenevottes de mes voiſins pour groſſir mon tas; mais cette impitoyable Madame d'Orbe s'en étant apperçue fit ſigne à Julie, qui m'ayant pris ſur le fait, me tança ſévérement. Monſieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injuſtice, même en plaiſantant; c'eſt ainſi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui pis eſt, à plaiſanter encore.

Voilà comment ſe paſſe la ſoirée. Quand l'heure de la retraite approche, Mde. de Wolmar dit: Allons tirer le feu d'artifice. A l'inſtant chacun prend ſon paquet de chenevottes, ſigne honorable de ſon travail; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les raſſemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu; mais n'a pas cet honneur qui veut; Julie l'adjuge, en préſentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce ſoir là le plus d'ouvrage; fût-ce elle-

même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'acclamations & de battemens de mains. Les chenevottes font un feu clair & brillant qui s'éleve jusqu'aux nues, un vrai feu de joie autour duquel on saute, on rit. Ensuite on offre à boire à toute l'assemblée; chacun boit à la santé du vainqueur & va se coucher content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, & qu'on ne seroit pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, & toute sa vie.

LETTRE VIII.

DE SAINT PREUX

A M. DE WOLMAR.

JOUISSEZ, cher Wolmar, du fruit de vos soins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris, jamais homme ne tenta ce que vous avez

exécuté ; jamais ame reconnoiſſante & ſenſible ne ſentit ce que vous m'avez inſpiré. La mienne avoit perdu ſon reſſort, ſa vigueur, ſon être ; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus ainſi qu'au bonheur : je vous dois cette vie morale à laquelle je me ſens renaître. O mon bienfaiteur ! ô mon pere ! En me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous.

Faut-il vous avouer ma foibleſſe & mes craintes ? Juſqu'à préſent je me ſuis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur & cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fut cruel & décourageant pour la vertu ; graces au Ciel, graces à vous, il eſt paſſé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri ſeulement parce que vous me le dites, mais parce que je le ſens. Je n'ai plus beſoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a falu ſéparer de vous & d'elle pour ſavoir ce que je pouvois être ſans votre appui. C'eſt loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Mde. d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le répeterai point ici. Je veux bien que vous connoissiez toutes mes foiblesses, mais je n'ai pas la force de vous les dire. Cher Wolmar, c'est ma derniere faute ; je m'en sens déja si loin que je n'y songe point sans fierté ; mais l'instant en est si près encore que je ne puis l'avouer sans peine. Vous qui sûtes pardonner mes égaremens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit leur repentir ?

Rien ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je serai donc à vous ? J'éleverai donc vos enfans ? L'aîné des trois élevera les deux autres ? Avec quelle ardeur je l'ai desiré ! Combien l'espoir d'être trouvé digne d'un si cher emploi redoubloit mes soins pour répondre aux vôtres ! combien de fois j'osai montrer là-dessus mon empressement à Julie ! Qu'avec plaisir j'interprétois souvent en ma faveur vos discours & les siens ! Mais quoiqu'elle fût sensible à mon zele & qu'elle en parût approuver l'objet, je ne la vis point entrer assez précisément dans mes vues pour oser en

parler

parler plus ouvertement. Je sentis qu'il faloit mériter cet honneur & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre estime. Je n'ai point été trompé dans mon espoir : mes amis, croyez-moi, vous ne serez point trompés dans le vôtre.

Vous savez qu'à la suite de nos conversations sur l'éducation de vos enfans j'avois jetté sur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'est venu des nouvelles réflexions sur le même sujet, & j'ai réduit le tout en une espece de systême que je vous communiquerai quand je l'aurai mieux digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'est qu'après notre arrivée à Rome que j'espere pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce systême commence où finit celui de Julie, ou plutôt il n'en est que la suite & le développement ; car tout consiste à ne pas gâter l'homme de la nature en l'appropriant à la société.

J'ai recouvré ma raison par vos soins ; redevenu libre & sain de cœur, je me sens aimé de tout ce qui m'est cher ; l'avenir le

plus charmant se présente à moi ; ma situation devroit être délicieuse, mais il est dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du sort de mon illustre ami ; c'est moi qui dois pour ainsi dire en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait si souvent pour moi ? Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie ? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons, mais pour savoir les rendre utiles, que ne puis-je de même emporter votre sagesse ! Ah ! si je puis voir un jour Edouard heureux ; si selon son projet & le vôtre, nous nous rassemblons tous pour ne plus nous séparer, quel vœu me restera-t-il à faire ? Un seul, dont l'accomplissement ne dépend ni de vous ni de moi, ni de personne au monde ; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouse, & compte en secret vos bienfaits.

LETTRE IX.

DE SAINT PREUX

A MDE. D'ORBE.

OU êtes-vous, charmante cousine ? Où êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez consolé tant de fois ? Venez, qu'il verse aujourd'hui dans le vôtre l'aveu de sa derniere erreur. N'est-ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier, & sait-il se reprocher encore les torts qu'il vous a confessés ? Non, je ne suis plus le même, & ce changement vous est dû : c'est un nouveau cœur que vous m'avez fait, & qui vous offre ses prémices ; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte qu'après l'avoir déposé dans vos mains. O vous qui l'avez vu naître, recevez ses derniers soupirs !

L'eussiez-vous jamais pensé ? Le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-

même fût celui où je me séparai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixois à cet instant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenses dettes de l'amitié, en m'arrachant d'un séjour si chéri pour suivre un bienfaiteur, un sage, qui, feignant d'avoir besoin de mes soins, mettoit le succès des siens à l'épreuve. Plus ce départ m'étoit douloureux, plus je m'honorois d'un pareil sacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une passion malheureuse, je consacrois l'autre à la justifier, à rendre par mes vertus un plus digne hommage à celle qui reçut si long-tems tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faisois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Milord Edouard avoit craint l'attendrissement des adieux, & nous voulions partir sans être apperçus : mais tandis que tout dormoit encore, nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En appercevant votre porte entre-ouverte & votre femme-de-chambre au guet, en vous voyant venir au-

devant de nous, en entrant & trouvant une table à thé préparée, le rapport des circonſtances me fit ſonger à d'autres tems, & comparant ce départ à celui dont il me rappelloit l'idée, je me ſentis ſi différent de ce que j'étois alors, que me félicitant d'avoir Edouard pour témoin de ces différences, j'eſpérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne ſcene de Beſançon. Jamais je ne m'étois ſenti tant de courage; je me faiſois une gloire de vous le montrer; je me parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, & je me glorifiois en vous quittant de paroître un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoutoit à mon courage, je me fortifiois de votre eſtime, & peut-être vous euſſai-je dit adieu d'un œil ſec, ſi vos larmes coulant ſur ma joue n'euſſent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré ſur-tout de ceux que votre amitié m'impoſe, & bien réſolu d'employer le reſte de ma vie à la mériter. Edouard paſſant en revue toutes mes fautes, me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté; &

je connus par sa juste rigueur à blâmer tant de foiblesses, qu'il craignoit peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte; il me parloit avec inquiétude de son voyage de Rome, & des indignes attachemens qui l'y rappelloient malgré lui; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ses propres dangers pour m'en occuper davantage, & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois exposé.

Comme nous approchions de Villeneuve, un laquais qui montoit un mauvais cheval se laissa tomber, & se fit une légere contusion à la tête. Son maître le fit saigner, & voulut coucher là cette nuit. Ayant dîné de bonne heure, nous prîmes des chevaux pour aller à Bex voir la Saline, & Milord ayant des raisons particulieres qui lui rendoient cet examen intéressant, je pris les mesures & le dessin du bâtiment de graduation; nous ne rentrâmes à Villeneuve qu'à la nuit. Après le souper, nous causâmes en buvant du punch, & veillâmes assez tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels soins m'étoient confiés, & ce qui avoit été fait pour rendre cet arrangement praticable. Vous pouvez juger de

l'effet que fit ſur moi cette nouvelle ; une telle converſation n'amenoit pas le ſommeil. Il fallut pourtant enfin ſe coucher.

En entrant dans la chambre qui m'étoit deſtinée, je la reconnus pour la même que j'avois occupée autrefois en allant à Sion. A cet aſpect, je ſentis une impreſſion que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus ſi vivement frappé que je crus redevenir à l'inſtant tout ce que j'étois alors ; dix années s'effacerent de ma vie, & tous mes malheurs furent oubliés. Hélas ! cette erreur fut courte, & le ſecond inſtant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles triſtes réflexions ſuccéderent à ce premier enchantement ! Quelles comparaiſons douloureuſes s'offrirent à mon eſprit ! Charmes de la premiere jeuneſſe, délices des premieres amours, pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis & ſurchargé de lui-même ? O tems ! tems heureux, tu n'es plus ! j'aimois, j'étois aimé. Je me livrois dans la paix de l'innocence aux tranſports d'un amour partagé : je ſavourois à longs traits le délicieux ſentiment qui me faiſoit vivre. La douce vapeur de l'eſpérance eni-

vroit mon cœur. Une extafe , un raviffement , un délire abforboit toutes mes facultés. Ah ! fur les rochers de Meillerie , au milieu de l'hiver & des glaces , d'affreux abymes devant les yeux , quel être au monde jouiffoit d'un fort comparable au mien ? .. Et je pleurois ! & je me trouvois à plaindre ! & la trifteffe ofoit approcher de moi !.. que ferai-je donc aujourd'hui que j'ai tout poffédé , tout perdu ? . . . J'ai bien mérité ma mifere , puifque j'ai fi peu fenti mon bonheur ! . . . Je pleurois alors ? . . . Tu pleurois ? . . . Infortuné , tu ne pleures plus . . . tu n'as pas même le droit de pleurer . . . Que n'eft-elle morte ! ofai-je m'écrier dans un tranfport de rage ; oui , je ferois moins malheureux ; j'oferois me livrer à mes douleurs ; j'embrafferois fans remords fa froide tombe , mes regrets feroient dignes d'elle ; je dirois : elle entend mes cris , elle voit mes pleurs , mes gémiffemens la touchent , elle approuve & reçoit mon pur hommage . . . j'aurois au moins l'efpoir de la rejoindre . . . Mais elle vit : elle eft heureufe ! . . . Elle vit, & fa vie eft ma mort , & fon bonheur eft mon fupplice , & le Ciel après me l'avoir

arrachée, m'ôte jufqu'à la douceur de la regretter ! . . . Elle vit, mais non pas pour moi ; elle vit pour mon déſeſpoir. Je ſuis cent fois plus loin d'elle que ſi elle n'étoit plus.

Je me couchai dans ces triſtes idées. Elles me ſuivirent durant mon ſommeil, & le remplirent d'images funebres. Les ameres douleurs, les regrets, la mort ſe peignirent dans mes ſonges, & tous les maux que j'avois ſoufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une ſeconde fois. Un rêve ſur-tout, le plus cruel de tous, s'obſtinoit à me pourſuivre, & de fantôme en fantôme, toutes leurs apparitions confuſes finiſſoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mere de votre amie dans ſon lit expirante, & ſa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baiſant ſes mains & recueillant ſes derniers ſoupirs. Je revis cette ſcene que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne ſortira jamais de mon ſouvenir. O ma mere ! diſoit Julie d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous l'ôte ! Ah ! reprenez votre bienfait, ſans vous il n'eſt pour moi qu'un

don funeste. Mon enfant, répondit sa tendre mere ... il faut remplir son sort ... Dieu est juste ... tu seras mere à ton tour ... elle ne put achever ... Je voulus lever les yeux sur elle; je ne la vis plus. Je vis Julie à sa place; je la vis, je la reconnus, quoique son visage fût couvert d'un voile. Je fais un cri; je m'élance pour écarter le voile; je ne pus l'atteindre; j'étendois les bras, je me tourmentois & ne touchois rien. Ami, calme-toi, me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite & fais un nouvel effort; cet effort me réveille: je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de sueur & de larmes.

Bientôt ma frayeur se dissipe, l'épuisement me rendort; le même songe me rend les mêmes agitations; je m'éveille & me rendors une troisieme fois. Toujours ce spectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort, toujours ce voile impénétrable échappe à mes mains & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut si

forte, que je ne la pus vaincre étant éveillé. Je me jette à bas de mon lit, sans savoir ce que je faisois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de fantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive dont je n'entendis jamais le son sans émotion. Le crépuscule, en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement : après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre; j'entre brusquement dans celle d'Edouard : j'ouvre son rideau & me laisse tomber sur son lit en m'écriant hors d'haleine : C'en est fait, je ne la verrai plus! il s'éveille en sursaut, il saute à ses armes, se croyant surpris par un voleur. A l'instant il me reconnoît; je me reconnois moi-même, & pour la seconde fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confusion que vous pouvez concevoir.

Il me fit asseoir, me remettre & parler. Si-tôt qu'il sut de quoi il s'agissoit, il voulut tourner la chose en plaisanterie; mais

voyant que j'étois vivement frappé & que cette impreſſion ne ſeroit pas facile à détruire, il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié ni mon eſtime, me dit-il aſſez durement; ſi j'avois pris pour mon laquais le quart des ſoins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme; mais vous n'êtes rien. Ah ! lui dis-je, il eſt trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle : je ne la reverrai jamais; je ne ſuis plus rien. Il ſourit & m'embraſſa. Tranquilliſez-vous aujourd'hui, me dit-il, demain vous ſerez raiſonnable. Je me charge de l'événement. Après cela, changeant de converſation, il me propoſa de partir. J'y conſentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillâmes. En entrant dans la chaiſe, Milord dit un mot à l'oreille au poſtillon, & nous partîmes.

Nous marchions ſans rien dire. J'étois ſi occupé de mon funeſte rêve, que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma léthargie, & me fit apper-

cevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cents pas de la grille, Milord fit arrêter, & me tirant à l'écart, vous voyez, me dit-il, mon projet; il n'a pas besoin d'explication. Allez, visionnaire, ajouta-t-il en me serrant la main, allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment! Hâtez-vous, je vous attends; mais sur-tout ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tissu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit? Je partis sans répondre. Je marchois d'un pas précipité que la réflexion ralantit en approchant de la maison. Quel personnage allois-je faire? Comment oser me montrer? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu? Avec quel front irois-je alléguer mes ridicules erreurs, & supporter le regard méprisant du généreux Wolmar? Plus j'approchois, plus ma frayeur me paroissoit puérile, & mon extravagance me faisoit pitié. Cependant un noir pressentiment m'agitoit encore, & je ne me sentois point rassuré. J'avancois toujours quoique lentement, & j'étois déja près de la

cour, quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Elisée. N'en voyant sortir personne, je fis le tour en-dehors, & j'allai par le rivage cotoyer la voliere autant qu'il me fut possible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler toutes deux, &, sans qu'il me fût possible de distinguer un seul mot, je trouvai dans le son de votre voix, je ne sais quoi de languissant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la sienne un accent affectueux & doux à son ordinaire, mais paisible & serein, qui me remit à l'instant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ je me sentis tellement changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines alarmes. En songeant que je n'avois qu'une haie & quelques buissons à franchir pour voir pleine de vie & de santé celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimeres, & je me déterminai sans peine à repartir, même sans la voir. Claire, je vous le jure, non-seulement je ne la vis point; mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point

vue, de n'avoir pas été foible & crédule jusqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Edouard, de le mettre au-dessus d'un songe.

Voilà, chere cousine, ce que j'avois à vous dire & le dernier aveu qui me restoit à vous faire. Le détail du reste de notre voyage n'a plus rien d'intéressant ; il me suffit de vous protester que depuis lors non-seulement Milord est content de moi, mais que je le suis encore plus moi-même qui sens mon entiere guérison, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laisser une défiance inutile, je lui ai caché que je ne vous avois point vues. Quand il me demanda si le voile étoit levé, je l'affirmai sans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, cousine, il est levé pour jamais ce voile dont ma raison fut long-tems offusquée. Tous mes transports inquiets sont éteints. Je vois tous mes devoirs & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus cheres que jamais, mais mon cœur ne distingue plus l'une de l'autre, & ne sépare point les inséparables.

Nous arrivâmes avant-hier à Milan. Nous en repartons après demain. Dans huit jours

nous comptons d'être à Rome, & j'efpere y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes perfonnes qui troublent depuis fi long-tems le repos du plus grand des hommes ! O Julie ! ô Claire ! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LETTRE X.

DE MADAME D'ORBE

A SAINT PREUX.

NOUS attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas befoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaifir à la petite communauté : mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'eft que de toute la maifon je fuis peut-être celle qu'elles ont le moins rejouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureufement paffé les Alpes ; moi, j'ai fongé que vous étiez au-delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai

paſſé à tout le monde quelques ſoliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que ſe moquer de vous : mais Julie n'a pu ſe rappeller les derniers momens de ſa mere ſans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui ranimoit ſes douleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon cher maître, que je ne ſuis plus ſurpriſe de vous voir en continuelle admiration de vous-même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être ſage ; car il y a long-tems que vous paſſez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

Je vous avoue auſſi que ce grand effort de courage, qui, ſi près de nous vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroît pas auſſi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que ſenſé, & je crois qu'à tout prendre j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raiſon. Sur cette maniere de vous en aller, pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire ? Vous avez eu honte de vous montrer, & c'étoit

de n'oser vous montrer qu'il faloit avoir honte ; comme si la douceur de voir ses amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie ! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire ? Hé bien donc ! je ne me suis pas moquée de vous alors ; mais je m'en moque tant plus aujourd'hui ; quoique n'ayant pas le plaisir de vous mettre en colere, je ne puisse pas rire de si bon cœur.

Malheureusement, il y a pis encore ; c'est que j'ai gagné toutes vos terreurs sans me rassurer comme vous. Ce rêve a quelque chose d'effrayant qui m'inquiete & m'attriste malgré que j'en aie. En lisant votre lettre, je blâmois vos agitations ; en la finissant, j'ai blâmé votre sécurité. L'on ne sauroit voir à la fois pourquoi vous étiez si ému, & pourquoi vous êtes devenu si tranquille. Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus tristes pressentimens jusqu'au moment où vous avez pu les détruire & ne l'avez pas voulu ? Un pas, un geste, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez alarmé sans raison, vous vous êtes rassuré de même ; mais vous m'a-

vez tranſmis la frayeur que vous n'avez plus, & il ſe trouve qu'ayant eu de la force une ſeule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre, un ſerrement de cœur ne m'a pas quittée; je n'approche point de Julie ſans trembler de la perdre. A chaque inſtant je crois voir ſur ſon viſage la pâleur de la mort, & ce matin la preſſant dans mes bras, je me ſuis ſentie en pleurs ſans ſavoir pourquoi. Ce voile! ce voile!... Il a je ne ſais quoi de ſiniſtre qui me trouble chaque fois que j'y penſe. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter ſans l'avoir fait, & j'ai bien peur de n'avoir plus déſormais un moment de contentement que je ne vous revoie auprès d'elle. Convenez auſſi qu'après avoir ſi long-tems parlé de philoſophie, vous vous êtes montré philoſophe à la fin bien mal-à-propos. Ah! rêvez, & voyez vos amis; cela vaut mieux que de les fuir & d'être un ſage.

Il paroît par la lettre de Milord à M. de Wolmar, qu'il ſonge ſérieuſement à venir s'établir avec nous. Si-tôt qu'il aura pris ſon parti là-bas, & que ſon cœur ſera décidé, revenez tous deux heureux & fixés;

c'eſt le vœu de la petite communauté, & ſur-tout celui de votre amie,

Claire d'Orbe.

P. S. Au reſte, s'il eſt vrai que vous n'avez rien entendu de notre converſation dans l'Eliſée, c'eſt peut-être tant mieux pour vous; car vous me ſavez aſſez alerte pour voir les gens ſans qu'ils m'apperçoivent, & aſſez maligne pour perſiffler les écouteurs.

LETTRE XI.

DE M. DE WOLMAR

A SAINT PREUX.

J'ÉCRIS à Milord Edouard, & je lui parle de vous ſi au long, qu'il ne me reſte en vous écrivant à vous-même qu'à vous renvoyer à ſa lettre. La votre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêteté; mais vous appeler dans ma famille; vous traiter

en frere, en ami; faire votre sœur de celle qui fut votre amante; vous remettre l'autorité paternelle sur mes enfans; vous confier mes droits après avoir usurpé les vôtres; voilà les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, si vous justifiez ma conduite & mes soins, vous m'aurez assez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon estime, honorez-moi par vos vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être surpris de vous voir frappé d'un songe, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me semble que pour un homme à systêmes ce n'est pas une si grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'est moins l'effet de votre songe que son espece, & cela par une raison fort différente de celle que vous pourriez penser. Un tyran fit autrefois mourir un homme, qui dans un songe avoit cru le poignarder. Rappellez-vous la raison qu'il donna de ce meurtre, & faites-vous en l'application. Quoi! vous allez décider du sort de votre

ami & vous ſongez à vos anciennes amours! ſans les converſations du ſoir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve là. Penſez le jour à ce que vous allez faire à Rome, vous ſongerez moins la nuit à ce qui s'eſt fait à Vevai.

La Fanchon eſt malade; cela tient ma femme occupée & lui ôte le tems de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui ſupplée volontiers à ce ſoin. Heureux jeune homme! tout conſpire à votre bonheur: tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits n'en chargez perſonne que vous-même; c'eſt de vous ſeul que je l'attends.

LETTRE XII.

DE SAINT PREUX

A M. DE WOLMAR.

QUE cette lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond ſecret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans

quel pas dangereux je me trouve engagé ? O mon ſage & bienfaiſant ami ! que n'ai-je tous vos conſeils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur ! Jamais je n'eus ſi grand beſoin de prudence, & jamais la peur d'en manquer ne nuiſit tant au peu que j'en ai. Ah ! où ſont vos ſoins paternels ? Où ſont vos leçons, vos lumieres ? Que deviendrai-je ſans vous ? Dans ce moment de criſe, je donnerois tout l'eſpoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me ſuis trompé dans toutes mes conjectures ; je n'ai fait que des fautes juſqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquiſe. Après l'avoir vue, effrayé de ſa beauté, de ſon adreſſe, je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de ſon ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre, je lui parlois de Laure avec l'eſtime & l'admiration qu'elle m'avoit inſpirée ; en relâchant ſon plus fort attachement par l'autre, j'eſpérois les rompre enfin tous les deux.

Il ſe prêta d'abord à mon projet ; il outra même la complaiſance, & voulant peut-

être punir mes importunités, par un peu d'alarmes, il affecta pour Laure encore plus d'empressement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui? Son empressement est toujours le même; mais il n'affecte plus rien. Son cœur épuisé par tant de combats, s'est trouvé dans un état de foiblesse dont elle a profité. Il seroit difficile à tout autre de feindre long-tems de l'amour auprès d'elle, jugez pour l'objet même de la passion qui la consume. En vérité l'on ne peut voir cette infortunée sans être touché de son air & de sa figure; une impression de langueur & d'abattement qui ne quitte point son charmant visage, en éteignant la vivacité de sa physionomie, la rend plus intéressante, &, comme les rayons du soleil échappés à travers les nuages, ses yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les graces de la modestie: en la voyant on la plaint, en l'écoutant on l'honore; enfin je dois dire à la justification de mon ami que je ne connois que deux hommes au monde qui puissent rester sans risque auprès d'elle,

Il s'égare, ô Wolmar! je le vois, je le ſens; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en ſongeant juſqu'où ſon égarement peut lui faire oublier ce qu'il eſt & ce qu'il ſe doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait mépriſer l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrémité, & ne lui faſſe braver encore les loix ſacrées de la décence & de l'honnêteté. Edouard Bomſton faire un tel mariage! ... vous concevez! ... ſous les yeux de ſon ami! ... qui le permet! ... qui le ſouffre! ... & qui lui doit tout! ... Il faudra qu'il m'arrache le cœur de ſa main avant de la profaner ainſi.

Cependant, que faire? comment me comporter? Vous connoiſſez ſa violence. On ne gagne rien avec lui par les diſcours, & les ſiens depuis quelque tems ne ſont pas propres à calmer mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raiſon en maximes générales: à ſon tour il ne m'entend point. Si j'eſſaie de le toucher un peu plus au vif, il répond des ſentences, & croit m'avoir

réfuté. Si j'insiste, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami devroit ignorer, & auquel l'amitié ne fait point répondre. Croyez que je ne suis en cette occasion ni craintif, ni timide; quand on est dans son devoir, on n'est que trop tenté d'être fier; mais il ne s'agit pas ici de fierté, il s'agit de réussir, & de fausses tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'ose presque entrer avec lui dans aucune discussion; car je sens tous les jours la vérité de l'avertissement que vous m'avez donné, qu'il est plus fort que moi de raisonnement, & qu'il ne faut point l'enflammer par la dispute.

Il paroît d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On diroit que je l'inquiete. Combien avec tant de supériorité à tous égards un homme est rabaissé par un moment de foiblesse! Le grand, le sublime Edouard a peur de son ami, de sa créature, de son éleve! il semble même, par quelques mots jettés sur le choix de son séjour s'il ne se marie pas, vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il sait bien que je ne dois ni

ne veux le quitter. O Wolmar! je ferai mon devoir & suivrai par-tout mon bienfaiteur! si j'étois lâche & vil, que gagnerois-je à ma perfidie? Julie & son digne époux confieroient-ils leurs enfans à un traître?

Vous m'avez dit souvent que les petites passions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin; mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire usage de cette maxime. En effet la compassion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine Edouard en cette occasion, échappe à force de petitesse, & devient presque inattaquable: au lieu que le véritable amour est inséparable de la générosité, & que par elle on a toujours sur lui quelque prise. J'ai tenté cette voie indirecte, & je ne désespere pas du succès. Ce moyen paroît cruel; je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant, tout bien pesé, je crois rendre service à Laure elle-même. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer son ancienne ignominie? Mais quelle peut être grande en demeurant ce qu'elle est! Si je connois bien cette étrange fille, elle est faite

pour jouir de son sacrifice, plus que du rang qu'elle doit refuser.

Si cette ressource me manque, il m'en reste une de la part du Gouvernement à cause de la Religion; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la derniere extrémité, & au défaut de tout autre: quoi qu'il en soit, je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne & déshonnête. O respectable Wolmar! je suis jaloux de votre estime durant tous les momens de ma vie. Quoi que puisse vous écrire Edouard, quoi que vous puissiez entendre dire, souvenez-vous qu'à quelque prix que ce puisse être, tant que mon cœur battra dans ma poitrine, jamais *Lauretta Pisana* ne sera Ladi Bomston.

Si vous approuvez mes mesures, cette lettre n'a pas besoin de réponse. Si je me trompe, instruisez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adresse par une main étrangere. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brûlez ma lettre & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier & le seul secret que j'aurai

eu de ma vie à cacher aux deux cousines : si j'osois me fier davantage à mes lumieres, vous-même n'en sauriez jamais rien (1).

LETTRE XIII.

DE MDE. DE WOLMAR

A MDE. D'ORBE.

LE courrier d'Italie sembloit n'attendre pour arriver que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cause de lui. Ce n'est pas moi qui ai

(1) Pour bien entendre cette lettre & la troisieme de la sixieme partie, il faudroit savoir les aventures de Milord Edouard ; & j'avois d'abord résolu de les ajouter à ce recueil. En y repensant, je n'ai pu me résoudre à gâter la simplicité de l'histoire des deux amans par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur (*a*).

(*a*) *Les Aventures de Milord Edouard ont été ajoutées à cette édition.*

fait cette jolie découverte ; c'eſt mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir juſqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'eſt ordinairement l'heure où la poſte paſſe.

Tu es priſe, pauvre couſine, tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire ſi folle, ou plutôt ſi ſage, n'a pu l'être juſqu'au bout ; te voilà dans les mêmes las (1) dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conſerver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire eſt-il donc venu ? Chere amie, il faudroit avoir ton charme & tes graces pour ſavoir plaiſanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des careſſes. Et puis, quelle différence entre nous ! de quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont

---

(1) Je n'ai pas voulu laiſſer *lacs*, à cauſe de la prononciation genevoiſe remarquée par Mde. d'Orbe, dans la Lettre cinquieme de la ſixieme partie.

je ſuis la cauſe & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un ſentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque ſujet de reconnoiſſance, & tout juſqu'à ta foibleſſe eſt en toi l'ouvrage de ta vertu. C'eſt cela même qui me conſole & m'égaie. Il faloit me plaindre & pleurer de mes fautes; mais on peut ſe moquer de la mauvaiſe honte qui te fait rougir d'un attachement auſſi pur que toi.

Revenons au courrier d'Italie, & laiſſons un moment les moralités. Ce ſeroit trop abuſer de mes anciens titres; car il eſt permis d'endormir ſon auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hé bien donc! ce courrier que je fais ſi lentement arriver, qu'a-t-il rapporté? Rien que de bien ſur la ſanté de nos amis, & de plus une grande lettre pour toi. Ah bon! Je te vois déja ſourire & reprendre haleine; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien ſon prix encore, même après s'être fait deſirer; car elle reſpire une ſi... mais je ne veux te parler que de nouvelles, & ſurement ce que j'allois dire n'en eſt pas une.

Avec cette lettre, il en est venu une autre de Milord Edouard pour mon mari, & beaucoup d'amitiés pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues que la premiere n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples, où Milord a quelques affaires, & d'où ils iront voir le Vésuve ..... Conçois-tu, ma chere, ce que cette vue a de si attrayant? Revenus à Rome, Claire, pense, imagine... Edouard est sur le point d'épouser... non, graces au Ciel, cette indigne Marquise; il marque, au contraire, qu'elle est fort mal. Qui donc? .... Laure, l'aimable Laure? qui... mais pourtant... quel mariage! .... Notre ami n'en dit pas un mot. Aussi-tôt après ils partiront tous trois, & viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que St. Preux nous restera.

Je t'avoue que son silence m'inquiete un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des situations bizarres, & des jeux du cœur humain qu'on n'entend guere. Comment un homme aussi vertueux a-t-il pu

se

ſe prendre d'une paſſion ſi durable pour une auſſi méchante femme que cette Marquiſe ? Comment elle-même, avec un caractere violent & cruel, a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour auſſi vif pour un homme qui lui reſſembloit ſi peu ; ſi tant eſt cependant qu'on puiſſe honorer du nom d'amour une fureur capable d'inſpirer des crimes ? Comment un jeune cœur auſſi généreux, auſſi tendre, auſſi déſintéreſſé que celui de Laure a-t-il pu ſupporter ſes premiers déſordres ? Comment s'en eſt-il retiré par ce penchant trompeur fait pour égarer le ſexe, & comment l'amour qui perd tant d'honnêtes femmes a-t-il pu venir à bout d'en faire une ? Dis-moi, ma Claire, déſunir deux cœurs qui s'aimoient ſans ſe convenir ; joindre ceux qui ſe convenoient ſans s'entendre ; faire triompher l'amour de l'amour même ; du ſein du vice & de l'opprobre tirer le bonheur & la vertu ; délivrer ſon ami d'un monſtre en lui créant, pour ainſi dire, une compagne.... infortunée, il eſt vrai, mais aimable, honnête même, au moins ſi, comme je l'oſe croire, on peut le redevenir : dis ; celui qui auroit fait

tout cela seroit-il coupable ? Celui qui l'auroit souffert seroit-il à blâmer ?

Ladi Bomston viendra donc ici ! Ici, mon ange ? Qu'en penses-tu ! Après tout, quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que son éducation perdit, que son cœur a sauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu ? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant seul égara, quand tout concouroit à me bien conduire ? Je m'avilis moins, il est vrai ; mais me suis-je élevée comme elle ? Ai-je évité tant de piéges & fait tant de sacrifices ? Du dernier degré de la honte elle a su remonter au premier degré de l'honneur ; elle est plus respectable cent fois que si jamais elle n'eût été coupable. Elle est sensible & vertueuse : que lui faut-il de plus pour nous ressembler ? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeunesse, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je espérer de trouver grace, & à quel honneur pourrois-je prétendre en refusant de l'honorer.

Hé bien, cousine, quand ma raison me dit cela, mon cœur en murmure, &, sans que je puisse expliquer pourquoi, j'ai peine

à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage, & que son ami s'en soit mêlé. O l'opinion! l'opinion! qu'on a de peine à secouer son joug! toujours elle nous porte à l'injustice: le bien passé s'efface par le mal présent; le mal passé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien?

J'ai laissé voir à mon mari mon inquiétude sur la conduite de St. Preux dans cette affaire. Il semble, ai-je dit, avoir honte d'en parler à ma cousine. Il est incapable de lâcheté, mais il est foible : .. trop d'indulgence pour les fautes d'un ami ... Non, m'a-t-il dit; il a fait son devoir; il le fera, je le sais; je ne puis rien vous dire de plus; mais St. Preux est un honnête garçon. Je réponds de lui, vous en serez contente... Claire, il est impossible que Wolmar me trompe, & qu'il se trompe. Un discours si positif m'a fait rentrer en moi-même : j'ai compris que tous mes scrupules ne venoient que de fausse délicatesse, & que si j'étois moins vaine & plus équitable, je trouverois Ladi Bomston plus digne de son rang.

Mais laissons un peu Ladi Bomston, & revenons à nous. Ne sens-tu point trop en

lisant cette lettre que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien ? Ne bat-il point à présent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop semblable au mien ? Ne songe-t-il point au danger de vivre familiérement avec un objet chéri ? De le voir tous les jours ? De loger sous le même toit ? Et si mes erreurs ne m'ôterent point ton estime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi ? Combien dans nos jeunes ans la raison, l'amitié, l'honneur t'inspirerent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriser ! c'est mon tour, maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus pour me faire écouter la triste autorité de l'expérience. Ecoute-moi donc tandis qu'il est tems, de peur qu'après avoir passé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne passes l'autre à déplorer les tiennes. Sur-tout, ne te fie plus à cette gaieté folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre, & perd celles qui sont en danger. Claire ! Claire ! tu te moquois de l'amour une fois ; mais c'est parce que tu ne le connoissois pas, & pour n'en avoir pas senti les traits, tu te croyois

au-dessus de ses atteintes. Il se venge ; & rit à son tour. Apprends à te défier de sa traîtresse joie, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chere amie, il est tems de te montrer à toi-même ; car jusqu'ici tu ne t'es pas bien vue : tu t'es trompée sur ton caractere, & n'as pas su t'estimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux discours de la Chaillot ; sur ta vivacité badine elle te jugea peu sensible : mais un cœur comme le tien étoit au-dessus de sa portée. La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoître ; personne au monde ne t'a bien connue, excepté moi seule. Notre ami même a plutôt senti que vu tout ton prix. Je t'ai laissé ton erreur tant qu'elle a pu t'être utile ; à présent qu'elle te perdroit il faut te l'ôter.

Tu es vive, & te crois peu sensible. Pauvre enfant, que tu t'abuses ! ta vivacité même prouve le contraire. N'est-ce pas toujours sur des choses de sentiment qu'elle s'exerce ? N'est-ce pas de ton cœur que viennent les graces de ton enjouement ? Tes railleries sont des signes d'intérêt plus touchans que les complimens d'un autre ; tu caresses quand tu folâtres ; tu ris, mais ton rire

pénetre l'ame ; tu ris, mais tu fais pleurer de tendresse, & je te vois presque toujours sérieuse avec les indifférens.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous uniroit si fort l'une à l'autre ? Où seroit entre nous le lien d'une amitié sans exemple ? Par quel prodige un tel attachement seroit-il venu chercher par préférence un cœur si peu capable d'attachement ? Quoi ! celle qui n'a vécu que pour son amie ne sait pas aimer ? Celle qui voulut quitter pere, époux, parens, & son pays pour la suivre ne sait préférer l'amitié à rien ? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur sensible ? Cousine, je me suis laissée aimer, & j'ai beaucoup fait, avec toute ma sensibilité, de te rendre une amitié qui valût la tienne.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractere l'idée la plus bizarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir ; c'est de te croire à la fois ardente amie & froide amante. Ne pouvant disconvenir du tendre attachement dont tu te sentois pénétrée, tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie, tu ne pensois pas que rien pût t'émou-

voir au monde, comme ſi les cœurs naturellement ſenſibles pouvoient ne l'être que pour un objet, & que, ne ſachant aimer que moi, tu m'euſſes pu bien aimer moi-même. Tu demandois plaiſamment ſi l'ame avoit un ſexe? Non, mon enfant, l'ame n'a point de ſexe; mais ſes affections les diſtinguent, & tu commences trop à le ſentir. Parce que le premier amant qui s'offrit ne t'avoit pas émue, tu crus auſſi-tôt ne pouvoir l'être; parce que tu manquois d'amour pour ton ſoupirant, tu crus n'en pouvoir ſentir pour perſonne. Quand il fut ton mari, tu l'aimas pourtant, & ſi fort, que notre intimité même en ſouffrit; cette ame ſi peu ſenſible ſut trouver à l'amour un ſupplément encore aſſez tendre pour ſatisfaire un honnête homme.

Pauvre couſine! c'eſt à toi déſormais de réſoudre tes propres doutes, & s'il eſt vrai,

(2) *Ch'un freddo amante è mal ſicuro amico* (*a*),

(2) Ce vers eſt renverſé de l'original, &, n'en déplaiſe aux belles Dames, le ſens de l'auteur eſt plus véritable & plus beau.

(*a*) Qu'un froid amant eſt un peu sûr ami. *Met.*

j'ai grand peur d'avoir maintenant une raiſon de trop pour compter ſur toi : mais il faut que j'acheve de te dire là-deſſus tout ce que je penſe.

Je ſoupçonne que tu as aimé ſans le ſavoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins, que le même penchant qui me perdit t'eût ſéduite ſi je ne t'avois prévenue. Conçois-tu qu'un ſentiment ſi naturel & ſi doux puiſſe tarder ſi long-tems à naître ? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions on puiſſe impunément ſe familiariſer avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts, celui-ci ſeul ne nous eût pas été commun ? Non, mon ange, tu l'aurois aimé, j'en ſuis ſûre, ſi je ne l'euſſe aimé la premiere. Moins foible & non moins ſenſible, tu aurois été plus ſage que moi ſans être plus heureuſe. Mais quel penchant eût pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahiſon & de l'infidélité ? L'amitié te ſauva des piéges de l'amour ; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, & tu rachetas ainſi ton cœur aux dépens du mien.

Ces conjectures ne ſont pas même ſi con-

jectures que tu penses, & si je voulois rappeller des tems qu'il faut oublier, il me seroit aisé de trouver dans l'intérêt que tu croyois ne prendre qu'à moi seule un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'osant l'aimer, tu voulois que je l'aimasse; tu jugeas chacun de nous nécessaire au bonheur de l'autre, & ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois sûre que sans ta propre foiblesse tu m'aurois été moins indulgente; mais tu te serois reprochée sous le nom de jalousie une juste sévérité. Tu ne te sentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût fallu vaincre, & craignant d'être perfide plutôt que sage, en immolant ton bonheur au nôtre, tu crus avoir assez fait pour la vertu.

Ma Claire, voilà ton histoire; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te savoir gré de ma honte, & à te remercier de mes torts. Ne crois pas pourtant, que je veuille t'imiter en cela. Je ne suis pas plus disposée à suivre ton exemple, que toi le mien, & comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, graces au Ciel, tes

raisons d'indulgence. Quel plus digne usage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conserver ?

Il faut donc te dire encore mon avis sur ton état présent. La longue absence de notre maître n'a pas changé tes dispositions pour lui. Ta liberté recouvrée, & son retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a su profiter. Un nouveau sentiment n'est pas né dans ton cœur, celui qui s'y cacha si long-tems n'a fait que se mettre plus à l'aise. Fiere d'oser te l'avouer à toi même, tu t'es pressée de me le dire. Cet aveu te sembloit presque nécessaire pour le rendre tout-à-fait innocent; en devenant un crime pour ton amie, il cessoit d'en être un pour toi, & peut-être ne t'es tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai senti tout cela, ma chere; je me suis peu alarmée d'un penchant qui me servoit de sauve-garde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons passé tous ensemble au sein de la paix & de l'amitié, m'a donné plus de confiance encore, en voyant que loin de rien perdre de ta

gaieté, tu ſemblois l'avoir augmentée. Je t'ai vu tendre, empreſſée, attentive; mais franche dans tes careſſes, naïve dans tes jeux, ſans myſtere, ſans ruſe en toutes choſes, & dans tes plus vives agaceries la joie de l'innocence réparoit tout.

Depuis notre entretien de l'Eliſée, je ne ſuis plus ſi contente de toi. Je te trouve triſte & rêveuſe. Tu te plais ſeule autant qu'avec ton amie; tu n'as pas changé de langage mais d'accent; tes plaiſanteries ſont plus timides; tu n'oſes plus parler de lui ſi ſouvent: on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute, & l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ſes nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

Je tremble, bonne couſine, que tu ne ſentes pas tout ton mal, & que le trait ne ſoit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, ſonde bien ton cœur malade; dis-toi bien, je le répete, ſi, quelque ſage qu'on puiſſe être, on peut ſans riſque demeurer long-tems avec ce qu'on aime, & ſi la confiance qui me perdit eſt tout-à-fait ſans danger pour toi; vous êtes libres tous deux; c'eſt préciſément ce qui rend les occaſions

plus suspectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de foiblesse qui cede aux remords, & je conviens avec toi qu'on est toujours assez forte contre le crime; mais hélas! qui peut le garantir d'être foible? Cependant, regarde les suites, songe aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée; comment peut-on mériter le respect d'autrui sans en avoir pour soi-même, & où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le premier pas sans effroi? Voilà ce que je dirois à ces femmes du monde pour qui la morale & la Religion ne sont rien, & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueuse & chrétienne; toi qui vois ton devoir & qui l'aimes; toi qui connois & suis d'autres regles que les jugemens publics, ton premier honneur est celui que te rend ta conscience, & c'est celui-là qu'il s'agit de conserver.

Veux-tu savoir quel est ton tort en toute cette affaire? C'est, je te le redis, de rougir d'un sentiment honnête que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent (3): mais avec

---

(3) Pourquoi l'Editeur laisse-t-il les continuelles répétitions dont cette lettre est pleine, ainsi que

toute ton humeur folâtre, rien n'eſt ſi timide que toi. Tu plaiſantes pour faire la brave, & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais avec l'amour dont tu feins de rire, comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chere amie! Souviens-toi de l'avoir dit mille fois, c'eſt la fauſſe honte qui mene à la véritable, & la vertu ne fait rougir que de ce qui eſt mal. L'amour en lui-même eſt-il un crime? N'eſt-il pas le plus pur ainſi que le plus doux penchant de la nature? N'a-t-il pas une fin bonne & louable? Ne dédaigne-t-il pas les ames baſſes & rampantes? N'anime-t-il pas les ames grandes & fortes? N'annoblit-il pas tous leurs ſentimens? Ne double-t-il pas leur être? Ne les éleve-t-il pas au-deſſus d'elles-mêmes? Ah ſi pour être honnête & ſage, il faut être inacceſſible à ſes traits, dis, que reſte-t-il pour la vertu ſur la terre? Le rebut de la nature, & les plus vils des mortels.

---

beaucoup d'autres? Par une raiſon fort ſimple; c'eſt qu'il ne ſe ſoucie point du tout que ces lettres plaiſent à ceux qui feront cette queſtion.

Qu'as-tu donc fait que tu puisses te reprocher ? N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme ? N'est-il pas libre ? Ne l'es-tu pas ? Ne mérite-t-il pas toute ton estime ? N'as-tu pas toute la sienne ? Ne seras-tu pas trop heureuse de faire le bonheur d'un ami si digne de ce nom, de payer de ton cœur & de ta personne les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer en l'élevant à toi le mérite outragé par la fortune ?

Je vois les petits scrupules qui t'arrêtent. Démentir une résolution prise & déclarée, donner un successeur au défunt, montrer sa foiblesse au public, épouser un aventurier ; car les ames basses, toujours prodigues de titres flétrissans, sauront bien trouver celui-ci. Voilà donc les raisons sur lesquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le justifier, & couver tes feux au fond de ton cœur que les rendre légitimes ? Mais, je te prie, la honte est-elle d'épouser celui qu'on aime ou de l'aimer sans l'épouser ? Voilà le choix qui te reste à faire. L'honneur que tu dois au défunt est de respecter assez sa Veuve pour lui donner un mari plutôt qu'un amant, & si ta

jeunesse te force à remplir sa place, n'est-ce pas rendre encore hommage à sa mémoire, de choisir un homme qui lui fut cher ?

Quant à l'inégalité, je croirois t'offenser de combattre une objection si frivole, lorsqu'il s'agit de sagesse & de bonnes mœurs. Je ne connois d'inégalité déshonorante que celle qui vient du caractere ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes basses, il est toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des sentimens d'honneur est l'égal de tout le monde, il n'y a point de rang où il ne soit à sa place. Tu sais quel étoit l'avis de ton pere même quand il fut question de moi pour notre ami. Sa famille est honnête quoiqu'obscure. Il jouit de l'estime publique, il la mérite. Avec cela fût-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas balancer ; car il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu, & la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un Prince.

J'entrevois bien encore une autre espece d'embarras dans la nécessité de te déclarer la premiere ; car, comme tu dois le sentir, pour qu'il ose aspirer à toi, il faut que tu le lui

permettes ; & c'eſt un des juſtes retours de l'inégalité, qu'elle coûte ſouvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté, je te la pardonne, & j'avoue même qu'elle me paroîtroit fort grave ſi je ne prenois ſoin de la lever : j'eſpere que tu comptes aſſez ſur ton amie pour croire que ce ſera ſans te compromettre ; de mon côté je compte aſſez ſur le ſuccès pour m'en charger avec confiance ; car quoi que vous m'ayez dit autrefois tous deux ſur la difficulté de tranſformer une amie en maîtreſſe, ſi je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occaſion l'entrepriſe exige une grande habileté de ma part. Je te propoſe de me laiſſer charger de cette négociation, afin que tu puiſſes te livrer au plaiſir que te fera ſon retour, ſans myſtere, ſans regrets, ſans danger, ſans honte. Ah ! couſine, quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs ſi bien faits l'un pour l'autre, & qui ſe confondent depuis ſi longtems dans le mien ? Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il eſt poſſible, ne ſoyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire, tu ſerviras encore ton amie en couronnant

ton

ton amour, & j'en ſerai plur ſûre de mes propres ſentimens, quand je ne pourrai plus les diſtinguer entre vous.

Que ſi, malgré mes raiſons, ce projet ne te convient pas, mon avis eſt, qu'à quelque prix que ce ſoit, nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre; car, quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs meres. Je te laiſſe le tems de réfléchir ſur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette lettre en droiture à Geneve, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lauſanne & quelle ne t'y trouveroit plus. Apporte-moi bien des détails de la petite République. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'eſtimerois heureuſe de l'aller voir, ſi je pouvois faire cas des plaiſirs qu'on achete aux dépens de ſes amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne ſais combien d'années. Mon enfant, nous n'allâmes ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de nôce

à Geneve ; mais quelque mérite que puiſſe avoir ton frere, je doute que ta belle-ſœur ſoit plus heureuſe avec ſa dentelle de Flandres & ſes étoffes des Indes, que nous dans notre ſimplicité. Je te charge pourtant malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la nôce à Clarens. Mon pere écrit au tien, & mon mari à la mere de l'épouſe pour les en prier ; voilà les lettres, donne-les, & ſoutiens l'invitation de ton crédit renaiſſant ; c'eſt tout ce que je puis faire pour que la fête ne ſe faſſe pas ſans moi : car je te déclare qu'à quelque prix que ce ſoit, je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, couſine, un mot de tes nouvelles, & que je ſache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxieme jour depuis ton départ, & je ne ſais plus vivre ſi long-tems ſans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompue, Mlle. Henriette ſe donnoit les airs d'écrire auſſi de ſon côté. Comme je veux que les enfans diſent toujours ce qu'ils penſent, & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laiſſé la petite curieuſe

écrire tout ce qu'elle a voulu, ſans y changer un ſeul mot. Troiſieme lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'eſt pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce paquet. Pour celle-là, diſpenſe-toi de l'y chercher plus long-tems, car tu ne la trouveras pas. Elle eſt adreſſée à Clarens; c'eſt à Clarens qu'elle doit être lue; arrange-toi là-deſſus.

LETTRE XIV.

D'HENRIETTE A SA MERE.

OU êtes-vous donc, Maman? On dit que vous êtes à Geneve, & que c'eſt ſi loin, ſi loin, qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre: voulez-vous donc faire auſſi le tour du monde? Mon petit papa eſt parti ce matin pour Etange; mon petit grand-papa eſt à la chaſſe; ma petite maman vient de s'enfermer pour écrire; il ne reſte que ma mie Pernette & ma mie

Fanchon. Mon Dieu ! je ne ſais plus comment tout va ; mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la premiere. On s'ennuyoit déja bien quand vous n'aviez plus perſonne à faire endêver. Oh ! c'eſt encore pis depuis que vous êtes partie ; car la petite maman n'eſt pas non plus de ſi bonne humeur que quand vous y êtes. Maman, mon petit Mali ſe porte bien, mais il ne vous aime plus, parce que vous ne l'avez pas fait ſauter hier comme à l'ordinaire. Moi, je crois que je vous aimerois encore un peu ſi vous reveniez bien vîte, afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiſer tout-à-fait, apportez à mon petit Mali quelque choſe qui lui faſſe plaiſir. Pour l'appaiſer, lui, vous aurez bien l'eſprit de trouver auſſi ce qu'il faut faire. Ah mon Dieu ! ſi notre bon ami étoit ici, comme il l'auroit déja deviné ! mon bel éventail eſt tout briſé ; mon ajuſtement bleu n'eſt plus qu'un chiffon ; ma piece de blonde eſt en loques ; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour, maman : il faut finir ma lettre, car la petite Maman vient de finir la ſienne & fort

de ſon cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges, mais je n'oſe le lui dire; mais en liſant ceci elle verra bien que je l'ai vu. Ma bonne maman, que vous êtes méchante, ſi vous faites pleurer ma petite maman!

P. S. J'embraſſe mon grand-papa, j'embraſſe mes oncles, j'embraſſe ma nouvelle tante & ſa maman; j'embraſſe tout le monde excepté vous. Maman, vous m'entendez bien; je n'ai pas pour vous de ſi longs bras.

Fin de la cinquieme Partie.

TABLE

DES LETTRES ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

LETTRE PREMIERE de Milord Edouard à Saint-Preux. Conſeils & reproches. Eloges d'Abauzit, citoyen de Geneve. Retour prochain de Milord Edouard. *Page* 1

LET. II. de St. Preux à Milord Edouard. Il aſſure à ſon ami qu'il a recouvré la paix de l'ame : lui fait un détail de la vie privée de M. & de Mde. de Wolmar, & de l'économie avec laquelle ils font valoir leurs biens, & adminiſtrent leurs revenus. Critique du luxe de magnificence & de vanité. Le payſan doit reſter dans ſa condition. Raiſons de la charité qu'on doit avoir pour les mendians. Egards dûs à la vieilleſſe. 9

LET. III. de St. Preux à Milord Edouard. Douceur du recueillement dans une aſſemblée d'amis. Education des fils de M. & de Mde. de Wolmar. Critique judicieuſe de la maniere dont en éleve ordinairement les enfans. 74

LET. IV. de Milord Edouard à St. Preux. Il lui demande l'explication des chagrins ſecrets de

Mde. de Wolmar, desquels St. Preux lui avoit parlé dans une lettre qui n'a pas été reçue. *Page* 137

Let. V. de St. Preux à Milord Edouard. Incrédulité de M. de Wolmar cause des chagrins secrets de Julie. 140

Let. VI. de St Preux à Milord Edouard. Arrivée de Mde. d'Orbe avec sa fille chez M. de Wolmar. Transports & fêtes à l'occasion de cette réunion. 160

Let. VII. de St. Preux à Milord Edouard. Ordre & gaieté qui regnent chez M. de Wolmar dans le tems des vendanges. Le Baron d'Etange & St. Preux sincérement réconciliés. 171

Let. VIII. de St. Preux à M. de Wolmar. Saint Preux parti avec Milord Edouard pour Rome. Il témoigne à M. de Wolmar la joie où il est d'avoir appris qu'il lui destine l'éducation de ses enfans. 190

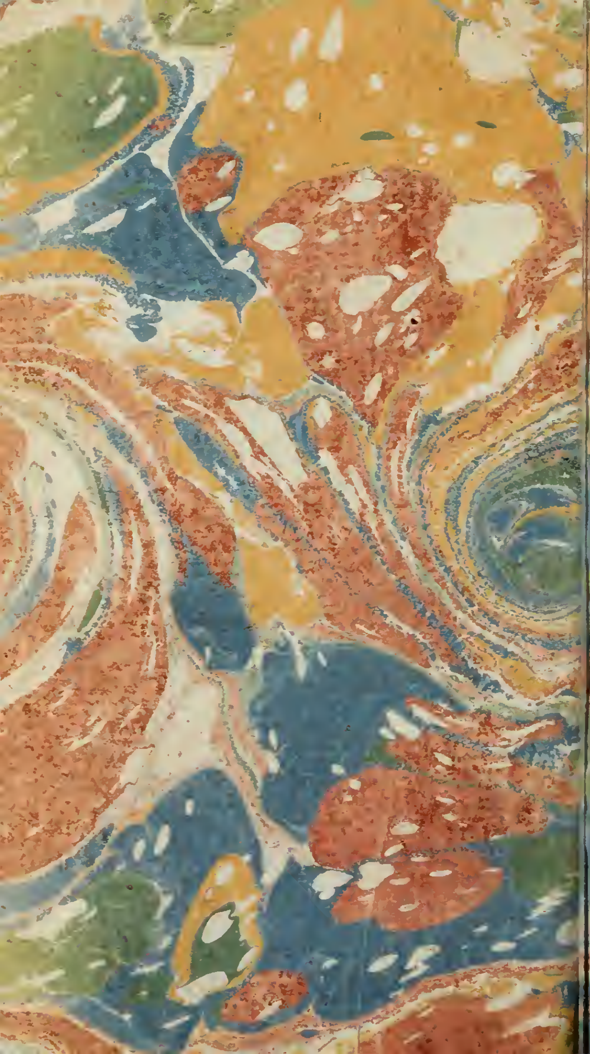
Let. IX. de St. Preux à Mde. d'Orbe. Il lui rend compte de la premiere journée de son voyage. Nouvelles foiblesses de son cœur. Songe funeste. Milord Edouard le ramene à Clarens pour le guérir de ses craintes chimériques. Sûr que Julie est en bonne santé, St. Preux repart sans la voir. 195

Let. X. de Mde. d'Orbe à St. Preux. Elle lui reproche de ne s'être pas montré aux deux Cousines. Impreſſion que fait sur Claire le rêve de St. Preux. 208

Let. XI. de M. de Wolmar à St. Preux. Il le plaisante sur son rêve, & lui fait quelques

légers reproches sur le ressouvenir de ses anciennes amours. *Page* 212
LET. XII. de St. Preux à M. de Wolmar. Anciennes amours de Milord Edouard. Motif de son voyage à Rome. Dans quel dessein il a emmené avec lui Saint-Preux. Celui-ci ne souffrira pas que son ami fasse un mariage indécent ; il demande à ce sujet conseil à M. de Wolmar, & lui recommande le secret. 214
LET. XIII. de Mde. de Wolmar à Mde. d'Orbe. Elle a pénétré les secrets sentimens de sa Cousine pour Saint-Preux ; lui représente le danger qu'elle peut courir avec lui, & lui conseille de l'épouser. 221
LET. XIV. d'Henriette à sa Mere. Elle lui témoigne l'ennui où son absence a mis tout le monde ; lui demande des présens pour son petit Mali, & ne s'oublie pas elle-même. 243

Fin de la Table du Tome VI.




VELUT ÆVO
ARBOR

